

**Rulhière, Jean-Jacques Rousseau
et la Comédie de Caractère
de 1770 à 1778**

d'après des documents inédits

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté de Lettres de Paris

PAR

Alice CHEVALIER

Licenciée d'Histoire et Géographie

Diplômée d'Études Supérieures d'Histoire et Géographie

• PARIS

LES EDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN

F LOVITON & C^e

158-160, Rue Saint-Jacques

1939

. THÈSE
POUR LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

FACULTÉ DE LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

**Rulhière, Jean-Jacques Rousseau
et la Comédie de Caractère
de 1770 à 1778**

d'après des documents inédits

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté de Lettres de Paris

PAR

Alice CHEVALIER

Licenciée d'Histoire et Géographie

Diplômée d'Études Supérieures d'Histoire et Géographie

PARIS

LES ÉDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN

F. LOVITON & C^e

158-160, Rue Saint-Jacques

1939



INTRODUCTION

On se propose d'étudier dans cet ouvrage la comédie de caractère pendant une période réduite du XVIII^e siècle (1770-1778). Cette petite enquête aura comme champ d'action les salons et le théâtre de société et comme instruments les notes sur la comédie et les projets de pièces de Claude-Carloman de Rulhière, historien et diplomate, auquel son assiduité dans les cercles littéraires et ses dons d'observation avaient donné l'illusion qu'il pouvait réussir au théâtre.

L'examen de ces notes conduira à plusieurs remarques : entretenue dans la grande société par des auteurs amateurs, cette comédie n'est que le développement d'exercices littéraires de salon : portraits, épîtres satiriques, épigrammes et contes. La faveur qui accueille ces petites pièces, basées sur une observation psychologique élémentaire, encourage leurs auteurs à en tirer des comédies. Quelques-unes ont un attrait de surcroît : elles proposent, mais en énigmes, le portrait d'un personnage connu.

Les difficultés de ce genre, périlleux entre tous, échappent à la téméraire audace d'un siècle où, selon le mot de Sénac de Meilhan, « tout le monde en fait d'esprit semble avoir le nécessaire et où il y a peu de grandes fortunes » (1).

L'inspiration de ce théâtre est pauvre et on y confond la minutie avec la vérité. On croit y suppléer par une imitation puérile et sans choix de détails insignifiants, qui

(1) *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, éd. Caussy, Paris 1905, in-12, p. 46.

conduisent à la création de types abstraits où toutes les manières d'être d'un caractère sont énumérées, sans que le type ait aucunement évolué depuis l'exposition jusqu'au dénouement.

La compilation ajoute encore à cette surcharge ; on recherche dans les comiques de tous les temps, les historiens, les moralistes, le théâtre étranger, (anglais surtout, très riche en types accentués), ce que l'observation de la vie n'a pas fourni.

Loin de répudier les entraves classiques, la comédie de caractère en subit une nouvelle : la bienséance. Molière est blâmé quand il « bouffonne ». On ne croit plus que la nature commune soit digne de l'art ; le rire éclatant et la franche plaisanterie sont prohibés. Il faut de la finesse, des traits et des mots et, après avoir augmenté les difficultés du genre, on le ramène à des bornes encore plus étroites.

Cette remarque d'ailleurs ne porte que sur la comédie de caractère, car le *xviii^e* siècle admettait, dans les mêmes lieux et devant les mêmes spectateurs, un théâtre très libre dans ses situations et ses propos, mais appartenant à la farce ou à la parade.

Les sujets sont inspirés par un monde pour lequel seul ils sont intelligibles. On traite surtout les multiples aspects de l'homme à la mode et les travers que le snobisme fait naître. Ce sont les nuances du même ridicule, ce que Chamfort appelle le « bal masqué » où tout le monde porte « le même déguisement ». Enfin c'est aussi par aversion pour les excès du mélodrame que les auteurs réhabilitent la comédie de caractère. Y contribuer avec succès est la secrète ambition des « hommes de goût ». Mais il faut admettre une réaction inévitable du drame larmoyant sur une comédie qui s'en défend. En fuyant les excès de la sensibilité,

cette comédie fait des concessions au sentiment, d'où l'abondance des sujets « sensibles » qu'il faut ajouter aux sujets mondains.

Les notes sur la Comédie, de Rulhière, confirment donc, par quelques faits nouveaux, un point d'histoire établi depuis longtemps déjà : la médiocrité de la comédie de caractère à la fin du xviii^e siècle. Témoignage intéressant sans doute, mais qui n'eût pas suffi à justifier cette publication. Cependant ces notes présentent en elles-mêmes un véritable intérêt : elles fournissent la preuve que l'échec des auteurs comiques provenait beaucoup plus d'une erreur de méthode que du manque de dons. Hommes du monde et hommes d'esprit, ils avaient deux avantages à leur disposition, mais la tyrannie des cercles mondains réduisait leurs moyens d'expression et les orientait dans une direction fausse. Rulhière, qui plus que d'autres a été l'élève et l'ornement des salons, ne pouvait échapper à leur fâcheuse influence et, à cet égard, son exemple est particulièrement éloquent, car le souci exagéré de plaire à son milieu a gâté une partie de ses dons. Mais il était historien, et cette qualité le range dans une classe à part, car si elle devait encore contribuer à nuire à la liberté de création et à la fantaisie nécessaires à la composition comique, en revanche elle permet de trouver dans ses observations une exactitude qu'on ne saurait découvrir au même titre chez la plupart de ses contemporains.

Ses notes, en effet, fourmillent de traits de mœurs saisis sur le vif, et, quand on sait que toutes ont été relevées sur des contemporains de l'auteur, qu'une partie fort importante a trait aux manies de méfiance de Jean-Jacques Rousseau, on ne peut les trouver négligeables.

En suivant Rulhière dans les sociétés où la réputation de son esprit l'avait fait admettre, nous montrerons, dans le chapitre premier, l'influence des exercices littéraires de salon sur la comédie. Nous étudierons ensuite, dans le chapitre II, les théâtres de société où il s'introduisit pour y tenir alternativement fonction d'auteur, d'acteur, de conseiller littéraire et d'organisateur de divertissements.

Puis nous rechercherons, à travers les notes de trois de ses pièces, les préoccupations dominantes, le champ d'observation et les procédés de composition d'un auteur comique au XVIII^e siècle. Ce sera l'objet des chapitres III et IV.

Dans les chapitres V et VI, il sera donné une place plus importante aux relations de Rulhière et de Jean-Jacques Rousseau et à la comédie du *Défiant*, dont les traits les plus marquants ont été observés, nous l'avons dit, sur cet illustre misanthrope. Enfin nous donnerons un certain nombre de notes isolées.

Ces notes sont sans apprêt ; nous les avons reproduites sans les corriger, telles que les a écrites l'auteur, lorsqu'au retour du bal ou du club, il les a griffonnées hâtivement, sans aucun souci de forme littéraire, sur le revers de cartes à jouer.

Il ne faut pas y chercher de vues d'ensemble, ni de suite logique. Ce sont des observations indépendantes les unes des autres, au sujet de quelques ridicules de société, sur lesquels l'auteur a porté plus particulièrement son attention.

On remarquera sa prédilection pour les mots puérils. Il ne péchait certes pas par candeur, et c'est l'opposition de son ironie malicieuse et de leur naïveté qui lui faisait attacher à ces bévues innocentes plus de sens comique

qu'elles n'en avaient. Mme de Genlis avait noté ce contraste et elle y voyait une garantie d'authenticité, car, disait-elle, M. de R... était incapable d'inventer un mot naïf (1).

A cause précisément de ce caractère indéniable de sincérité et pour le choix des ridicules relevés, il nous a semblé que ce petit recueil de pensées sur la comédie pouvait présenter quelque intérêt pour l'histoire des mœurs au XVIII^e siècle.

Qu'il me soit permis d'adresser à Monsieur le professeur Daniel Mornet l'hommage de ma reconnaissance pour les encouragements qu'il a donnés à ce travail. C'est lui qui a bien voulu m'aider de ses conseils et orienter mes recherches dans le sens le plus profitable.

(1) Mme de Genlis : *Souvenirs de Félicie*, éd. Barrière, Paris, 1882, in-12, p. 19.

CHAPITRE I

La comédie de caractère s'élabore dans les salons

Salons philosophiques et salons galants. — Goût de ces derniers pour le théâtre. — Rulhière. — Succès de sa poésie légère, de ses portraits satiriques. — Rulhière jugé par Grimm, La Harpe, Chamfort et Diderot. — Il s'inspire de Delille et de Thomas. — Il conseille Chabanon, Chastellux et Dorat dans leurs essais de comédie. Vices de ce théâtre.

L'étude de l'influence des grands salons du XVIII^e siècle sur le rayonnement des lumières n'est plus à faire ; c'est un fait acquis que, grâce aux puissants moyens de ces cercles privilégiés, les idées françaises ont mené le monde.

Mais ces salons fameux étaient plus sérieux que des Académies et les maîtresses de maison considéraient comme une mission de faire consacrer par l'univers la célébrité de leurs grands hommes. Ce n'était pas vraiment, en dépit de l'intelligence qui s'y dépensait, le lieu où les grâces légères et les jeux de l'esprit pouvaient s'ébattre librement.

On voudrait parler ici de salons moins illustres, de ces salons frivoles où les problèmes nouveaux ne faisaient pas oublier que la première affaire en ce monde était de s'amuser, où les hommes de lettres apportaient quotidiennement aux femmes aimables, ornements de ces réunions, des poésies inspirées par elles et destinées à leur plaire. Dans ces compositions se mêlaient sans embarras les réminiscences

classiques et les nouveautés hardies, les allusions grivoises et les conseils de morale, les satires de mœurs et les traits d'esprit, un mélange de persiflage et de sermon : les deux passions du jour.

L'épigramme, dont la flèche atteint son but sans qu'on l'ait vue s'échapper, le portrait, dont le prisme fait miroiter ses facettes colorées, l'épître où la malice alterne avec le madrigal, étaient les genres préférés d'un monde charmant dont la plus grande préoccupation était de passer agréablement et spirituellement le temps.

Mais ces salons, dont l'intérêt dominant était la recherche du plaisir, ne demeuraient cependant pas en dehors du mouvement intellectuel de leur époque. Ils s'intéressaient au progrès des lumières et les femmes qui formaient le centre attractif de ces cercles s'y passionnaient ; il s'ensuit que ces petits poèmes qu'elles inspiraient étaient tout imprégnés d'esprit philosophique ; l'étude de l'homme et des moyens d'arriver au bonheur formait aussi bien le centre des préoccupations des salons galants que des graves compagnies, mais le mode de présentation des idées différait.

Comme il était d'abord et avant tout convenu qu'aucune recherche intellectuelle ne devait occasionner d'ennui ou de lassitude, on fut tout naturellement amené à présenter les nouveautés sous la forme la plus enjouée et la plus attrayante : le théâtre.

Le ^{xviii}^e siècle s'y passionna. Mais si les familiers des salons étaient unanimes dans leur engouement pour la scène, ils différaient profondément dans leurs goûts. Deux tendances s'y manifestaient : il y avait d'abord le parti du sentiment qui groupait les réformateurs sociaux, les novateurs en matière de théâtre et les femmes sensibles,

dans l'intention de transformer la scène en une tribune aux harangues, où les droits du cœur et de la vertu égalisaient les conditions : ce fut le drame, que la volupté des larmes voulut très émouvant.

Mais il y avait aussi le parti de la raison, qui réunissait les classiques nourris de belles-lettres, les hommes de goût, les raffinés. Leur dessein était de maintenir la tradition, encore riche de vitalité, de l'observation directe du cœur humain, en la soumettant aux exigences du temps : finesse, bon goût, bienséance ; d'attaquer les vices éternels de l'homme à travers ceux de l'actuelle société, non par une satire fulgurante et déchaînée, mais par une ironie souriante et goguenarde ; enfin de corriger et amuser, et, s'il fallait choisir, amuser plutôt que corriger.

C'est ainsi que la comédie de caractère fut remise à l'honneur dans les salons, par les partisans de la tradition. De petits modèles en raccourci, farcis de pointes et de bons mots, avaient déjà attiré l'attention : c'étaient les Portraits et les Epîtres satiriques.

On crut tout simple et tout aisé de développer ces types réduits, à l'échelle d'une comédie de caractère en 3 ou 5 actes : séduits par les apparentes similitudes et sans apercevoir les différences fondamentales des genres, les auteurs firent tout simplement des agrandissements.

C'est dans les essais de Claude-Carloman de Rulhière que nous chercherons ici une illustration des observations précédentes. On y remarquera les excellentes intentions de l'auteur et sa réelle pénétration d'esprit, mais on y relèvera aussi les motifs qui devaient le vouer à un échec.

Et sans s'exagérer l'importance d'un exemple isolé qui ne prétend pas établir une loi, on retrouvera cependant, dans ces *Notes sur la Comédie*, les tendances générales de

l'époque, ses ambitions, ses erreurs, mais aussi ses mérites. Ces tentatives ne pouvaient réussir, mais telles qu'elles sont, elles mènent à des constatations intéressantes et, à ce titre, elles méritent quelque attention.

Gendarme de la Garde du Roi, aide-de-camp du maréchal de Richelieu, cet ancien élève du Collège Louis-le-Grand pénétra dans les plus illustres salons de Paris à l'âge de Chérubin, avec pour viatique la protection du Père de la Tour et une réputation établie sur de brillantes études. Une réputation littéraire à seize ans, n'est-ce pas une ironie ? Ce n'en est pas une pour qui connaît le système d'éducation des Collèges du xviii^e siècle, dont la fin dernière était de former des hommes de bonne compagnie : la rhétorique dépassait les limites de l'école pour atteindre le monde et les gens en place (1).

Les victoires scolaires autorisaient toutes les espérances ; on le comprend quand on songe que les compositions de salon, qui faisaient en somme la réputation des gens, n'étaient pas autre chose que des souvenirs classiques, et l'application, à des sujets plus légers, des méthodes apprises chez les Jésuites : les écrivains des collèges et ceux des salons n'avaient pas le même âge, mais c'était toujours des écoliers et bien des genres littéraires du xviii^e siècle garderont quelque chose de laborieux (2).

Joli garçon et plein de confiance en lui-même, l'esprit

(1) En 1749, à 15 ans., suivant les conseils de ses maîtres, Rulhière écrivit un poème au comte d'Argenson pour obtenir à son père la Croix de Saint Louis.

(2) Monsieur Daniel Mornet a démontré le premier la persistance de l'esprit scolaire chez les écrivains du xviii^e siècle, surtout de théâtre.

Cf. D. Mornet : *La pensée française au xviii^e siècle*, Paris, Colin, 1932, in-12, pp. 5-10.

fertile en inventions, le jeune militaire enleva les suffrages des salons comme il avait remporté les prix du collège Louis-le-Grand. Il alla droit à la plus jolie femme de Paris, à la propre fille du maréchal de Richelieu, la comtesse d'Egmont ; il mit à ses pieds son cœur et ses talents, fut agréé et devint son poète officiel. Il y eut beaucoup d'amour et un peu d'intérêt dans cette association ; le crédit de la grande dame rejaillissait sur son troubadour et l'esprit du poète, en proclamant ses mérites, étendait l'empire de cette beauté du jour.

Le troubadour devint diplomate et vit les cours du Nord. Revenu en France, le diplomate se mua en historien ; il dévoila les secrets d'une conspiration à laquelle il avait assisté et remplit Paris des lectures de sa *Révolution de Russie*.

Cet événement lui valut quelques instants de célébrité : on s'émut à Pétersbourg et à Versailles de ses révélations. Il fit front aux puissances du monde, refusa les présents de la corruption et après avoir vu de près la Bastille, il se retrouva en sûreté sous la protection du Comte de Provence. Mais ce triomphe d'un jour devait lui coûter une carrière qui s'annonçait brillante sur le théâtre des ambassades et qui s'écoula obscure dans les coulisses des Affaires Etrangères.

Il avait dissimulé une grande ambition sous les dehors d'une philosophie modérée selon le mode d'Horace. Les événements le prirent au mot. Avec esprit, il accepta la situation et cet épicurisme détaché qu'il avait chanté, il le vécut : une honnête pension sur les Affaires Etrangères, pas d'épouse et un ermitage, là se bornèrent ses désirs.

Les salons se disputèrent le plaisir de posséder un homme dont les saillies étaient à la fois divertissantes et redou-

tables. C'est ainsi que Rulhière devint un des hommes les plus représentatifs de cet esprit du XVIII^e siècle, plutôt parlé qu'écrit, et dont nous éprouvons aujourd'hui quelque difficulté à goûter tout le sel, n'étant plus dans l'état de grâce nécessaire à cet entendement. Le succès décuplait ses talents :

L'assurance de plaire, aux sots si dangereuse,
Donnant un libre essor à l'esprit satisfait,
Ajoute aux agréments quand on plaît en effet (1).

Mais s'il connaissait ce délicieux stimulant, il n'ignorait pas non plus les exigences de la mode ; il savait que les gens blasés n'ont pas de mémoire et que pour retenir l'attention, il fallait perpétuellement trouver quelque chose de nouveau :

Les réputations à Paris, bonnes ou mauvaises, sont si trompeuses, si éphémères, écrivait-il dans ses notes intimes, tout fuit, tout s'efface, ce n'est jamais qu'un sujet frivole de conversation. L'oisiveté produit l'apologie et le blâme avec une égale exagération : a-t-on fait une réussite éclatante, on est regardé un moment, jamais observé. La réflexion des spectateurs ne vous poursuit jamais, ils ont tant d'affaires ! Qui s'avise de se replier sur un scandale vieilli dans la révolution d'une nuit ? Ce serait une naïveté, un rabâchage, un ridicule. Ressource inutile d'ailleurs pour le commerce. Chaque jour apporte l'aliment du jour, preuve fraîche et neuve qui rayonne et réveille. On n'est justiciable du public que dans un sens circonscrit. Perdu ou conservé, c'est l'affaire de 24 heures.

Rulhière avait donc beaucoup d'esprit, surtout avant d'en avoir la réputation ; il en eut un peu moins, il faut bien l'avouer, quand cette réputation l'obligea à répondre constamment à l'idée qu'on s'était faite de lui ; cela donna parfois à ce qu'il produisit quelque chose d'affecté.

(1) *Jeux de Mains*, Œuvres posthumes, Paris, Desenc, 1819, 6 vol. in-8°, t. VI, p. 316.

Pour retenir une curiosité à la fois si avide et si fugitive, il fallait saisir au bond l'événement le plus insignifiant pour en tirer un morceau littéraire, riche en pointes et mots d'esprit. Quelques exemples, choisis parmi les poèmes inédits de Rulhière, donneront une idée de ce que cette exigeante société attendait du jeune poète qui s'était donné la tâche de l'amuser.

La marquise de Clermont d'Amboise soignait-elle son mari malade, Rulhière écrivait pour elle un petit poème, précédé de cet envoi :

« A madame la marquise de Clermont d'Amboise, qui, ayant peu d'argent, voulait acheter un pot à prendre du lait pour son mari, en lui en envoyant un, dont la soucoupe était un peu ébréchée ».

Pour son mari, Clermont voulait
A l'indigence se réduire.
Ce dessein, même sans effet,
Mérite toujours qu'on l'admire.
Prenez ce vase tel qu'il est.
Souffrez qu'avec vous je partage
Vos soins où le cœur vous engage
Pour un malade qui vous plaît.
Vous le verrez bientôt revivre
Pour vous aimer, pour être heureux.
Il sera guéri par nous deux,
Mais pour vous seule il voudra vivre (1).

Un jeune prince tartare attirait-il l'attention des Parisiens amusés, Rulhière écrivait à la comtesse d'Egmont :

Salut au prince Togoli.
Tout Paris est bien ébahi

(1) La maladie était plus grave que ce badinage ne pourrait le faire penser. Le marquis de Clermont d'Amboise mourut en 1764 et sa veuve épousa le prince maréchal de Beauvau. On la connaît mieux sous ce nom. Elle eut un salon fameux.

De voir un visage si rare
Et qu'un homme soit né Tartare (1).
Ses cheveux courts, son front tondu,
Cet œil couvert et bien fendu,
Sa peau bise, sa tache brune
Et le retroussis de son nez
Font courir la foule importune
Des badauds toujours étonnés.
On l'environne, on l'interroge,
On n'écoute plus l'Opéra
Dès qu'il paraît dans une loge.
Ah que je voudrais être là,
Et conter à l'Opéra même
Sa conversion, son baptême.
Heureux enfant, il est sauvé
Dans ce monde et dans l'autre vie,
Et tout à la fois préservé
De l'enfer et de la Russie.
Que n'allez-vous prêcher la foi ?
Tout païen recevrait la loi
Qu'annoncerait un tel apôtre...
J'ai tort, ou par votre beauté,
Satan reprendrait d'un côté
Les âmes qu'il perdrait de l'autre.

Une jeune femme offrait-elle un portefeuille à l'homme
qu'elle aimait, Rulhière y glissait ces quelques vers :

Madame de XX à M. X en lui envoyant un portefeuille.

Confident de l'amour, ouvrage du mystère,
Souvent un portefeuille est le dépositaire
Du dernier secret des amants.
Voyez comme à Versailles on révère, on accueille
Ces hommes, quels qu'ils soient, suivis d'un portefeuille.
Ce sont les dieux des courtisans.
Que celui-ci vous soit un gage
De votre destinée et de mes sentiments,
Et qu'un don de l'amour soit encore un présage.

(1) Réminiscence des *Lettres Persanes*.

Ce petit

quatrain sur des tourterelles que Mr et Mme XXX nourrissaient dans leur maison de campagne

montrera bien comment les choses les plus insignifiantes servaient de prétexte à ces petites compositions littéraires :

Colombes tendres et fidèles,
De vos amours l'asile est bien choisi ;
Et l'on ne sait si vous êtes ici
Les écoliers ou les modèles.

Et lorsque Rulhière quittait Paris pour courir l'Europe, c'était les mêmes manèges et le même badinage :

Sur ces rives marécageuses (1)
Où l'ennui, la mode et l'amour
Amènent au déclin du jour
Force princesses dédaigneuses,
L'autre jour, j'aperçus enfin
Une beauté plus séduisante,
Une taille plus élégante,
Un air et plus noble et plus fin.
Les dieux du goût suivaient ses traces,
Et je disais : ô mon pays !
Tu fus le modèle des Grâces
Et tu vas perdre encor ce prix.
Bientôt les dieux me rassurèrent,
Ce fut eux-mêmes qui parlèrent
Lorsque j'entendis votre voix.
Ce fut eux-mêmes qui charmèrent
Tous mes sens ravis à la fois.
Et pour vous consacrer ma vie,
Et se vanter d'un nouveau tour,
L'amour sacré de la Patrie
A servi de masque à l'Amour.

(1) Berlin probablement, où Rulhière vint en mission en 1776. Le poème est sans doute adressé à la marquise de Pons, femme de l'ambassadeur de France à Berlin.

Les belles dames n'étaient pas les seules à recevoir les essais poétiques du jeune chevalier. Il n'oubliait pas non plus celui qui avait distingué et développé ses talents littéraires : l'ancien Principal du Collège Louis le Grand, le Père de la Tour.

On nous excusera d'ajouter encore un poème à ceux que nous avons cités, mais celui-ci est une preuve évidente du caractère scolaire des compositions du temps, dont nous parlions plus haut.

Rulhière, âgé d'environ trente ans, homme du monde chevronné et diplomate accrédité, reste élève cependant et sollicite encore, comme autrefois, le suffrage de son vieux maître.

Cette pièce est amusante à un autre titre : ce sont des projets d'avenir qu'il exprime ici, où l'épicurisme et l'ambition tentent de se dissimuler sous une apparente modestie et une feinte modération ; tout cela n'était que fiction littéraire et l'indulgent jésuite connaissait assez son élève et ses aspirations « d'honnête homme » pour n'en point être dupe.

Avant qu'un heureux loisir
Fût le partage d'Horace,
Avant ces jours de plaisir
Dont le charme se retrace
Dans ses vers tout pleins de feu,
Il se mêla quelque peu
Dans les affaires du monde.
Cet exemple me retient
Dans la caverne profonde
Où la politique tient,
Sous la garde du mystère,
Ses manœuvres et ses desseins (1).
Mais je dépose en vos mains

(1) Est-ce une allusion au Secret du Roi ?

Le serment que je vais faire :
Un jour, près de vous rendu
Disciple plus assidu,
La tranquille solitude,
Et le silence et l'étude,
Les beaux discours, les bons mots,
Un peu d'amour à propos,
Dont la pénétrante flamme
Brûle les sens plus que l'âme,
Des soins pour quelques amis,
Voilà mon Révérend Père
Ce que je me suis promis.
Heureux dans cette carrière
Dont je m'approche à pas lents,
Si la bizarre chimère
De la gloire littéraire
Ne vient de ses faux brillants,
Trompant ma vue égarée,
Me laisser choir dès l'entrée
Dans ses abîmes ouverts
A tous les faiseurs de vers (1).

Ces petits vers de circonstances avaient consacré la réputation du chevalier de Rulhière. Il s'essaya ensuite dans le Portrait parce que ce genre, auquel on a déjà fait allusion, satisfaisait les prétentions à l'analyse de l'âme d'un temps qui visait à embrasser l'universel et ne saisissait souvent, à cause des chaînes qu'il s'était données, que le particulier.

Ces portraits avaient d'ailleurs un attrait de supplément, ils avaient toujours une clef et le jeu consistait à mettre un nom sous le tableau : cette petite perversité ajoutait un piquant de surcroît à un genre qui en lui-même était très attrayant.

(1) Poésie inédite non datée. Ecrite probablement de Russie ou de Suède entre 1762 et 1765.

Rulhière, pour plaire à la comtesse d'Egmont, avait commencé ce badinage dès qu'il la connut. En 1759, il lui envoyait à Forges, où elle était allée prendre les eaux, cette jolie épître dont nous extrayons quelques portraits, silhouettes à la mode, tracées en quelques lignes.

C'est d'abord l'amoureux mûrissant :

Ce mousquetaire entre deux âges,
Les cheveux blancs, l'air étourdi,
Qui vous parlait d'une voix tendre,
Qui toujours paraissait attendre
Un regard qui l'eût enhardi.

Puis le pince-sans-rire :

Et ce marquis à révérence,
Assez piquant par son silence,
Très froid, très méchant, très poli,
Mordant sans paraître médire,
Ce qu'on nomme un pince-sans-rire.

Voici maintenant l'empressé :

Cet autre qui joint plaisamment
L'importance à l'empressement.

Viennent ensuite les rimeurs :

Et ces abbés, qui par le coche,
Nous arrivaient leurs vers en poche :
Depuis que Gresset s'est jeté
Dans le fond de la Picardie,
Tout ce pays est infesté
Du vent de la métromanie ;

Puis, fermant la marche, sans escorte :

..... cette vieille beauté,
Présidente de qualité,
Entre méchante et douceuse,
Entre dévote et langoureuse,

Offrant à Dieu languissamment
Le chagrin d'être sans amant (1).

Ce ne sont encore que des esquisses à peine ébauchées.
En 1761, il s'essayait franchement au caractère et ce petit
essai montre qu'il pouvait y réussir :

A la comtesse d'Egmont, du Camp d'Opmundum, 11 juillet 1762.

Si je voulais, en auteur téméraire,
A tout Paris me promettant de plaire,
Sur le théâtre exposer trait pour trait
Un caractère assez neuf, l'inquiet,
Pour le tracer je n'aurais nulle peine,
L'original s'asseoit et se promène
A mon côté pendant que j'en médis,
Et querellant nos valets ahuris,
Leur imputant le mal qu'il imagine,
Du coin de l'œil lorgne ce que j'écris
Et peut-être qu'il le devine.
C'est un brave homme, un bon chrétien,
Ni jeu, ni femme, ni le reste,
Et s'il ne jurait en païen,
Pas une parole immodeste.
Mais il ressemble trop au médecin tant-pis,
Il ne voit que le mal et ne pense qu'au pis.
Dans une inquiétude extrême
Qui l'étreint jusqu'au tremblement,
Vous le verriez à tout moment
Hors d'haleine, hors de lui-même.
Il veut tout pour le mieux et se consume ainsi,
Ce zèle trop ardent pour que tout y réponde
Le sauvera dans l'autre monde,

(1) Ce poème a été édité dans les *Œuvres posthumes*, t. VI, p. 350.
Les poèmes des *Jeux de Mains* et des *Disputes* contiennent aussi des portraits et des caractères. Dans les *Disputes*, le portrait de Mr Daube, parent de Fontenelle, fit scandale et priva Rulhière du prix académique que son poème avait mérité. Bachaumont, *Mémoires secrets*, Londres 1777-1789, 36 vol. in-12°, t. IV, 25 août 1768, et Grimm : *Correspondance*, Paris, Tourneux, 1877-82, 16 vol. in-8°, t. VIII, p. 493, août 1770.

Mais le damne dans celui-ci.
On l'estime, on le considère,
Votre fille en ses mains serait en sûreté,
Tout ce qui le connaît préfère
Sa parole au seing d'un notaire,
On peut combattre à son côté,
Mais Dieu vous sauve de l'ennui
De passer un jour avec lui (1).

Après ce petit croquis, rappelant La Bruyère, en voici un autre, également inédit, qui évoque plutôt la manière de Boileau, c'est le portrait du pédant d'école :

Maudit soit un fâcheux dont l'esprit resserré
Ne permet pas un mot qui ne soit mesuré,
Toujours prêt à citer et précepte et parole,
Prenant à la rigueur une heureuse hyperbole
Et ne permettant pas, sévère à tout juger,
Qu'un esprit qui se joue, ose se négliger...
S'il sait du texte saint les diverses leçons,
Qu'un mot par vingt auteurs est pris de vingt façons,
Alors toute sa foi dépend d'une syllabe,
Et sur un accent grec et sur un point arabe
Sa doctrine bientôt trouvera des fauteurs,
Et déjà la Sorbonne a mandé ses docteurs...

On pourrait multiplier les exemples des essais de Rulhière dans tous ces petits genres, mais leur énumération serait fastidieuse. Disons seulement que le succès de ces petits morceaux fut très grand. Ils avaient en effet des qualités séduisantes : un air de jeunesse, de la spontanéité et point de prétention puisqu'ils visaient seulement à l'amusement d'une jolie femme, aux dépens des autres, comme il se doit.

(1) Lettre inédite, écrite du bivouac pendant la guerre de Hanovre.

Il n'y avait pas jusqu'à une aimable négligence qui n'agrémentât ces poèmes de grâce nonchalante et ne leur enlevât toute apparence d'affectation. Rulhière avait donc réussi dans ce genre modeste et il est bien regrettable pour sa réputation littéraire qu'il ne s'en soit pas tenu là et qu'il ait eu l'ambition de prétendre à la comédie de caractère.

Cette erreur, il est vrai, ne lui est pas absolument imputable. Ce sont les suffrages de la bonne compagnie, dont le jugement trop affiné avait cessé de s'exercer dans le réel, qui l'ont porté et d'autres avec lui, à hausser ces modestes essais à la haute comédie.

Pour Rulhière, une autre raison devait, en déviant le sens de son observation, lui donner le change sur la valeur même de sa méthode : il était devenu historien. En 1768, après un séjour dans les Cours du Nord, et la rédaction des *Anecdotes sur la Révolution de Russie*, il fut chargé d'écrire, pour le Dauphin, l'histoire des troubles politiques de la Pologne. L'habitude des recherches minutieuses, la critique des êtres et des textes le conduisirent à des exigences d'esprit où il vit l'indice d'une vocation d'auteur comique.

C'est ce qui explique aussi qu'après avoir tant noté, détaillé, écrit, il n'ait pu se dégager de cet amas de traits de mœurs et que malgré leur justesse et l'intérêt qu'ils présentent en eux-mêmes, il n'ait, au théâtre, rien créé de viable. D'ailleurs, bien qu'il eût beaucoup d'esprit et un jugement perspicace, il n'avait pas assez de vigueur pour remonter le courant d'un genre faussé et convenu. Il faut reconnaître cependant que son esprit et sa facilité de rimeur avaient remporté des suffrages, même parmi ses ennemis. Grimm, qui ne l'aimait guère, conseillait à Dorat de

profiter des avis et des compliments (1) de M. de R., il ne fait pas des odes, mais il fait des vers mieux que vous, quoique vous les fassiez parfois fort joliment.

La Harpe, qui n'est pas mieux disposé que Grimm disait :

Il est du petit nombre de ceux qui connaissent l'art d'écrire.

Et d'Allonville, qui dans son *Journal* ne le ménage pas toujours, le cite parmi les hommes les plus spirituels, l'honneur de l'Académie française de son temps (2).

Mais poussé par l'ambition de la découverte, il considérait le monde comme un terrain d'étude. Il pesait les données de chaque moment et mettait mentalement ses remarques de côté. La vie devint un étalage où il fit journellement des provisions. Rentré chez lui, il couvrait de notes de petites fiches et des cartes à jouer.

Quand il a passé une journée sans écrire, il répète le mot de Titus, j'ai perdu un jour (3).

Aussi bien cette préoccupation d'observer nuisait-elle à la liberté des communications. Le charme de la conversation s'en trouvait diminué, car modèle et peintre manquaient de naturel. Ce défaut n'a pas échappé à ses contemporains. Mme Necker disait de lui :

Il faisait percer dans la conversation une nuance de son métier d'historien qui visait à la pédanterie ; il mettait une trop grande

(1) *Compliments* est une allusion ironique à une épigramme mordante que Rulhière fit en 1774 contre Dorat. Grimm : *Correspondance*, t. X, p. 452. Grimm dit encore, VIII, p. 492 : « il a certainement du talent, il fait joliment les vers, il écrit avec précision et élégance en prose ».

(2) *Mémoires secrets*, Paris 1838-45, 6 vol. in-8°, t. I, p. 355.

(3) Chamfort : *Maximes et pensées*, Larousse 1928, in-8°, p. 157.

importance à l'examen d'un petit fait et à toutes ses circonstances : il ne voulait jamais voir l'Opéra que derrière les coulisses.

Et Mme de Genlis :

Il a beaucoup d'esprit, mais la manie de tirer des résultats piquants des plus petites choses le fait souvent tomber dans la puérité. Il me semble que son esprit a plus de finesse que d'étendue. Il est de ces gens qui se croient observateurs parce qu'ils sont curieux et malins (1).

Chamfort affirmait qu'il n'envisageait les grandes choses que sous des petits rapports et Diderot, dans sa *Satire à Naigeon sur les caractères*, le prenait comme type de « l'homme qui affiche sa finesse » (2). Voici le portrait qu'il en fait :

Je ne me presserai jamais de demander quel est l'homme qui entre dans un cercle. Souvent cette question est impolie, presque partout elle est inutile. Avec un peu de patience et d'attention on n'importune ni le maître, ni la maîtresse de la maison et l'on se ménage le plaisir de deviner. Ces principes m'ont été dictés par un homme très fin et il en fit en ma présence l'application chez Mlle Dornais la veille de mon départ (3) pour le grand voyage que j'ai entrepris en dépit de vous. Il survient sur le soir un personnage qu'il ne connaissait pas : mais ce personnage ne parlait pas haut ; il avait de l'aisance dans le maintien, de la pureté dans l'expression, et une politesse froide dans les manières : « C'est, me dit-il, un homme qui tient à la cour ». Ensuite il remarqua qu'il avait presque toujours la main droite sur sa poitrine, les doigts fermés et les ongles en dehors. « Ah ah, ajouta-t-il, c'est un exempt des gardes du corps et il ne lui manque que sa baguette ».

Peu de temps après, cet homme conta une petite histoire : « Nous étions quatre, dit-il, Mme et Mr Tels, Mme de X et moi ». Mon instituteur continua : « Mon homme est marié ; la femme qu'il a placée la 3^e est sûrement la sienne, et il m'a appris son nom en la nommant ».

(1) *Souvenirs de Félicie*, p. 18.

(2) *Œuvres complètes*, Assezat et Tourneux, Paris 1875, 20 vol. in-8°, t. VI, pp. 310-313.

(3) Départ pour la Russie, le 10 mai 1773.

Nous sortîmes ensemble de chez Mlle Dornais. L'heure de la promenade n'était pas encore passée ; il me proposa un tour aux Tuileries : j'accepte. Chemin faisant, il me dit beaucoup de choses fort déliées et conçues en termes fort déliés ; mais comme je suis un bon homme, bien uni, bien rond, et que la subtilité de ses observations m'en dérobaient la vérité, je le priai de les éclaircir par quelques exemples. Il eut cette complaisance et me dit :

« Je dinais un jour chez l'archevêque de Paris. Je ne connais guère le monde qui va là : je m'embarrasse même peu de le connaître, mais mon voisin, celui à côté duquel on est assis, c'est autre chose. Il faut savoir avec qui l'on cause, et pour réussir, il n'y a qu'à laisser parler et réunir les circonstances. J'en avais un à déchiffrer à ma droite. D'abord l'archevêque lui parla peu et assez sèchement, ou il n'est pas dévot, me dis-je, ou il est janséniste. Un petit mot sur les Jésuites m'apprend que c'est le dernier. On faisait un emprunt pour le clergé : j'en prends occasion d'interroger mon homme sur les ressources de ce corps. Il me les développe très bien, se plaint de ce qu'ils sont surchargés, fait une sortie contre le Ministre de la finance, ajoute qu'il s'en est expliqué nettement en 1750 avec le Contrôleur Général. Je vois donc qu'il a été agent du Clergé. Dans le courant de la conversation, il me fait entendre qu'il n'a tenu qu'à lui d'être évêque. Je le crois homme de qualité ; mais comme il se vante plusieurs fois d'un vieil oncle lieutenant-général et qu'il ne dit pas un mot de son père, je suis sûr que c'est un homme de fortune qui a dit une sottise. Comme il me conte des anecdotes scandaleuses de huit ou dix évêques, je ne doute pas qu'il ne soit méchant. Enfin, il a obtenu, malgré bien des concurrents, l'intendance de X pour son frère. Vous conviendrez que si l'on m'eût dit en me mettant à table : c'est un janséniste, sans naissance, insolent, intrigant, qui déteste ses confrères, qui en est détesté, enfin c'est l'abbé de XX on ne m'aurait rien appris de plus et qu'on m'aurait privé du plaisir de la découverte ».

On excusera cette longue citation, mais elle a son importance pour faire comprendre le caractère de notre auteur et la réputation qu'il s'était faite.

Diderot, en dépit de l'antipathie évidente qu'il manifeste pour Rulhière, juge très bien son plaisir de deviner les secrets des gens par le jeu des déductions. Rulhière

apparaît ici comme le précurseur de nos modernes détectives. Ce goût lui vient-il de son hérédité policière ? (1)

Ce qui en résulte pour le sujet qui nous occupe, c'est que trop soucieux du détail, il oubliait les vues d'ensemble pour pousser très loin l'analyse, et que trop porté aux raffinements épigrammatiques, il affichait ostensiblement sa finesse et, comme le remarqua Sainte-Beuve, en faisait profession.

Rulhière n'est pas un exemple isolé de cette erreur qui porta les poètes de salon à passer de plain-pied de l'épître à portraits à la comédie de caractère.

Auprès de lui se groupait un cercle d'hommes d'esprit, tous gens nés pour discourir, briller, étinceler ; philosophes par goût de l'analyse et prétentions réformatrices, ils oubliaient parfois de l'être pour railler plaisamment les ridicules de leur temps et c'est alors qu'ils avaient du talent ; malheureusement ils ne se laissaient guère guider par leur fantaisie qui eût été bonne conseillère ; ils étaient épris de rhétorique et cet abus des bonnes manières littéraires étouffait leur originalité.

Delille était le dieu de ce cénacle. Ce virtuose du vers ramenait tout l'art poétique à la description. Il avait l'art de tout entortiller d'allégories, de périphrases, de définitions, de réduire tous les thèmes d'inspiration à des tableaux et à des portraits : portraits historiques et littéraires, physiques et moraux, concrets et abstraits, abstraits surtout. Ses procédés poétiques étaient des modèles, ses doctrines des dogmes, ses avis des oracles et ses lettres des événements littéraires.

(1) Il était frère, fils et petit-fils d'Inspecteurs de la Maréchaussée de l'Île de France.

Les quelques lignes que nous extrayons d'une lettre inédite qu'il adressait à Rulhière, pendant son séjour à Constantinople en 1785, font entendre les plaintes que lui arrachait la publicité donnée à sa correspondance et le zèle maladroit des journalistes. Elles montrent aussi l'amour touchant qu'il portait aux lettres. Poète médiocre sans doute, il ne vivait cependant que pour la chose littéraire, il s'en nourrissait, il en était enivré.

Votre lettre, Monsieur, m'a fait dans ce désert peuplé de 600.000 âmes, le plaisir que fait au voyageur dans une solitude aride, la rencontre d'un beau *caraverosana* [caravansérail] ou la fraîcheur d'une fontaine. Excusez mon style oriental ; j'avais grand soif de vos lettres et de votre souvenir. Mais quelle pauvre correspondance désirez-vous !... Je vous dirai que je suis bien dégoûté d'écrire, à peine ai-je donné de mes nouvelles à quatre ou cinq de mes amis et voilà que mes lettres se trouvent par lambeaux et toutes défigurées dans les papiers publics. J'espérais jouir à Constantinople de ce repos et de cette obscurité auxquels ma paresse et le peu que je suis me donnent plus de droits qu'à un autre et me voilà en proie à toutes les impertinences des gazetiers, qui me font malade bien portant, gai triste, et qui pis est, politique.

Si j'en crois votre lettre, les gazetiers de société me donnent une plume et une épée. En vérité, je ne croyais pas avoir assez de réputation pour tant de renommée. Moins ridiculement sensible que moi, vous seriez moins prompt à affecter de toutes ces sottises. Vous êtes poète, mais vous êtes historien et en cette qualité, vous devez voir de très haut, **sine ira et studio**, comme dit votre Tacite...

Nous pleurons votre absence en répétant vos vers. Pourquoi donc ne me parlez-vous pas du pendant que vous avez donné aux **Contre-temps**, de vos **à-propos** (1), qui doivent être bien supérieurs aux

(1) Cf. Rulhière : *Œuvres posthumes*, t. VI, pp. 402 et 407.

Delille a cité la seconde pièce dans les notes du chant III de son poème sur *l'Imagination*. On trouve de Delille deux autres lettres datées de Constantinople dans la *Correspondance Secrète* de Métra, Londres, 1786-1790, 18 vol. in-12, t. XVI, p. 32, et une autre dans les notes du poème de *l'Homme des champs*. Cf. Bachaumont : *Mémoires secrets*, t. XXIX, p. 221.

autres, s'il est vrai qu'il faille être plein de son sujet. Ce qui serait à propos, ce serait de nous envoyer ces vers-là ; encore une fois, nous vivons dans une disette littéraire qui vous ferait pitié. Envoyez-nous une goutte de votre fleuve et sous peine d'être indigne de votre patrie, n'oubliez pas les exilés.

Après Delille, mais à un degré moindre, Thomas était aussi fort admiré. Considéré comme un grand lyrique, il ne manquait pas de dons, car il était profondément sensible, mais son respect pour la rhétorique avait resserré son élan en de trop sages limites. Très honnête homme, fort obligeant, très écouté, il était le grand directeur des consciences littéraires (1).

Par ces arbitres, Rulhière avait été consacré poète supérieur. Il n'en fallait pas plus pour qu'il exerçât un grand ascendant sur ceux de ses amis qui cultivaient comme lui la poésie. Nous ne parlerons ici que de ceux qui s'essayèrent dans la comédie de caractère : Chabanon, Chastellux et Dorat.

Le plus docile à ses conseils était son ami Chabanon. Il subissait son influence et les ennemis de Rulhière s'en plaignaient (2).

Cet homme aimable et distingué était à la fois amateur de jardins et rimeur passionné (3). Il apportait à ces deux

(1) Il corrigea livre par livre *l'Histoire de l'Anarchie de Pologne*, (cf. A. Chevalier, *Rulhière, premier historien de la Pologne*).

(2) D'Allonville dit dans ses *Mémoires secrets*, t. I, p. 354 : « Doux, vrai, sensible, il vécut dans un temps où les passions dominaient les esprits sans les exalter encore... Il fut subjugué par Chamfort et Rulhière ». C'était un homme très estimable. Fontanes, dans son *Eloge Académique*, dit de lui : « plus d'esprit que de talent, une érudition égale à son esprit et un caractère encore préférable à tous ses titres littéraires ».

(3) Chabanon : *Œuvres de théâtre et autres poésies*, Paris 1788, in-8°. Voir l'*épître à Delille sur les Jardins anglais* 1774, p. 323, celle à Thomas sur *l'Adversité*, 1782, p. 382, celle à Rulhière, 1782, p. 392.

amours les mêmes soins laborieux. Après avoir placé ses premiers essais littéraires sous le vocable de Delille et Thomas, il avait demandé à Rulhière la faveur de ses conseils poétiques. Ces quelques lignes, tirées d'une lettre inédite de Chabanon à Rulhière, montreront l'influence que ce dernier exerçait sur les petits Poètes de salon. Elles expliqueront aussi, menu détail littéraire, comment l'épître de Chabanon sur Rulhière, imprimée deux fois, (première version dans les *Œuvres* de Rulhière, seconde dans celles de Chabanon) présente de sérieuses différences d'une version à l'autre. Chabanon, croyant plaire à son ami, parlait hautement de ses bonnes fortunes dont l'une, très flatteuse, l'avait approché d'une Princesse. Le héros de l'aventure, tenu à la discrétion, avait demandé une rectification et Chabanon s'était exécuté de bonne grâce.

3 août 1782

Ma verve et ma raison sont également dociles à vos représentations, mon ami, et en voici la preuve. Vous substituerez aux traits de l'Altesse les vers ci-joints :

Et Minerve et Cypris et Laïs et Lucrèce ;
Chez le Kalmouk, chez le Lapon,
Près d'un glacial horizon
Il a fait partager ses feux et son ivresse... (1)

(1) Il y avait dans le texte primitif ce portrait de Rulhière qui résume l'idéal du temps, le libertin philosophe.

Dans ses goûts variés, ce sage libertin
Sait allier à son heureux destin
Et Minerve et Cypris, et Laïs et Lucrèce :
On dit même qu'un jour, dans son vol plus hautain ;
Il essaya des faveurs de l'Altesse.
De tels triomphes sont bien doux.
Ivre encore du rendez-vous,
Et des baisers de sa maîtresse,
Il trace pour les rois des leçons de sagesse,

Je suis charmé de vous satisfaire par le changement, il se pourrait aussi que la pièce y gagnât. N'accusez personne d'indiscrétion au sujet de l'Altesse. Un jour, j'étais chez vous à vous lire quelque chose. Un messenger arriva, vous interrompites votre lecture pour répondre et vous me fîtes voir au haut de la suscription : A Son Altesse ; vous cachâtes le nom, je l'ai appris dans le monde ; mais quand je ne l'aurais pas su, j'aurais risqué ma plaisanterie de l'Altesse.

Grondez-moi de vous inonder de vers et de vous ruiner en ports de lettres. Ce n'est pas trop ma manie de prodiguer de ce que j'écris mais la solitude inspire le besoin d'essayer sur ses amis l'effet de ses vers ou de sa prose... Quant à vos observations, vous me marquerez sommairement les plus essentielles pour ne pas vous fatiguer par les détails. Quand nous nous verrons, nous éplucherons les mots, aujourd'hui visons à l'effet général, ce qui est l'essentiel de tout ouvrage.

Vale. Amantem redama.

Comme Rulhière, son modèle, Chabanon avait raillé les ridicules de son temps et parsemé ses épîtres de portraits où l'analyse psychologique et la satire des mœurs se mêlaient. Il ne put résister à la tentation de transposer pour la scène l'une d'elles : *Les querelles à la mode ou l'esprit de parti*. On ne s'attardera pas à l'étude de cette pièce en 5 actes, en vers, (imprimée en 1788 sans avoir été représentée), mais les réflexions préliminaires dont Chabanon l'accompagna fournissent d'intéressantes indications sur les préoccupations dominantes de nos auteurs. Après avoir lu cette préface, on sait que la pièce, l'auteur eût-il été un homme de talent, devait être condamnée à la médiocrité.

Il avoue d'abord son embarras devant l'importance de

Démêle l'intrigue des cours,
Poursuit la politique en ses sombres détours,
A son front qui se cache, ôte un masque hypocrite ;
Et de retour du bal, où cent menus propos
Font admirer en lui tout d'esprit qu'ont les sots,
Il convoque la diète, assemble des héros
Qu'il fait parler en style de Tacite.

son sujet. Embrasser tous les objets sur lesquels s'exerce « l'esprit de parti » c'est s'exposer à les faire « papilloter à l'œil », aussi nouera-t-il l'intrigue autour des querelles de musique (1). Mais cette sage solution le laisse insatisfait et

pour que ce ressèrrement ne rétrécit pas mon sujet et ne le montrât pas plus petit qu'il ne doit l'être, j'ai indiqué que mon homme de parti, engagé dans plusieurs autres sectes, apporte à tout les mêmes préventions et la même manie.

Voilà donc le sujet encombré, l'intérêt alourdi et dispersé ; c'est l'erreur fondamentale de ce théâtre qui ne songe qu'aux détails et croit s'enrichir en prétendant ne rien oublier des moindres nuances des travers ; à poursuivre la fin du fin, il perd la juste notion de l'humain.

Une autre prétention fausse est le goût dominant de la morale. On ne la laisse pas se dégager d'elle-même de la pièce, on y veut insister. Le *xviii^e* siècle n'aime d'ailleurs la morale que dans la comédie, mais s'il y restreint ses exigences, en revanche là, il en a beaucoup.

La comédie, dit Chabanon, doit avoir une morale ; la bonne et saine morale est tellement amie de l'homme qu'on aime à l'entendre, lors même qu'on se soucie le moins de la pratiquer (2).

Passe encore pour la morale, si on n'y insiste pas trop, mais on y ajoute la propagande sociale comme dans le drame, et la comédie perd quelque fois la sénérité qui faisait sa beauté.

Chabanon, qui n'est pourtant pas un révolutionnaire, mais qui est un gentilhomme « éclairé » comme on en voyait tant avant 1789, met en scène dans une autre comé-

(1) A propos des querelles des Glückistes et des Puccinistes. Chabanon, *Œuvres*, p. 4.

(2) Page 6 des *Œuvres* de Chabanon.

die *Le faux noble* toutes les discussions sur le principe de l'inégalité parmi les hommes (1775).

Je n'ai pu traiter ce sujet, écrit-il dans sa préface (1), sans toucher, légèrement du moins, la question même de la noblesse. Dans un siècle où tout se discute et se pèse au poids de la raison, j'eusse été inexcusable de passer si près d'une question intéressante sans en tirer parti.

Et suivent tous les arguments en faveur de cette thèse sociale.

Comme on le voit, on plonge dans la polémique et nous voilà loin du rire et de l'insouciance qui sont les piliers du vrai comique. Par cette discussion sur le problème des conditions sociales, cette comédie, en réaction contre le drame, s'en rapproche fatalement.

Le marquis de Chastellux, petit-fils de d'Aguesseau, né en 1734 comme Rulhière, l'avait connu dès l'enfance sur les bancs du Collège Louis-le-Grand. Il s'était essayé à la littérature pendant la guerre de Sept Ans, où il fit campagne à la tête du régiment de Guyenne, en faisant les éloges funèbres de ses compagnons ; on voit là une première imitation de Thomas et un exercice de « portraits ». Puis, tous les genres en usage dans les salons lui devinrent familiers.

Il y mêlait le raisonnement et la plaisanterie, l'érudition et le badinage (2), les plus graves entretiens et les jeux d'esprit les plus inattendus... Homme modéré, entraîné dans toutes nos agitations, prenant part à nos discussions les plus animées, non pas sans une vive chaleur, sans une persuasion forte, mais sans se laisser dominer

(1) *id.*, page 19.

(2) Allusion à ses discussions courtoises sur *l'Inoculation*, sur la musique « *Essai sur l'union de la musique et de la poésie* », et « *sur la félicité des sociétés* », où il se mesure avec Rousseau et Mably.

par l'esprit de parti, sans emportement, sans animosité ; ardent ami de ceux qui avaient les mêmes goûts, les mêmes opinions, jamais ennemi de leurs adversaires ; c'est là peut-être l'Atticus français (1).

On ne devait pas craindre que dans ses comédies, car il en fit, il se laissât aller aux discussions de tribune ; mais ne pouvait-on pas attendre du tact excessif de cet homme si distingué des œuvres trop dépouillées, trop pâles à force d'être de bon goût. De ces essais joués sur le théâtre de M. de Magnanville à la Chevrette, deux sont des comédies de caractère : *l'Officieux Importun*, représenté en 1775 et demeuré probablement manuscrit (2), est cité par Grimm (3). L'autre : *les Prétentions*, est mentionné par madame de Genlis, voilà ce qu'elle dit :

La comédie n'est pas bonne, mais l'idée en était excellente. Ce sont des gens qui ont des prétentions tout-à-fait opposées à leurs caractères ; ils ne sont nullement hypocrites, l'amour-propre leur persuade qu'ils possèdent vraiment les qualités qu'ils affectent ; ils sont dupes d'une vanité ridicule. On ne voit que cela dans le monde et cela n'a pas été peint (4).

Comme Chastellux, le chevalier Dorat était né la même année que Rulhière. C'était à la Garde du Roi, où Dorat servait depuis 1757 dans la première Compagnie des Mousquetaires, qu'ils s'étaient connus. Après quelques années de grande amitié, un nuage s'était élevé entre eux. Dorat était aimable, mais il poussait le persiflage jusqu'à la manie et

(1) *Eloge Académique de Chastellux* par Rulhière, *Œuvres posthumes*, t. VI, p. 71 à 84.

(2) Il n'est pas dans le recueil des comédies de Mme Savalette de Gléon dont Chastellux a écrit l'introduction. *Recueil de pièces nouvelles*, Paris 1787, in-8°.

(3) Grimm, XI, 149.

(4) *Souvenirs de Félicie*, p. 53.

sans trop le vouloir, il blessait. C'est ainsi qu'il avait plaisanté Voltaire sur sa manie d'écrire à tout le monde. Dans son *Epître aux Comètes*, il railla Rulhière sur son poème des *Disputes* ; celui-ci répondit par une épigramme assez acérée que d'ailleurs il ne publia pas (1).

Poète léger, à l'affût de toutes les nouveautés qu'il rimait inlassablement, Dorat suivit la règle du jeu et après avoir tracé des portraits dans ses *Epîtres* et ses *Contes*, il aborda bravement la comédie de caractère. Nous ne citerons que deux exemples : *Le Célibataire* et le *Malheureux Imaginaire*. Là première pièce, parue en 1775 dans son théâtre, met en scène un misanthrope à la manière « sensible ». C'est un cœur généreux qui craint de ne pas être capable de rendre heureuse la femme qu'il aime. Pour mettre en relief son héros, Dorat emploie l'artifice des types d'opposition. Auprès de son célibataire, âme trop compliquée, il place un étourdi et un vieil égoïste et chacune de ces trois abstractions s'efforce de souligner les traits des autres.

Dans la seconde comédie : *Le Malheureux Imaginaire* (1776), Dorat se sert du même procédé. Au personnage principal dont « l'imagination malade se crée des fantômes, ne croit à aucun bien et s'agite au milieu des délices », il oppose un insouciant et un philosophe sombre qui conserve, dans d'authentiques malheurs, un calme courageux. C'est le procédé le plus languissant qui soit, et l'action, sans verve et sans élan, se traîne en d'ennuyeux discours.

Quelques bons esprits avaient fort bien signalé le vice initial de ce théâtre, faussé à sa base même. Cailhava, dans son *Art de la Comédie* (1) dit très justement qu'il ne faut pas

(1) Publiée dans ses *Œuvres posthumes*, VI, 424.

(2) Cailhava : *Art de la Comédie*, Paris 1786, 2 vol. in-8°, t. II, p. 390. Très bon en théorie, Cailhava vaut beaucoup moins dans la

multiplier les traits, car alors un défaut devient une folie. La Bruyère a dit de son *Distract* : c'est moins un caractère qu'un recueil de faits de distraction. Dans une comédie, c'est différent. Les satires, les romans, épigrammes et portraits ne sont pas toujours bons en comédie. Or le théâtre comique ne met que trop en scène Fontenelle, La Bruyère et l'abbé Prévost.

Grimm, sur le même sujet, tient à peu près les mêmes propos :

peut-être lui eût-on trouvé plus d'esprit, dit-il à propos de Dorat, s'il se fût contenté de réduire tous les jolis vers dont la pièce est remplie, à deux épîtres du **Malheureux Imaginaire** à l'**Insouciant** et de l'**Insouciant** au **Malheureux Imaginaire** (1).

Enfin dans les *Mémoires secrets* on trouve des critiques analogues :

L'auteur n'entend rien à nouer l'intrigue, à la faire marcher, dit Bachaumont. Excellent pour les détails, il ne semble s'occuper que des portraits, y subordonner tout le reste, et le secret de l'art est précisément le contraire (2).

Le secret de l'art est le contraire. On ne pouvait mieux dire : Le XVIII^e siècle, en accumulant les observations à courte vue, en rassemblant tous les traits d'un même travers, tombait dans l'abstrait et s'éloignait du réel en croyant l'embrasser, l'invention s'appauvissait en prétendant s'enrichir.

Il faut cependant relever là une réaction du bon goût contre les obscénités des parades et les niaiseries du drame larmoyant, le désir de renouer une glorieuse tradition et

pratique et ses comédies de caractère : *Le jeune présomptueux* 1789, *l'Egoïsme* 1777, sont médiocres. Cf. *Théâtre*, Paris 1781, 2 vol. in-8°.

(1) Grimm : *Correspondance*, t. XI, p. 161. Grimm trouve que le *Malheureux Imaginaire* est plutôt un « vapoureux », il a bien raison.

(2) *Mémoires Secrets*, t. IX, p. 318, 8 déc. 1776.

un hommage à Molière ; mais les moyens et plus encore les procédés n'étaient pas à la hauteur des intentions.

Au contact des auteurs comiques, la tentation vint aussi aux grands seigneurs de s'essayer dans le genre. Le marquis de Montesquiou (1), le marquis de Paulmy et de plus grands noms, qui n'avaient composé que quelques vers, travaillèrent pour les planches. Ces planches, ils les montèrent eux-mêmes chez eux, et comme il ne faut pas perdre de vue que le but principal était de se divertir, le plaisir de jouer la comédie réunit sur ces scènes improvisées grands seigneurs, dames de qualité, auteurs et comédiens professionnels ; ce fut la passion du théâtre de société.

(1) Il avait composé des *chansons*. (Cf. Epîtres de Rulhière, *Œuvres posthumes*, t. VI, pp. 382 et 392.

CHAPITRE II

Vogue des théâtres de société

Théâtre de Richelieu en Guyenne. — La comtesse d'Egmont. — Le groupe de l'hôtel de Valentinois. — Le théâtre de Mr de Magnanville à la Chevette, du comte de Provence à Brunoy, du marquis de Montesquiou à Maupertuis. — Malesherbes à Bâville. — Le baron de Breteuil à Dangù. — Sophie Arnould. — Préjugé de l'homme du monde auteur comique : un blâme à Molière.

Ce chapitre ne prétend pas être une étude d'ensemble sur les théâtres de société ; ce sujet a été traité plusieurs fois (1). Il s'agira seulement ici de suivre Rulhière dans les sociétés d'amateurs où il a pénétré. Or il en a vu beaucoup, et de rangs très variés, de sorte que, si ce chapitre n'embrasse pas tout le sujet, il ajoute néanmoins à ce qui en a été dit déjà, quelques éléments nouveaux.

Rulhière, on l'a vu, avait fait ses débuts mondains dans le salon de la duchesse d'Aiguillon douairière. Dans cet intérieur solennel, on faisait cercle autour de quelques grands personnages : Montesquieu, Voltaire, Fontenelle, dont le talent était consacré ; les jeunes gens écoutaient. Avoir passé par ce salon était une consécration ; on était de bonne compagnie. Ce fut la première initiation de Rulhière à la vie du grand monde, mais c'est à Bordeaux que le jeune chevalier vit le monde où l'on s'amuse et s'initia à la comédie de salon.

(1) Voir Bibliographie générale, p. 159.

Les distractions du Maréchal dans son gouvernement de Guyenne étaient multiples et variées et bien que sa tenue fût beaucoup plus correcte à Bordeaux qu'à Paris, ses plaisirs cependant n'étaient pas toujours du meilleur goût : son intention n'était pas d'avoir bonne réputation, de la réputation lui suffisait. D'ailleurs ses fêtes somptueuses n'étaient pas à l'usage d'un petit cénacle de privilégiés, elles étaient données à la ville de Bordeaux et même à la province entière, dont le moral, fort atteint par les désastres commerciaux de la guerre avec les Anglais, avait besoin d'être relevé.

Le Maréchal aimait beaucoup le théâtre. Ses fonctions de premier Gentilhomme de la Chambre du Roi lui avaient fait un devoir de pénétrer chez les comédiens et ce devoir ne lui coûtait pas. On jouait donc la comédie à Bordeaux. Collé raconte qu'on y représentait des pièces fort lestes (1) et qu'il avait été contrarié, (tout au moins il le prétend) qu'on y donnât son répertoire le plus risqué, entre autres *le Galant escroc*.

Rulhière, qui s'était fait le chroniqueur des fêtes de Bordeaux pour les dames de la tribu de Richelieu qui ne pouvaient pas séjourner en Guyenne (2), écrit à la comtesse d'Egmont en novembre 1758 :

Je vais vous apprendre une nouvelle qui vous comblera de joie : les demoiselles Dugazon (3) ont obtenu de M. le Maréchal une représentation à leur profit et quoique la ville soit déserte, il a été prouvé

(1) Collé : *Journal et Mémoires*, éd. Bonhomme, Paris, Firmin-Didot, 1868, 3 vol. in-8°, t. III, p. 189.

(2) Raymond Cèleste : *Un voyage du maréchal de Richelieu à Bordeaux*, 1882, Société des Bibliophiles de Bordeaux, in-8°.

(3) Ce sont les sœurs de l'acteur Dugazon. La plus jeune était Mme Vestris. Cf. Campardon : *Les comédiens français du Roi*, Paris, 1879, in-8°.

que le public y prenait le plus grand intérêt et tous les frais de représentation payés, il leur est encore resté 1.200 l. Tous les volontaires se sont rappelés la protection dont vous entouriez ces comédiennes et se sont empressés d'y venir.

Mais la jeune femme ne se contentait pas d'encourager les gens de théâtre. Elle voulait être actrice elle-même. Toute jeune, elle avait reçu des leçons de Mlle Clairon : sa grâce naturelle fit le reste, elle joua et eut beaucoup de succès : elle fut le plus bel ornement du théâtre de la marquise de Mauconseil à Bagatelle.

Favart était à la fois le compositeur et le metteur en scène de ces représentations, Préville donnait la réplique à la comtesse et perfectionnait son éducation théâtrale. Mais c'est surtout à l'hôtel de Valentinois, chez la princesse de Monaco (1), que la fille du maréchal et Rulhière, son chevalier, retrouvaient une aimable société passionnée de théâtre : la marquise de Brancas, la marquise de Ségur, la comtesse de Clermont d'Amboise menaient la ronde la plus joyeuse avec leurs maris et leurs cavaliers, le prince de Beauvau-Craon, le baron de Bezenval, le comte d'Entragues et le comte de Thiard, dans ce « palais enchanté » où

Le luxe, sans orgueil, y sert la volupté ;
Dans un riant salon qu'a meublé la mollesse
Tous les jeux inventés vous ramènent sans cesse.

.....
Cent billets différents par les Grâces dictés
Marquent différents jours aux amis invités ;
On aura Coquelet (2), Musson, Préville, Gaure,
L'abbé de Caraman qui les surpasse encore ;
Ce qui donne surtout un plus riant espoir,

(1) Née de Brignole-Sale, mariée en 1757 au duc de Valentinois, prince de Monaco.

(2) Coquelet de Chaussepierre, avocat des comédiens, joue avec eux.

Quatre banquiers de jeu reviendront chaque soir
Et sur un air charmant qui court toute la ville,
Laujon pour une fête arrange un vaudeville (1).

Là encore, on le voit, le grand monde se mêlait familièrement aux professionnels du théâtre et voulait des compositions inédites. Rulhière était admis aux réceptions de la princesse de Rohan-Rochefort à l'hôtel Soubise et à celles du duc de Nivernais, rue de Tournon. Son ami Chastellux l'entraînait aux représentations de M. de Magnanville à la Chevrette. Il faut dire quelques mots de cette intéressante troupe théâtrale, composée uniquement de gens du monde.

Les acteurs de cette aimable troupe vivent habituellement ensemble. Les pièces qu'on y représente appartiennent toutes à la société et son fonds est assez riche, grâce à la fécondité des talents de M. de Magnanville, du chevalier de Chastellux et de madame la marquise de Gléon.

Outre plusieurs pièces anciennes comme **Agathe, Roméo et Juliette, les Portugais, les Prétentions**, on a donné cette année en nouveauté les **deux Orphelines, l'Héritier de village, la fausse finesse, le ministre de Wakefield**, qui sont de M. de Magnanville ; **l'Enlèvement et Henriette** de Mme de Gléon, **l'Officieux importun** de M. de Chastellux. Ce dernier sujet est certainement très digne de la bonne comédie. On ne présume pas que ces pièces pussent toutes supporter un plus grand jour sans y perdre, mais il n'y en est aucune qui n'offre des caractères intéressants, des situations heureuses, et il serait difficile sans doute d'imaginer à la campagne une ressource d'amusements plus variée et plus piquante que celle d'un théâtre aussi agréablement composé.

Ce qui d'abord n'avait été consacré qu'aux plaisirs de l'amitié est devenu bientôt l'objet de la curiosité publique. Toute la France

(1) Laujon, auteur dramatique, travaillait surtout, à Berny, pour le comte de Clermont dont il était secrétaire. Il organisa aussi des fêtes pour le duc d'Orléans à Bagnolet. Il a écrit la pastorale des *Vendanges*, le ballet de *Sylvie* et *l'Amoureux de quinze ans*. Cf. *Œuvres choisies*, Paris, 1811, 4 vol. in-8°.

a voulu voir ce spectacle et quoiqu'il fallût l'aller chercher à quatre lieues de la ville, on y a vu souvent une assemblée, moins nombreuse à la vérité à cause des bornes de l'emplacement, mais plus brillante que celle d'aucun spectacle de Paris (1).

Si les grands avaient à ce point la passion de la scène, c'est que l'exemple leur venait de haut. Sans nous attarder à parler du petit théâtre de Trianon où Rulhière, lié avec Vaudreuil et les Polignac, fut peut-être convié, nous dirons quelques mots de celui du duc d'Orléans, où il fut certainement introduit à la suite de la comtesse d'Egmont et de l'équipe de l'hôtel de Valentinois, à laquelle se joignaient le comte et la comtesse de la Tour du Pin, le marquis et la marquise de la Vaupalière. Il ne s'agit pas du théâtre de Bagnolet, très licencieux, qui fut d'ailleurs fermé lorsque Madame de Montesson remplaça Marquise dans le cœur du duc d'Orléans (2), mais de celui de Villers-Clotterets, créé en 1764 et celui de Saint-Cloud.

Ce théâtre, s'il était décent, n'était pas très récréatif, s'il faut en croire le duc de Lévis :

Mme de Montesson est auteur de plusieurs pièces qui furent toutes représentées chez Monsieur le duc d'Orléans et souvent il fut, ainsi qu'elle, au nombre des acteurs. Ces pièces avaient, comme on s'y attend bien, un succès infaillible. Il ne fallait pas dans les spectateurs beaucoup de politesse pour les applaudir, parce qu'elles n'étaient pas précisément mauvaises et cependant il en fallait, parce qu'elles n'étaient pas bonnes ; on y remarquait plus de sens que de verve, plus d'adresse que de talents, jamais rien de choquant ou de ridicule, mais aussi rien de saillant, pas un trait heureux, pas un mot piquant. Le dénouement arrivait au bout des cinq actes, comme les morts de vieillesse parce qu'il faut bien que tout finisse ; alors on éprouvait pour la première fois un mouvement de gaieté en

(1) Grimm : *Correspondance*, t. XI, p. 149 (1775).

(2) Elle avait son propre théâtre où elle admettait peu d'invités, rue d'Antin.

songeant au bon souper qui suivait immédiatement cette froide représentation (1).

Cette noble dame s'essaya dans tous les genres. Ses deux comédies *l'Homme impassible* et *l'Amant romanesque* forment le meilleur de son œuvre théâtrale (2).

Rulhière se lia chez le duc d'Orléans avec Collé et Carmontelle, les fournisseurs du théâtre, ainsi qu'avec Madame de Genlis qui, elle aussi, composait des comédies, surtout destinées à l'éducation de la jeunesse. Il fut admis aux spectacles de Sceaux chez le duc de Penthièvre. Enfin il parut très régulièrement aux représentations du comte de Provence, dont il était secrétaire des Commandements depuis 1775.

Monsieur avait deux théâtres, l'un à Brunoy, dont le ton était si libre (on y jouait les parades de Collé), que les femmes n'y paraissaient pas ; l'autre, plus convenable, était à la Muette. C'est pour ce dernier théâtre que Rulhière composa une féerie : *La grotte magique*, qui fut jouée le 27 février 1775, à une grande fête donnée par Monsieur et par Monseigneur le comte d'Artois.

Dans l'entourage de Monsieur, Rulhière connut d'illustres gentilshommes, tous gens d'esprit comme le prince auquel ils appartenaient : le marquis de Noailles « très froid, très méchant, très poli, mordant sans paraître médire » (3), le comte d'Albaret, le plus divertissant des imitateurs, (il contrefaisait Voltaire à s'y méprendre) et

(1) Duc de Lévis : *Souvenirs et portraits*, éd. Barrière, 1882, in-12, p. 403.

(2) Mme de Montesson : *Théâtre et mélanges*, Paris 1782-85, 8 vol. in-8°.

(3) Le « pince sans rire » de l'Épître à Mme d'Egmont, *Œuvres posthumes*, t. VI, p. 350.

qui de persifleur devint persifflé (1), enfin le comte de Montesquiou avec lequel Rulhière se lia particulièrement.

C'était un lettré que ce grand seigneur fastueux, et la bibliothèque de son hôtel de la rue de Babylone avait, écrit Rulhière, « le faste de la ville, le recueillement d'une solitude et l'aspect de la campagne ».

Les Muses, de fleurs couronnées
Dans le plus riant appareil
Attendront là votre réveil
Et voudront à l'envi remplir vos matinées (2).

Comme on le voit, le marquis de Montesquiou aimait les lettres. Une correspondance assidue avec Rulhière stimulait son zèle poétique. C'était surtout à sa campagne de Maupertuis qu'il déployait ses talents de gentilhomme bel-esprit. Ce château, écrit Mme Vigée-Lebrun,

où régnaient l'ordre et la magnificence, était assez vaste pour contenir 30 ou 40 invités tous bien logés, parfaitement soignés et cette nombreuse société se renouvelait souvent. A Paris, M. de Montesquiou était fort spirituel mais sec et frondeur. A Maupertuis, il était doux et affable. Il nous faisait des lectures et s'en acquittait à merveille (3).

Il faisait même beaucoup mieux et Rulhière, en quelques mots, donne le programme des occupations intellectuelles de son ami :

En vers charmants pleins de gaieté
Et sans négligence, sans crainte,
Avez-vous récemment chanté
Quelque bergère ou quelque sainte ?

.....

(1) Sauvigny met en scène en 1771 un *Persifleur* qui le représente.

(2) Lettre de Rulhière à Montesquiou, *op. cit.*, t. VI, p. 392.

(3) *Mémoires*, éd. Fasquelles, s. d.

Venez-vous au déclin du jour
Suivre une tendre rêverie,
Raisonner de guerre et d'amour,
Et prophétiser sur la cour
Sans humeur et sans flatterie (1) ?

A ce programme si rempli de l'honnête homme curieux de tout, il faut ajouter la pièce de résistance : l'écuyer de Monsieur écrivit une comédie de caractère en 1775 sur le sujet du *Minutieux* (2).

Rulhière avait donc bien sa place dans tous ces salons célèbres. Tant qu'eût vécu la comtesse d'Egmont, c'est à sa suite qu'il fut admis dans ces cercles brillants ; après la mort de cette charmante femme en 1773, la réputation de son poète s'était établie et suffit amplement à le faire rechercher partout.

Après s'être répandu chez les grands, il pénétra chez les ministres qui eux aussi obéissaient à la fascination du théâtre.

Chez madame Necker, à l'hôtel Leblanc, rue de Cléry, ou dans ses résidences d'été, le château de Madrid et celui de Saint-Ouen, Rulhière suivait son ami Thomas « le grand homme » de l'hôtesse, dont le dieu était son mari (3). Marmontel était le conseiller théâtral de la maison et la fille du ministre, dès l'âge de 12 ans, faisait représenter ses petites compositions.

Le grave Malesherbes lui-même subissait l'entraînement général. Cet homme vénérable charmait « par la fécondité de sa mémoire ceux qu'il instruisait par l'universalité de ses connaissances ». Est-ce cette mémoire heureuse ou la

(1) *Œuvres posthumes*, t. VI, p. 382.

(2) Cf. Grimm; *corresp* Mars 1777, t. XI, p. 444.

(3) Ségur, *Mémoires*, Emery, Paris 1826, 3 vol., t. I, p. 167.

contagion universelle qui le poussa à sacrifier lui aussi aux Muses ? S'il faut en croire cette petite pièce inédite de Rulhière, aucune composition littéraire ne le rebutait.

Cet heureux séjour de Bâville
Où tous les arts étaient amis,
Où tous les goûts étaient unis,
Du sermon jusqu'au vaudeville
Ne s'est pas encore aperçu
Combien notre temps est déchu.
Dans vos ouvrages, réunies,
Les Muses, dans leurs vrais atours
Y règnent, y plaisent toujours,
De l'histoire jusqu'aux féeries.

Malesherbes auteur comique ? Voilà un aspect nouveau du personnage. Sainte-Beuve n'a-t-il pas déjà soulevé le voile quand il fait remarquer que ce vieillard, réputé pour son austérité, savait par cœur le poème de *la Pucelle* de Voltaire et se complaisait à en déclamer de longs passages. Le fait n'entame aucunement sa haute réputation, mais souligne simplement la singulière mentalité de ce temps (1).

C'était donc à Bâville, splendide domaine situé près de Chartres, que le ministre de Louis XVI donnait la comédie à ses amis.

Un de ses collègues au Ministère avait aussi le goût du théâtre : c'était le baron de Breteuil. Ce dernier nous retiendra un peu plus longtemps, car Rulhière fut en quelque sorte son familier, peut-être son conseiller politique, mais cela est une autre affaire qui n'a pas sa place dans cette étude.

(1) Le prince de Ligne (*Œuvres choisies*, Genève 1809, 2 vol. in-8°, t. II, p. 322) s'explique finement sur le goût curieux des lettrés délicats du XVIII^e siècle pour ce poème.

Une fidèle amitié contractée au Collège Louis le Grand unissait les deux anciens élèves du Père de la Tour : Rulhière avait accompagné le baron de Breteuil dans ses ambassades de Russie et de Suède ; la politique, le Secret du Roi les avaient liés et peut-être aussi d'autres petits secrets moins augustes. L'antipathie de la baronne de Breteuil pour Rulhière, antipathie dont les causes sont restées mystérieuses, avait contraint l'ambassadeur à se séparer de son secrétaire, mais leur amitié n'avait pas souffert d'un éloignement que la mort prématurée de l'ambassadrice fit bientôt cesser (1).

Le baron de Breteuil avait une belle propriété à Dangû, non loin de Gisors et un hôtel à Paris, rue Saint-Honoré, près de Saint-Roch. Rulhière y venait journellement, mais il avait conservé, avec son indépendance, un petit logement tout voisin, Cul-de-sac du Dauphin Saint-Honoré.

La marquise de Matignon, fille unique de Breteuil, faisait les honneurs du salon de son père. C'était une des femmes de Paris les plus remarquées. Sa suprême élégance exerçait son empire sur la reine elle-même, s'il faut en croire ces vers de Rulhière :

Pour vous, brillante Matignon
On vous adore, on vous encense.
La mode entre vos mains a remis sa puissance,
Sa couronne est sur votre front,
Vous réglez sur les goûts qui règnent sur la France (2).

(1) Voir A. Chevalier : *Claude-Carloman de Rulhière, premier historien de la Pologne*, ch. III.

(2) Tiré de l'*Épître* de Rulhière sur l'*Enfant gâté* de Mme de Genlis (*Œuvres posthumes*, t. VI, p. 441). Dufort de Cheverny dans ses *Mémoires* (Paris, Plon 1886, 2 vol. in-8°, t. II, p. 31) dit la même chose : « La fille du baron, ayant hérité de sa mère un caractère altier, veuve fort riche et l'air décidé, affichait les modes les plus nouvelles et dépen-

Lorsque Breteuil fut ministre, Rulhière tenait dans sa maison le rôle d'intendant de ses plaisirs. Il dressait la liste des invités au dîner hebdomadaire que le ministre de Paris donnait aux hommes de lettres (1). Mais surtout il fournissait en scènettes comiques le théâtre de son protecteur et y tenait le rôle de père noble, son embonpoint prématuré lui ayant interdit celui du jeune premier ; les comédies dont nous ferons l'analyse au chapitre suivant étaient destinées certainement à ce théâtre. On jouait aussi les pièces éducatives de Mme de Genlis, et Rulhière encourageait les jeunes actrices : Mlles Caroline de Matignon, de Blenville, de la Vaupalière et Fitz-James (2).

Il nous reste à dire que Rulhière n'avait pas non plus négligé les coulisses. Pour opposer quelque raison valable à ceux qui s'en offusquaient, il disait « qu'un observateur devait être curieux de voir toutes sortes de caractères et même se permettre d'aller dans de mauvais lieux » (3). Ces excuses étaient bien superflues, la vérité était que les belles actrices l'intéressaient fort, surtout quand elles avaient de l'esprit.

Il porta ses hommages à Sophie Arnould. Lorsqu'en 1769, celle-ci feignit de quitter le théâtre pour se retirer à sa campagne de Clichy, Rulhière se joignit à la foule de ses admirateurs et la conjura en vers de demeurer sur la scène :

sait horriblement; elle était consultée par la reine qui aimait beaucoup le genre, et donnait le ton à Versailles ».

(1) Détail tiré d'une biographie de Rulhière par son neveu, rédigée pour les *Œuvres posthumes*, Desénne, 1819, 6 vol. in-8°.

(2) *Œuvres posthumes*, t. VI, pp. 440-443.

(3) Grimm, *op. cit.*, t. IX, p. 51, 15 juin 1770.

Vous dont la voix et la beauté
Tenant le public enchanté
Ravissaient un double suffrage,
Vous fuyez nos empressements
Et nos longs applaudissements ;
Vous fuyez la troupe volage
De tant de jeunes étourdis
Qui bien connus, mais enhardis
Par leurs succès auprès des belles,
Vous offraient leurs vœux infidèles.
Ah ! si l'un d'eux, d'amour épris,
Dans sa jalousie inquiète
En découvrant votre retraite,
Vous tenait lieu de tout Paris ! (1)

Elle resta et aima un peu celui qui l'avait retenue. Ils voulurent se rapprocher et, le 13 juillet 1770, Rulhière, moyennant 500 livres par an, devenait son locataire dans l'immeuble qu'elle occupait (2). Il fut plus fidèle à l'appartement qu'à la dame et, après y avoir vécu 21 ans, il y rendit le dernier soupir. Sophie, elle, n'avait que faire de fidélité et elle ne prêchait pas d'exemple. C'est ce que son ami lui disait avec une indulgente clairvoyance :

Vous dont le petit front serré
Du bandeau des Amours semble s'être paré,
Vous dont l'œil noir est doux et vif,
Etincelant et cependant lascif,
Très piquante maîtresse et très discrète amie,
Inconstante sans perfidie,
Vous possédez mille agréments,
Mille vertus et mille amants.

(1) Extrait d'une pièce inédite de Rulhière.

(2) Les Goncourt (*Vie de Sophie Arnould*, Paris 1902, in-12), citent la pièce de notaire relevée par M. Tourneux : « un appartement au 4^e étage, composé de 3 pièces, une alcôve avec sa porte pliée, 2 petites garde-robes, un caveau, une chambre de domestique ».

Flattée tout de même, elle répondait par de jolies confidences (1) et bientôt une solide amitié remplaça une très éphémère passion. Sophie Arnould ouvrit un salon dont le ton, d'abord fort licencieux, prit avec le temps plus de décence. En tous les cas, c'était un salon d'esprit. Rulhière y venait fréquemment, nous venons de voir qu'il était de la maison. On y rencontrait de grands écrivains, de grands seigneurs. Voltaire y vint un jour, et Rousseau, introduit par Rulhière, y parut, croit-on, pendant le temps très court qu'il rechercha la publicité.

Sophie Arnould était actrice et le théâtre ne pouvait lui être indifférent. Son salon suivait donc l'entraînement général.

Ces cercles n'étaient pas seulement des scènes où les amateurs venaient exercer leurs talents, c'était aussi le lieu où les auteurs venaient chercher les types à décrire, car c'était une opinion accréditée en ce temps que seuls les heureux élus qui pénétraient dans ces sanctuaires pouvaient s'essayer à la comédie de caractère. Grimm l'affirme :

Pour la comédie il faut la connaissance du monde et des hommes, c'est-à-dire le genre d'esprit et de goût que cette connaissance suppose (2).

(1) Cf. *l'Épître de Rulhière à Chamfort, Œuvres posthumes*, t. VI, p. 340.

Un jour une actrice fameuse
Me contait les fureurs de son premier amant,
Moitié riant, moitié rêveuse,
Elle ajouta ce mot charmant :
Oh c'était le bon temps, j'étais bien malheureuse.

Les Goncourt, qui citent ce mot, ajoutent : « Écoutez la vieille amoureuse, tout cela est bien loin. Appuyée au bras de Rulhière elle se retournait vers ses années de jeunesse ». La vieille amoureuse ? Mais elle n'avait que 27 ans.

(2) *Corresp.*, t. XI, p. 475.

C'est aussi l'avis de Collé :

« Ce n'est que dans le monde qu'un auteur comique peut trouver des originaux » (1). Chamfort tient le même langage : « Le théâtre et la société ont une liaison intime et nécessaire » (2).

On ne peut contester qu'il n'y ait du vrai dans ces affirmations : l'évolution de la vie de société avait créé des types nouveaux et de bien singuliers, mais était-ce la nature qui les faisait agir ? C'est douteux, car par l'effet d'un raffinement excessif dans les rapports des êtres, les hommes cessaient d'être eux-mêmes et se jouaient les uns aux autres la comédie. Comment un auteur comique pouvait-il s'y reconnaître pour représenter la vérité, lorsqu'elle était cachée par tant d'artifices ? Sa seule ressource, s'il était observateur, était de relever des traits amusants, mais ils ne pouvaient lui servir qu'à une étude de mœurs et fournissaient peu de contribution à une étude de caractère qui, par définition, travaille sur le permanent.

Dans ces milieux littéraires, ceux qui ne composaient pas de comédies voulaient obligeamment contribuer à celles des autres : les sujets choisis étaient un peu considérés comme chasses gardées et beaucoup de beaux esprits s'offraient avec courtoisie comme rabatteurs. C'est ainsi que, dans les *notes* de Rulhière, on trouve des anecdotes et des traits de caractère qui lui ont été envoyés par des amis, écrivains eux-mêmes parfois et déjà illustres, tels Rivarol et le duc de Lévis (3). Il recevait aussi des notes de ses correspondants en voyage à l'étranger : Delille, Choiseul-

(1) *Journal*, t. II, p. 14.

(2) *Œuvres, Eloges de Molière*, éd. Larousse, 1928, p. 181.

(3) Voir à l'appendice, p. 148 et p. 156.

Gouffier, le consul Bertrand contribuaient à l'enrichissement de sa collection de types. Il arrivait même qu'après s'être appliqué longtemps à cette cueillette minutieuse, un auteur fit don de sa récolte à un ami qu'il croyait plus qualifié pour en tirer parti. Collé cite à ce propos un exemple que nous relevons, car il a trait à Rulhière :

Il y a plus de vingt ans que j'ai eu bonne envie de traiter le sujet du *Persifleur*. J'avais jeté sur le papier sept ou huit situations comiques de ce sujet, j'en avais tracé le caractère principal ; j'en voulais faire un homme gai, très caustique et qui ne fût point méchant. Cela n'eût point été aisé. Il y a sept ou huit ans que, ne me jugeant plus en état de composer, j'ai remis tout ce barbouillage à M. Sedaine qui, je crois, me l'a rendu ; il est entre les mains de M. de Rulhière, autant que ma pauvre mémoire peut me le rappeler (1).

Ces notes, si Rulhière les a reçues de Collé, ne sont pas demeurées dans ses papiers. Il ne dut pas les utiliser, car, n'ignorant pas qu'on lui faisait une réputation de méchanceté, il préféra sans doute ne pas s'exposer à ce qu'on dît qu'en écrivant cette comédie il avait tracé son propre portrait.

Le théâtre, on s'en rend compte, était devenu plus qu'une passion, c'était une fureur, au point qu'une pièce fort mauvaise, représentée en 1782 au théâtre des Variétés Amusantes (2), eut beaucoup de succès parce qu'elle ridiculisait les auteurs comiques du moment. On s'amusait de tout : on riait à la comédie poissarde de Vadé, on fermait les portes pour pouvoir mieux se divertir entre soi aux

(1) *Journal*, t. III, p. 296, il écrit vers 1780, il aurait donc remis ses notes vers 1772. Un autre *Persifleur* fut écrit en 1771 par Sauvigny.

(2) *La Théâtromanie*, comédie en 2 actes en vers, de M. de la Montagne.

chambrelanes (1) où Collé représentait son théâtre le plus osé ; on s'attendrissait au drame ou à l'ariette mêlée de couplets, mais au fond du cœur, nous l'avons déjà souligné, les gens de goût gardaient un profond attachement à la comédie de caractère et aspiraient secrètement à la renouveler, et c'est cette dernière prétention qui fit dévier la saine tradition du genre.

Tout en restant fidèle à Molière, tout en rendant justice à ses intentions et à son talent, en le proclamant « le plus aimable précepteur de l'humanité qu'on eût vu depuis Socrate » (2), on le chicanait sur ce qu'on appelait ses trivialités ou ses *bouffonneries*. On s'imaginait qu'il avait dû s'y résoudre malgré lui, « parce qu'il éprouvait les froideurs d'un public ingrat, dès qu'il devenait philosophe » (3).

On prétendit alors réaliser un progrès en épurant la gaiété franche qui remplit son théâtre ; on se crut supérieur parce qu'on était plus *distingué* et on ne s'avisa pas qu'en privant la scène de cette verve saine et colorée, qui fait tout le prix des comédies de Molière, on touchait à l'essence même du comique.

Est-ce à dire que les mœurs se fussent affinées depuis le siècle précédent ? Elles avaient au contraire dégénéré, mais, en sens inverse de la corruption qui avait atteint la

(1) On comédie de chambre, ce mot est une invention de Collé (t. III, p. 32, c'est le théâtre libre des petits appartements du Palais-royal ou de Bagnolet.

(2) Chamfort : *Eloge de Molière*, p. 186.

(3) Dorat : *Avant-propos du Malheureux Imaginaire*, com. en 5 actes, Paris 1776, in-8°.

morale, l'esprit s'était épuré et ses exigences nouvelles de finesse et de grâce devenaient incompatibles avec une peinture trop sincère de la vie, quand il s'agissait du genre littéraire le plus classique et le plus respecté. On prohibait donc le rire éclatant, la verve libre et gaie pour rechercher la délicatesse, le charme, une représentation décente des mœurs et surtout le mot d'esprit.

En partant de cette illusion et pour ne pas priver la scène des chefs-d'œuvre du siècle précédent, on entreprit de les transformer pour les adapter aux nouvelles exigences de la mode. C'est ce que Collé, qui a pourtant parfois le véritable sens du comique, appelle *moderniser* le répertoire. C'est ainsi qu'il refit *la Mère Coquette* de Quinault, en 1759, le *Menteur* de Corneille, en 1770, et le *Jaloux honteux* de Dufresny, en 1772, pour leur donner la délicatesse qui leur manquait.

On prenait donc la bienséance au théâtre pour un signe de progrès. On regardait la vie d'un air supérieur et la faisant passer au crible de la critique, on y distinguait le bon grain de l'ivraie, en ne choisissant que des situations nobles, des ridicules sans trivialité, des expressions délicates et nuancées, compréhensibles seulement pour une élite choisie (1).

Et au lieu de laisser l'intrigue se dégager naturellement d'une situation simple, on présentait le travers sur toutes ses faces, on n'abandonnait aucune des situations où pouvait entrer un caractère ; les faits se précipitaient au devant du personnage et le contraignaient à se décrire, à se présenter, à tomber fatalement dans tous les pièges. On crut calquer la vie, mais on oublia qu'après l'avoir

(1) Ceci nous paraît la définition même de la Préciosité.

observée, il fallait la réinventer ; on manqua d'imagination.

Cette pauvreté d'invention est un des points faibles du théâtre du xviii^e siècle : Collé, très souvent perspicace, l'avait signalée :

Il faut de l'imagination pour pousser à la représentation ridicule. **Tartuffe** est mille fois plus sérieux que le **Faux Généreux** [de Bret] et cependant Molière a trouvé l'art de le mettre dans des positions ridicules et singulières, sans quoi sa pièce eût été un sermon.

On ne pouvait mieux dire. Molière, le contemplateur, avait accompli le miracle de changer la réalité observée en réalité imaginée, et ainsi réincarnés, ses types avaient pris figure d'immortalité.

On n'en peut dire autant des caractères tracés au xviii^e siècle, et c'est plus aux servitudes du genre qu'il faut en faire grief qu'au talent des auteurs. Ils n'en étaient pas dépourvus et leurs œuvres, malgré leurs défauts, ne sont pas négligeables. En les étudiant, on constatera qu'elles enrichissent l'histoire des mœurs et éclairent les particularités apportées par cette époque sur les éternels ressorts de l'âme. On verra mieux que, paralysées par les entraves qu'un raffinement exagéré leur avait données, elles avaient malheureusement fait fausse route.

CHAPITRE III

Les comédies de Rulhière

Rulhière est un classique. — Son aversion pour le drame. — Son goût pour le classicisme. — C'est une persistance de l'influence du collège. — Retour à l'observation du cœur humain. — Horreur du tout fait. — Intentions excellentes et difficultés de l'entreprise. — Exemples tirés du *Dupuis et des Ronais* de Collé et du *Malheureux Imaginaire* de Dorat. — Analyse de la *Soupçonneuse* de Rulhière. — Rapprochement avec Marivaux.

Dans le premier chapitre, nous avons présenté la personne de Rulhière et montré comment il vint des petits genres à la comédie ; dans le second, nous avons exposé quelles étaient les tendances et aussi les illusions des théâtres de société. Dans ce troisième chapitre, il sera question des théories de Rulhière sur le rôle de la comédie de caractère, puis de son œuvre, et on verra combien il y a loin de la coupe aux lèvres.

L'œuvre de Rulhière n'échappe pas aux défauts de la comédie du xviii^e siècle précédemment signalés, mais il s'est expliqué sur ses intentions, et ses explications sont fort au-dessus de son œuvre ; elles méritent donc un commentaire un peu détaillé.

Ce qui caractérise les vues générales de Rulhière sur le théâtre, c'est sa position très nette en faveur de la grande tradition comique. Cet esprit net répugnait aux innovations de son temps. Le drame bourgeois, avec l'indiscrétion de ses revendications sociales et l'étalage de ses sentiments

outrés, choquait son goût de la mesure. Il demeurerait persuadé que ce genre hybride était faux et que son succès facile reposait sur une exploitation illicite de la sentimentalité, surtout chez le public féminin.

J'ai rencontré une petite madame qui ne peut souffrir les pièces où on rit, qui trouve Molière grossier, qui n'aime qu'à être intéressée, à qui il faut toujours du sentiment au théâtre, qui raffole de *Lucile* et de *Sylvain* (1), où elle se pâme de plaisir et qui baille au *Tartuffe* et au *Misanthrope* (2).

Il y a peut-être de l'étroitesse dans cette répugnance et une incompréhension exagérée des ressources du drame : il y a sans doute aussi quelque sentiment personnel contre Diderot et Marmontel, qui n'étaient pas de ses amis.

De plus Rulhière, on ne le répétera jamais trop, comme beaucoup de ses contemporains, comme Voltaire le plus illustre, ne s'était jamais libéré de l'éducation classique qui l'avait modelé. Il ne s'agit pas évidemment d'une fidélité totale à la doctrine de ses maîtres jésuites ; sa vie mi-libertine, mi-philosophique prouve qu'il n'en était rien ; mais il avait conservé de son éducation première l'estime de l'esprit classique et des nobles procédés qu'il prête au genre comique : critique légère et fine des ridicules, sans s'écarter de la bienséance, du bon goût et de la sérénité et recherche d'un but supérieur : la connaissance du cœur humain.

(1) Drame de Marmontel : *Lucile* 1765, Paris, Merlin, 1769, in-8° comédie en 1 acte. *Sylvain*, Paris, Merlin, 1770, in-8° comédie en 1 acte.

(2) Même jugement chez Collé : « C'est l'influence des femmes qui veulent pleurnicher, le véritable comique est passé de mode, la nation est devenue triste... les femmes n'aiment pas le *Misanthrope* et l'*Ecole des Maris*, mais *Eugénie*, etc. (*Journal*, t. III, p. 241).

Cf. La Harpe : *Lycée*, t. XI, p. 473.

Cailhava : *L'Art de la Comédie*, t. I, p. 20.

La comédie classique, par son caractère d'universalité qui la rend éternelle, apparaît à Rulhière comme la plus haute expression de l'étude de l'homme.

Qu'on me pardonne la sécheresse de cette expression, mais plus on approfondira la réflexion que je vais proposer, plus on la trouvera juste. La comédie doit généraliser les peintures, la tragédie, au contraire, doit particulariser les siennes, mais dans notre siècle, on s'est fort écarté de ce principe, on a rempli les tragédies de choses générales et la comédie d'incidents particuliers (1).

C'est donc vers la tradition du xvii^e siècle que Rulhière souhaitait que le théâtre comique se tournât de nouveau dans une intention désintéressée et sans esprit de propagande ; il est donc de ces auteurs du xviii^e siècle pour lesquels l'étude de l'âme humaine avait plus d'importance que celle de l'homme en société et la peinture des caractères plus d'attrait que celle des conditions.

Molière demeure donc toujours le grand modèle, le vrai guide, et c'est l'honneur d'hommes comme Rulhière de l'avoir proclamé en un temps où le Grand Comique avait peu de partisans. Il veut, à son exemple, observer le réel, chercher des sujets vivants et non point se livrer à cette platée imitation du tout fait qui consiste à mettre en scène des contes, des faits divers et des romans, ou à adapter et traduire le théâtre ancien et le théâtre étranger.

Il veut encore, comme Molière, rester en contact étroit avec les êtres et présenter des types ayant des caractères permanents, mais il pressent combien il lui sera difficile de le faire tout en tenant compte des caprices de la mode et des exigences d'un monde raffiné. Il s'avoue vaincu à

(1) Extrait de ses *Notes sur la Comédie* (inédites) ; il fait allusion ici aux intentions politiques et sociales du drame et à l'insignifiance des faits mis en scène dans la comédie.

l'avance et s'en excuse en rejetant la faute sur la versatilité de son époque.

Il n'y a plus de caractères prononcés. Du temps de Molière, les affaires étaient de purs effets du tempérament. Dans un siècle plus raffiné, tout se tourne en politique. La politique et l'usage du monde nous ont enseigné à faire mystère de tout. On donne tout à la finesse et à l'habileté et presque rien au naturel (1).

On voit où il veut en venir :

Le vice ne s'étale plus, le vernis de la politesse a recouvert les caractères d'un enduit uniforme et on ne peut plus surprendre ces traits francs dont les grands comiques avaient si bien tiré parti (2).

Chamfort exprime la même idée avec plus de relief encore.

Le précepte d'être comme tout le monde ayant fait de la société un bal masqué où nous sommes tous cachés sous le même déguisement, ne laisse percer que des nuances sur lesquelles le microscope théâtral dédaigne de s'arrêter, et les caractères, semblables à ces monnaies dont le trop grand usage a effacé l'empreinte, ont été détruites par l'abus de la société poussée à l'excès (3).

Rulhière revient d'ailleurs sur cette idée :

La plupart des hommes n'ont point de caractère et à force d'être tiraillés de tous côtés par ces petites passions qui se succèdent, ils font successivement ce qui plaît aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent..., il s'ensuit que plus les plaisirs de la société augmentent et ses distractions, plus les caractères s'affaiblissent... Ce mal sera plus commun à mesure que nous nous serons élevés dans un pays où il y aura plus de communications entre les citoyens et par consé-

(1) *Notes sur la Comédie*.

(2) La Harpe (*Cours*, t. X, p. 339) dit : « Molière a traité les grands caractères, on n'a plus que des nuances ». Et Cailhava (*l'Art de la Comédie*, t. I, p. 89) : « dans un certain état, l'uniformité de l'éducation ne permet que des nuances légères dans les caractères ».

(3) Chamfort : *Œuvres*, p. 195.

quent plus de goût, de modes, de travers, de caprices qui se disputent notre possession et nous arrachent pour ainsi dire à nous-mêmes.

Il est certain que les grands types s'étaient bien atténués en un temps où on avait raffiné jusqu'à la quintessence et le xviii^e siècle, pris à son propre jeu, ne trouvait plus à peindre que des silhouettes de caractère. Ce jugement de Rulhière est partagé encore par Chamfort et Sénac.

Sous Molière, [dit Chamfort], les travers se présentaient avec une franchise et une bonne foi très commode pour le poète comique, la société n'était point encore une arène où l'on se mesurât des yeux avec une défiance déguisée en politesse, l'arme du ridicule n'était point encore aussi effilée qu'elle l'est devenue depuis et n'inspirait point une crainte pusillanime digne elle-même d'être jouée au théâtre.

Sénac lui aussi signale les effets de cette politesse qui dissimule si bien les vices :

Plusieurs personnes sentent mauvais ; obligées de vivre ensemble, elles conviennent de porter des odeurs fortes. Voilà en partie la politesse (1).

Toutes ces réflexions, pour justes qu'elles soient, renferment cependant un aveu : c'est que la comédie de caractère exige de celui qui l'entreprend une connaissance supérieure de l'homme et que cette connaissance est aussi rare que le génie. Aussi bien, aux observateurs sincères qui ne peuvent viser aussi haut, reste la ressource d'orienter la comédie de caractère vers la comédie de mœurs, beaucoup plus abordable et c'est ce que Rulhière conseille, comme la meilleure école de morale.

Un intéressant passage de son discours de réception à l'Académie Française (2) présente, en un tableau élogieux

(1) *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Paris, 1905, éd. Caussy, in-12, p. 88.

(2) Prononcé le 4 juin 1787 (cf. *Œuvres posthumes*, t. VI, p. 20).

du théâtre comique du milieu du siècle, ses idées sur le genre et, par les exemples choisis, ses préférences.

La scène se soutenait dans ce point de perfection qui a rendu ses jeux les plus comiques un des plus nobles plaisirs de l'esprit. On allait chaque jour applaudir au théâtre la vraie peinture des ridicules de ce temps-là, si vivement tracée dans le **Méchant**, le **Glorieux**, le **Métromane** ; dans la **Coquette Corrigée** (1) et les **Dehors trompeurs** (2), ouvrages de plusieurs hommes célèbres qui, sur les traces de Molière, achevaient de rendre la comédie une école de mœurs. Que si d'autres abandonnaient ces traces trop difficiles à suivre (3), s'ils commençaient à quitter la touche du ridicule pour celle du pathétique, c'était pour nous présenter le tableau simple et touchant, mais toujours élégant et embelli, de nos erreurs et de nos fautes.

On découvre, à travers les phrases étudiées de ce discours académique, où vont les préférences de l'auteur, et si la comédie de mœurs lui semble la perfection d'un genre qui se doit de tourner en ridicule les travers d'un temps, il enveloppe d'une condescendance qui veut être aimable son dédain pour le drame.

Mais ce mépris, que Rulhière et les autres tenants du classicisme portaient au drame, ne les empêchait pas de faire quelques concessions au genre. Et tout en se défendant de pareille parenté, il n'en est pas moins vrai que certaines de leurs pièces s'en approchent. Ainsi cette jolie comédie de Collé : *Dupuis et des Ronais* (4).

Cette pièce délicate, à peine exagérée, est cependant conforme aux théories de Diderot. Elle tourne autour de sentiments familiaux. Le héros est un *sensible* et ses soup-

(1) De Lanoue, Paris, Duchesne, 1757, in-8°, comédie en 5 actes.

(2) De Boissy, Paris, Duchesne, 1740, in-8°.

(3) Le manifeste de Diderot est de 1758 et le *Père de Famille* fut joué en 1760.

(4) Paris, Duchesne, 1763, in-8°.

çons, qui menacent de faire le malheur d'une fille adorée, forment le pivot d'un drame dont les conclusions sont émouvantes ; mais c'est aussi, malgré le titre, une comédie de caractère : Dupuis est un défiant aimable, railleur et bon enfant quand l'amour paternel n'a pas altéré son jugement (1). Le ton demeure mesuré, la forme est classique, la construction aussi, et Collé aurait été bien mécontent si on l'avait accusé d'avoir suivi La Chaussée et Diderot.

Les pièces de Dorat que nous avons citées plus haut sont du même genre. Dans un même ordre d'idées, *l'Inquiet* de Fagan est l'étude d'un travers d'imagination, celui du malheureux chimérique (2). Nous ne ferons que le mentionner car il est antérieur à la période qui nous intéresse.

Rulhière fit, lui aussi, une concession au genre sensible par sa comédie de *la Soupçonneuse*. C'est la seule pièce qu'il ait achevée, (la seule du moins dont le texte soit conservé), il ne s'ensuit pas qu'elle soit la plus intéressante à étudier, au contraire, car nous n'en voyons que la construction qui est médiocre et nous n'avons plus les matériaux qui nous eussent apporté de précieux renseignements sur les recherches et les observations auxquelles sa composition donna lieu.

La Soupçonneuse, comme *l'Inquiet*, *le Malheureux Imaginaire*, *Dupuis et des Ronais* et *le Célibataire*, est un caractère où, selon le mot de Dorat : « les nuages de l'esprit abandonnent une âme aux illusions, enfantent la défiance et dégénèrent en infortune » (3).

Mais si le sujet paraît appartenir à ce genre sensible que l'auteur désapprouvait pourtant, il faut remarquer que,

(1) On verra que ce Défiant a plus d'un trait emprunté à Rousseau.

(2) Fagan : *Théâtre*, Paris, 1760, 4 vol. in-12.

(3) Dorat : *Avant-propos du Malheureux Imaginaire*.

pour le traiter, il ne s'est pas aventuré dans la sentimentalité ; cela n'était pas plus dans ses possibilités que dans ses goûts. C'est intellectuellement et sous la forme de l'analyse minutieuse qu'il traitera le sujet.

Etude de caractère, *la Soupçonneuse* est surtout l'exemple d'une déformation du sentiment, et cet aspect psychologique d'une manifestation de l'amour rattache cette pièce à la manière de Marivaux.

La Soupçonneuse est une équation sentimentale comme Marivaux se plaît à en poser : étant donné deux cœurs qui s'aiment, qu'est-ce qui peut les séparer et retarder une heureuse solution, si ce n'est une erreur de calcul ? Ici, c'est un cœur soupçonneux qui fausse les données du problème.

Célimène est une jeune femme aimable, loyale et bonne, mais elle est soupçonneuse. Son défaut la rend injuste, altère ses jugements et trouble ses rapports avec les êtres qui l'approchent : Valère, amant honnête et constant, et Eliante, amie généreuse et désintéressée.

Ses soupçons, d'ailleurs, ne mettent en doute ni l'honnêteté ni la conduite des gens, mais les sentiments de leur cœur. C'est une inquiète qui fait d'abord porter sur elle-même sa suspicion ; par l'effet d'une extrême modestie, elle ne se fie ni à ses charmes, ni à ses mérites ; elle se croit indigne d'amour, mais fatalement ses doutes se portent ensuite sur l'amant qu'elle craint de perdre et sur l'amie qu'elle accuse de perfidie.

Thème intéressant que Marivaux eût aimé pour les multiples états d'âme que ce travers devait créer, mais que sa plume légère pouvait seule aborder.

L'acte premier présente à la fois les procédés artificiels de la comédie de caractère et les habiles situations de Mari-

vaux. Dans la 1^{re} scène, la servante trace un froid portrait de la Soupçonneuse et de son énigmatique caractère. La seconde scène la fait entrer en action : les doutes qu'elle exprime créent le malaise et le malentendu dans l'atmosphère desquels toute la pièce doit se dérouler ; c'est la base même du procédé favori de Marivaux.

Dans la scène 3, Valère sollicite un rendez-vous par l'intermédiaire de son valet, mais poussé par l'impatience amoureuse, il n'attend pas l'autorisation requise pour se présenter devant Célimène. Ayant fait répondre qu'elle devait sortir, celle-ci, en voyant arriver Valère, suppose que, dûment averti de ses intentions, il espérait profiter de son absence pour se ménager une entrevue galante avec Eliante, qui habite la maison.

On la sent préoccupée du désir de n'être pas dupe ; elle interprète d'abord les dénégations passionnées de son prétendant comme une tromperie effrontée, puis sa subite résignation comme l'aveu de son infidélité.

Voici cette scène :

VALÈRE

Enfin, Madame...

CÉLIMÈNE

Ah ! Ah ! La façon est nouvelle ! On a dit à Scapin que je sortais, et vous... j'entends, Valère, vous vouliez vous faire écrire.

VALÈRE

Je n'ai point vu Scapin, Madame, et plein d'impatience je suis venu.

CÉLIMÈNE

Pour un homme d'esprit, le tour est un peu grossier.

VALÈRE

Que dites-vous ?

CÉLIMÈNE

Si j'avais pu imaginer que vous eussiez eu dessein de me faire une visite en blanc, j'aurais eu la politesse de sortir. Mais comme la chose était un peu difficile à prévoir, j'espère que vous voudrez bien m'excuser.

VALÈRE

Eh, madame, pouvez-vous croire...

CÉLIMÈNE

Je crois ce que je vois, monsieur, que sert-il de feindre ; pourquoi voulez-vous paraître amoureux quand vous ne l'êtes pas ? Cè n'est point l'appât de mes richesses qui peut toucher un homme tel que vous, je sais écarter un soupçon si bas, mais enfin j'ai peine à comprendre quel motif peut vous engager à...

VALÈRE (très vivement)

Non, non madame, non, poussez les soupçons jusqu'au bout, ne vous contraignez pas. Dites qu'un vil intérêt m'attache à vous. En effet, n'avez-vous pas lieu de le croire ? Quel amour vous ai-je témoigné jusqu'à présent, un amour affecté ? Vous n'avez pu reconnaître en moi cette vive ardeur qui caractérise un véritable amant et dans ce moment même, mon sang-froid doit vous prouver assez la duplicité de mon cœur.

CÉLIMÈNE

Il faut avouer, vous êtes un acteur admirable. Toute autre que moi pourrait s'y méprendre.

VALÈRE

O juste Ciel ! peut-on pousser si loin la cruauté ! Vous vous plaisez à voir mon désespoir, mais madame, serait-il bien vrai que vous eussiez de pareils soupçons, ah ! si vous n'en croyez pas mes discours, du moins mes soupirs, mes regards doivent vous paraître... Que dis-je ? ma sincérité ne peut vous être suspecte, convenez plutôt que vous cherchez un prétexte pour me trahir.

CÉLIMÈNE

Moi, vous trahir ! le puis-je ?

VALÈRE

Vous me rendez la vie ! Non, non, votre cœur en est incapable, pardonnez.

CÉLIMÈNE

Pour vous trahir, il faudrait vous avoir aimé, et je ne pense pas qu'il me soit jamais échappé un mot qui puisse...

VALÈRE

Je vous entends ; Eh bien, Madame, eh bien je le vois, il faut en finir, vous le voulez, je vais vous obéir, n'en parlons plus. Oui, j'aurais tort de vous accuser de perfidie : vous avez raison, jamais il n'est sorti de votre bouche un seul mot qui pût me donner la moindre espérance... oui, madame, oui je vous obéirai... du moins j'y ferai mes efforts. N'est-il que vous au monde qui... Non, cruelle, je ne connais que vous pour qui mon cœur puisse soupirer : vous seule êtes maîtresse de mon sort, je mourrai si...

CÉLIMÈNE

Qu'il est aisé de reconnaître à ces expressions outrées

quel esprit seul vous fait parler, et que votre cœur n'est pas d'accord avec votre bouche.

VALÈRE

Ah morbleu ! je ne m'attendais pas à ce dernier trait ! Il met, je l'avoue, ma patience à bout. Oui, l'enfer...

CÉLIMÈNE

Modérez-vous, de grâce, on n'a recours aux emportements que lorsqu'on manque de raisons pour se justifier ; convenez, monsieur, que vous ne vous attendiez pas à me trouver ici, qui sait même si déjà vous ne devriez pas être ailleurs, je reçois votre visite, mais pour ne pas vous gêner davantage, trouvez bon que je l'abrège. (Elle sort).

Dans la 4^e scène, Valère désespéré part chercher conseil auprès de la sage Eliante. L'acte s'achève dans le bouleversement des âmes. On est en plein malentendu.

Au début de l'acte II, Célimène s'entretient avec Dorine. Elle est femme et l'esprit de contradiction dirige ses soupçons.

CÉLIMÈNE

Ne m'en parlez plus, Dorine, comptez que j'ai fait grand plaisir à Valère en le quittant si brusquement. La grande preuve, c'est qu'il ne m'a point suivie.

DORINE

Il craignait...

CÉLIMÈNE

Un amour craintif à ce point est un amour bien faible. Que ne risque-t-on pour parvenir à se justifier auprès d'une personne qu'on aime. Il n'est point de défense qui puisse retenir en pareil cas. Je veux bien l'avouer, je ne suis sortie

avec tant de précipitation qu'à dessein de savoir s'il m'aimait assez pour l'audace de me suivre. Ce n'est pas qu'au fond je me soucie beaucoup...

Dans la 2^e scène, Scapin vient chercher son maître chez Célimène et sa démarche maladroite apprend à celle-ci que Valère est dans la maison.

Elle envoie un laquais chez Eliante pour y surprendre Valère : c'est le stratagème cher à Marivaux.

Valère était en effet chez Eliante, comme nous l'avons dit, pour y chercher conseil ; Célimène, en apprenant sa présence, croit tout de suite à la trahison : c'est l'équivoque, qui achève de brouiller une situation déjà bien compliquée. La Soupçonneuse est à la fois désespérée et triomphante de cette découverte dont les apparences justifient sa manie : étude subtile d'une âme féminine où la vanité blessée s'oppose à la satisfaction d'avoir raison.

Eliante ramène Valère auprès de Célimène avec le désir de réconcilier des cœurs qui s'aiment ; voici cette scène qui marque le sommet de l'intrigue et où le quiproquo est porté au paroxysme, comme on va le voir :

ELIANTE

Vous devez savoir avec qui j'étais, lorsque vous avez envoyé chez moi.

CÉLIMÈNE

On me l'a dit.

ELIANTE

J'attendais toujours, croyant que vous viendriez, comme vous me l'aviez mandé.

CÉLIMÈNE

J'ai eu quelques affaires qui ne me l'ont pas permis :

mais vous éliez en bonne compagnie, -Valère a de l'esprit.

ELIANTE

Il est extrêmement aimable et le sincère attachement qu'il a pour vous redouble mon estime pour lui.

CÉLIMÈNE

C'est pousser loin l'amitié dont vous m'honorez.

ELIANTE

Vous avez mis ce pauvre homme au désespoir.

CÉLIMÈNE

Moi ?

ELIANTE

Quoi ? pour un malentendu, voulez-vous...

CÉLIMÈNE

Il a tort s'il me croit irritée contre lui.

ELIANTE

Réellement, vous n'en avez pas sujet et c'est la négligence de son valet qui est cause...

CÉLIMÈNE

J'en suis persuadée.

ELIANTE

Et pourquoi avez-vous la cruauté de lui dire...

CÉLIMÈNE

Moi, je n'en ai rien dit qui ait dû le chagriner.

ELIANTE

La moindre chose effraie un amant passionné comme Valère, je me doutais bien que ceci n'était guère qu'un

badinage. Il n'est plus question de vous demander grâce pour lui ?

CÉLIMÈNE

Il ne m'a point offensée.

ELIANTE

Vous consentez donc à le revoir ?

CÉLIMÈNE

Il est encore ici ?

ELIANTE

Je l'avais laissé dans mon cabinet pour y attendre ma réponse, mais le voici à votre porte qui n'ose entrer.

CÉLIMÈNE

Je ne conçois pas la raison qui l'en empêche.

SCÈNE IV

VALÈRE, ELIANTE, CÉLIMÈNE, DORINE

CÉLIMÈNE

Approchez, monsieur, pouvez-vous craindre de m'importuner ? L'intérêt que Madame prend à ce qui vous regarde suffirait pour que je vous visse avec plaisir, vous avez eu grand tort de ne pas entrer avec elle, j'aurais pu jouir un moment de votre conversation et malheureusement, voici l'heure où il faut que je sorte, j'en suis très fâchée, mais enfin je vous laisse avec une autre moi-même, je remets avec plaisir votre sort entre les mains de Madame, c'est d'elle que dépend votre bonheur ou votre infortune.

ELIANTE

Prenez-y garde, madame, en me rendant maîtresse de

faire son bonheur, vous engagez-vous peut-être plus que vous ne pensez.

CÉLIMÈNE

Je sais, madame, à quel point vous vous intéressez pour lui. Adieu, pardonnez mon incivilité.

VALÈRE

Ah ! Madame, daignez m'écouter.

ELIANTE

Quoi, nous quitter si tôt ? Un moment.

CÉLIMÈNE

Ayez la bonté de m'écouter, je ne puis m'arrêter. Dorine, suivez-moi. (A Valère, en s'en allant). Vous n'y pensez pas, en vérité, de croire que je suis irritée contre vous.

A l'acte III, Célimène est tourmentée :

Puisque je ne puis me fier à personne, je ne dois plus consulter que moi, hélas ! ne me tromperais-je pas moi-même ; croirai-je que Valère est inconstant quand tout le monde s'empresse à le justifier. Ah ! c'est parce que tout le monde le justifie que j'ai droit de le soupçonner. Tout le monde conspire à me trahir, servante, amie... Amie ! eh quoi ! Eliante qui semblait m'être si parfaitement attachée pourrait-elle... Valère est digne de plaire, quelle amitié ne sacrifie-t-on pas à l'amour ? Peut-être n'ai-je pas assez de charmes pour retenir un amant, peut-être ai-je trop de défauts pour conserver une amie, mais pourquoi vouloir à mes dépens excuser leur perfidie ? Car enfin, toutes les apparences sont contre eux... Que mes soupçons me font souffrir... s'il se pouvait qu'ils fussent mal fondés... Questionnons encore Dorine. Hola, Dorine, Dorine !

Dorine, sa servante, veut par une secousse salutaire déterminer l'émotion qui force les cœurs à se trahir (1). Elle feint auprès de Célimène (toujours le stratagème), de reconnaître que ses soupçons sur Valère sont justifiés. Elle fait agir ce ressort secret de l'esprit de contradiction qui tourne les cœurs féminins vers une conquête lorsqu'elle est prête à leur échapper (2).

DORINE

Non madame, il faut tout avouer, vous avez de trop bons yeux, il est impossible de vous en faire accroire.

CÉLIMÈNE

Vous voulez plaisanter.

DORINE

Hélas, madame, je ne parle que trop sérieusement, Valère est un perfide à noyer et Eliante...

CÉLIMÈNE

Dorine !

DORINE

Madame.

CÉLIMÈNE

Vous plaisantez, vous dis-je.

DORINE

Plût au Ciel ! Ah ! ma pauvre maîtresse ! que ne dépendait-il de moi de vous cacher cette perfidie, mais le moyen de rien cacher à quelqu'un qui devine tout ? Madame, assommons-nous ce petit scélérat ? Il faut un exemple.

(1) Comme dans *L'Heureux Stratagème* et *Les jeux de l'amour et du hasard* de Marivaux.

(2) *L'Heureux Stratagème* et *la Surprise de l'Amour*.

CÉLIMÈNE

Dorine, il est donc vrai ? L'infidèle ! Et c'est Eliante qu'il me préfère ? Quoi ! je ne m'étais point trompée ! Eliante, hélas !

Mais Dorine est interrompue par l'arrivée inopinée de Valère, son explication reste incomplète, elle ne peut non plus avertir ce dernier de sa feinte. Le malentendu serait irréparable si Eliante, dans une scène très mesurée, n'éclairait enfin les cœurs sur leurs vrais sentiments et n'opérait une définitive réconciliation (1).

L'intrigue est, on le voit, assez habile, l'armature de la pièce solide et bien soutenue, mais le texte est lourd et languissant. On est loin du dialogue ailé de Marivaux.

Bien qu'il eût beaucoup d'esprit et quelque grâce, bien qu'il fût accessible aux délicatesses du cœur, Rulhière n'avait pas assez de naïveté dans le naturel, ni d'habileté dans l'artifice pour atteindre au marivaudage.

(1) La pièce fut sans doute jouée chez la comtesse d'Egmont et chez le baron de Breteuil.

CHAPITRE IV

Notes sur « l'Empressé », « la Superstitieuse » et « le Défiant »

L'Empressé, caractère du bel-air, imité de l'Angleterre. — Rapports des théâtres français et anglais, leurs échanges. — Analyse de *l'Empressé* de Rulhière. — Théâtre satirique de Rulhière: Superstitieux et charlatans. — Plan de la comédie du *Défiant*.

L'Empressé est un caractère du bel-air, une forme du snobisme mondain, ce n'est pas *l'Etourdi* ou *le Fâcheux* de Molière, ni le héros de *l'Etourderie* de Fagan (1754) ; c'est, dit Rulhière,

l'homme qui a fait plaisir sans avoir fait du bien et aime mieux faire du mal que de ne rien faire.

C'est un de ces petits ridicules que les complications d'une société trop raffinée ont fait naître. Le sujet avait déjà tenté les contemporains de Rulhière et plusieurs l'avaient traité avec des nuances imperceptibles : Lantier l'appelle *l'Inconséquent* (1778), Cailhava : *Le jeune Présomptueux* (1775) et Pont de Veyle : *le Complaisant* (1777).

Le monde était plein de ces maladroits et il suffisait de regarder pour les saisir dans l'action ; mais, chose étrange et qui souligne la pauvreté d'inspiration de nos petits auteurs, on trouvait plus aisé et plus sûr de puiser des modèles tout préparés dans des ouvrages déjà écrits et particulièrement dans les littératures étrangères, l'anglaise surtout, moins exploitée que la nôtre.

La littérature anglaise avait à ce moment beaucoup de vogue en France. Le drame lui faisait de multiples emprunts, surtout depuis que quelques traductions avaient fait connaître ses ressources au grand public (1).

Nous voudrions montrer ici que la comédie de caractère du xviii^e siècle, et tout spécialement dans l'étude des petits travers, s'en est inspirée à son tour. Il serait plus exact de dire que les deux théâtres comiques anglais et français se sont fait de mutuels emprunts et que, par l'effet d'échanges continus, ils ont exercé l'un sur l'autre une influence subtile mais cependant sensible, influence qui a toutefois laissé intacts de chaque côté du détroit les caractères nationaux de ces théâtres et les lois fondamentales de leur art.

L'étude de ces petits travers faisait partie de la tradition dramatique anglaise. Shakespeare ne les avait pas dédaignés et il avait entouré les héros de ses drames, grands caractères de jaloux, d'ambitieux ou de misanthropes, de personnages secondaires peints de couleurs si justes, et marqués de traits si saillants qu'ils font encore figures de types : des dandys, (Osric dans *Hamlet*), des fanfarons, (Falstaff dans *Henri IV*), des pétulants, (Sir Toby de *la Nuit des Rois*), des mélancoliques, (Jacques de *Comme il vous plaira*) ; enfin le Polonius d'*Hamlet* n'est-il pas l'admirable ancêtre de ces empressés dont nous recherchons ici les origines ?

Après le grand Will, Ben Jonson, bien qu'il eût emprunté ses sources aux comiques latins et fait du Parasite son type favori, avait cependant dans la prologue d'une de ses pièces, *Chacun dans son caractère* (1596), attribué l'essence du comique plus aux petits ridicules qu'aux grands vices.

De ces petits travers, les pièces anglaises fourmillent et

(1) Cf. Bibliographie, p. 159.

dans des auteurs comme Shadwell : *L'avare*, (1669), Wicherley : *La femme de campagne*, (1675), le *Misanthrope*, (1677) et Congreve : *Le Tartuffe* (1700), il est curieux de voir alterner des emprunts souvent littéraires faits à Molière avec des scènes absolument originales, foncièrement anglaises, où des hommes à la mode, des cyniques, des pétulants et des coquettes échangent des propos très osés dans une action exubérante de gaieté. Les étroites règles du théâtre français et plus encore le souci des bienséances ne pouvaient admettre qu'on empruntât les procédés et le langage si libres des Anglais (1), mais la nouveauté de certains types était frappante ; nos auteurs s'en emparèrent en les adaptant à la scène française, c'est-à-dire en les privant de leur couleur. C'est ainsi que nous eûmes des *Hommes du jour*, (Boissy, 1740), des *Impertinents*, (Desmahis, 1750), des *Originaux*, (Fagan, 1760), des *Mœurs du temps*, (Saurin, 1770), un *Méchant par air* de Madame de Genlis et un *Homme impassible* de Madame de Montesson, toutes pièces fades, abstraites et sans mouvement. Seul le *Cercle* de Poinset

(1) On pourra lire avec profit des réflexions de Mme de Genlis à ce sujet. Elle connaissait fort bien d'Angleterre, elle connaissait mieux encore la mentalité française et sa répugnance à accepter le théâtre anglais tel quel : « Les comédies anglaises, à l'exception d'un très petit nombre, sont le véritable opprobre du théâtre anglais et les pièces mêmes que l'on veut bien dire qui ne le déshonorent pas sont telles néanmoins qu'on n'en permettrait certainement pas la représentation sur la scène française. Aussi notre nation, qui passe pour être si légère et frivole, est cependant celle qui montre mieux le goût de la décence : notre public est le seul qui commande le respect, le seul qui se croit outragé lorsqu'on ose lui offrir des tableaux licencieux, le seul enfin qui soit austère dans ses amusements. Cette délicatesse, unie à tant de gaieté, forme le caractère national le plus aimable et le plus beau ». (*Souvenirs de Félicie*, p. 156).

(1771) offrait une assez amusante étude de mœurs mondaines.

Dans le même temps on traduisait et on adaptait : La Place traduisait *Le Train du monde*, de Congreve, en 1759, Colardeau, en 1761, adaptait *la Belle Pénitente*, de Rowe ; Fiquet du Bocage, en 1752, faisait connaître Shadwell et Wicherley ; en 1775, du Peyrou donnait la traduction du *Tartuffe* de Congreve, et Clément : *le Mari poussé à bout*, de Van Brugh, en 1761 (1).

A leur tour, les Anglais, gagnés par la contagion des bonnes manières venues de France, mirent l'accent sur la recherche psychologique, à l'exemple de Marivaux ; sur la délicatesse du sentiment et les exigences du goût, sans toutefois rien abandonner de la large indépendance de leurs règles théâtrales. Ainsi Goldsmith dans *l'Optimiste* (1761 (2)), dans *Elle s'abaisse pour triompher* (1773), Sheridan dans *l'Ecole de la médisance* (1777) et Macklin dans *l'Homme du siècle* (1784), ont moins de grossièreté que leurs devanciers, mais aussi un peu moins de verve.

Comme on le voit par ce bref examen, France et Angleterre, si intéressées l'une par l'autre au XVIII^e siècle, se sont offert mutuellement des modèles, sans rien modifier cependant des caractères essentiels de leur génie respectif.

Le théâtre anglais n'était pas la seule mine que nos auteurs en quête de sujets exploitaient : le journalisme aussi et tout particulièrement cette remarquable galerie de portraits que constitue l'œuvre d'Addison (3).

(1) Cf. *Manuel bibliographique* de Lanson, Hachette, 1914, 5 vol. in-8°, t. III, pp. 381 et 382.

(2) Collin d'Harleville a repris le sujet en 1788.

(3) C'est en 1709 que Steele fit paraître les premiers numéros du *Babillard*, Addison devint vite son collaborateur et entreprit une croi-

Le genre de littérature journalistique introduit par cet auteur fut imité en France. En 1735, Marivaux rédigea un *Spectateur Français* et Favier, connu comme diplomate et historien, écrivit en 1746 un *Spectateur littéraire*. Si nous mentionnons ce dernier, c'est surtout parce qu'ami intime de Rulhière, il avait sur ses jugements une grande influence. Il dut lui signaler tout l'intérêt que pouvait inspirer Addison à un auteur comique. Enfin, en 1777, parut un ouvrage intitulé *l'esprit d'Addison ou les beautés du Spectateur, du Babillard et du Gardien* (1).

C'est donc Addison qui a fourni à Rulhière le type de *l'Empressé*. Il s'en explique lui-même dans ses notes :

L'empressé est un caractère neuf sur la scène et assez commun dans la société. **Le Spectateur anglais** l'a peint sous les traits de Jack Truepenny. Cet homme a passé sa vie à rendre service sans jamais faire une bonne action. Sa facilité à se rendre caution pour les dettes des autres l'a souvent fait mettre en prison. Il prête son nom à tous ses amis dans leurs différents besoins.

Addison a-t-il eu la primeur de cet amusant personnage ? Il semble bien que non. Quand les feuilles du *Spectateur* parurent en 1711, ce sujet avait déjà été traité au théâtre, en 1709, dans *l'Homme affairé* de Mrs Centlivre (2).

sade contre les petits travers du monde, produits néfastes d'une société corrompue et décadente. L'hunjour, la note moralisante, la sobriété du ton firent le succès de ces essais, petits portraits peints au naturel. *Le Spectateur* fit suite au *Babillard* en 1711. Il devint le *Gardien* en 1712. La France connut ces ouvrages presque aussitôt. En 1723, le *Babillard* fut traduit par A. de la Chapelle et le *Gardien* par Van Effen. En 1727 parut un *Anglais jaloux de sa liberté*, d'après Addison.

(1) Par J. P. A., 3 vol. in-8°.

(2) Cf. Madame de Genlis : *Souvenirs de Félicie*, p. 162. Cette comédie en 5 actes a pour titre *le Busibody*, « titre qu'il est impossible de traduire littéralement et qui signifie *l'homme affairé*, dit-elle. Il y a

Cette comédie, en partie inspirée de Molière, comme celles des auteurs comiques contemporains, met en scène deux actions parallèles : d'un côté, un père avare et son fils, tous deux amoureux de la même jeune fille que séquestre un père farouche ; d'autre part, un vieillard jaloux et intéressé qui veut garder sa pupille et sa fortune. Entre les deux intrigues, l'empressé va, vient, force les secrets de ses amis prétendants des jeunes filles, compromet cent fois leurs intérêts par ses interventions intempestives.

C'est une de ces comédies pleines de fantaisie et d'audace dont le xviii^e siècle anglais abonde. Addison l'avait sans doute connue et il reprit avec sobriété et bonne humeur les traits saillants du maladroit.

Rulhière fut séduit par ce sujet fertile en situations comiques. Trop riche peut-être, et là où auraient suffi quelques traits fondamentaux autour desquels l'intrigue se serait constituée d'elle-même, il releva minutieusement, avec le souci de ne rien oublier, tous les cas fâcheux où peut se mettre un empressé.

Voici les traits principaux de ce catalogue :

Ce caractère a plusieurs nuances : facilité préjudiciable à soi-même en s'embarrassant de toutes sortes de mauvaises affaires, zèle outré qui nuit à ceux qu'on veut obliger.

De la première espèce, Rulhière relève plusieurs traits :

deux intrigues d'amour que Marplot, l'homme affairé, traverse sans le vouloir par sa curiosité, son commérage, sa maladresse. Il est officieux, veut se mêler de tout et brouille tout. L'auteur... qui mérite un rang très honorable parmi les auteurs dramatiques anglais, est une femme qui vivait sous le règne de la reine Anne, elle avait un nom singulier, elle s'appelait Suzanne Centlivre ».

Il vient demander grâce pour un homme qui a volé.

Il envoie ses gens en courrier pour le service de ceux qui auraient encore plus de facilité que lui à faire les mêmes courses par leurs gens.

Pour s'être avancé et fourré dans les secrets, il se trouve mêlé dans les tracas de personnes brouillées

et il fait sottie figure entre un mari et une femme

qui chassent les valets auxquels ils ont fait part de la mauvaise volonté qu'ils avaient l'un contre l'autre, après qu'ils se sont accordés.

L'empressé contredit sa maîtresse par trop de soin de sa santé, par trop de soin de sa parure, de la culture de son esprit et se fait prendre en aversion (1).

Il a présenté une nouvelle connaissance chez sa maîtresse, qui l'a quitté pour ce nouveau venu.

Il va avertir une dame qu'il y a une chanson qui court sur elle.

Tous ces traits marquent la précipitation irréfléchie d'un homme plus soucieux d'agir que de bien faire et qui « n'aime que les gens dont il est accablé ». Mais son zèle est aussi préjudiciable qu'inutile :

Un homme lui vient emprunter de l'argent, il le prête sans hésiter. Après le lui avoir mis en mains, il ajoute qu'il aura besoin qu'on le lui rende à tel terme, ce que l'autre refusant de promettre, la querelle s'élève.

Un amant cherche à dessein une querelle à sa maîtresse ; l'empressé, qui ignore ce dessein, court les raccommoder.

Une femme montre le désir d'avoir une chose en présence de son amant et de l'Empressé ; celui-ci n'entend pas que cette femme veut avoir cette chose de son amant et s'empresse de la servir. On peut étendre cette idée plus loin et l'empressé par ce défaut ridicule rompt toutes les mesures qu'on avait prises pour se trouver tête-à-tête avec un homme. Il prend, comme on dit, le Carême si haut

(1) Et Rulhière écrit en note : « Il y a des défauts qu'on peut reprocher à une femme sans lui déplaire. Le Misanthrope ne déplaît pas, ni Clitandre dans la *Coquette corrigée* de Lanoue, ce peut être l'objet d'une observation très fine dans l'*Empressé* ».

dans les soins qu'il rend à ses amis, qu'il ne sait plus ensuite comment en revenir.

Il cause avec un homme raisonnable qui l'éclaire sur les défauts de leur commune maîtresse. Il va avec empressement faire un sermon à cette femme à qui il déplait beaucoup et l'autre profite de l'aversion que son rival a inspirée et de la correction que cette femme a reçue.

Enfin, et c'est ce que Rulhière appelle une scène bien théâtrale, l'Empressé vient faire sans rime ni raison compliments à un père sur la mort de son fils.

Le jeune homme n'est pas mort, mais le père, par cette démarche-là, se trouve plongé dans la plus mortelle anxiété.

Ce qui le caractérise c'est qu'il est enchanté s'il arrive un malheur qui le rende nécessaire.

Comme on le voit, chacun de ces traits est juste, mais il y a, dans cette accumulation, une abondance de biens qui ne peut manquer de nuire à la vérité et à la simplicité de l'action.

Cette minutie, soucieuse de ne rien omettre, on la retrouve dans la distribution des personnages. Ceux-ci ne sont en somme que des abstractions : l'Empressé, son rival auprès d'une irrésolue et le père de ce jeune homme, vieillard de bon sens. Le jeune rival sera, dit Rulhière,

empressé aussi par les mouvements naturels de justice et de jalousie, impétuosité de la jeunesse et générosité du cœur,

tandis que l'autre l'est par caractère. Enfin un autre vieillard malin, vaillant, endurci à tout, se refusant à tout, il dira :

Et pour sauver quelqu'un, je crois, du fond d'un puits,
Je ne sortirais pas du fauteuil où je suis ;
Les hommes, croyez-moi, n'en valent pas la peine.

Ce sont bien là les entités de l'empressé par défaut, de

l'empresé par générosité et du contraire de l'empresé. Il est difficile de croire qu'il eût pu en sortir une action vivante et gaie, des peintures vives et amusantes ; il y aura de la finesse, des jugements pénétrants, mais pas plus de couleur ni de vérité que dans la *Condamnation de Banquet* ou autre allégorie du xv^e siècle.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail du plan qui ne fut d'ailleurs jamais complètement établi, puisque la pièce ne demeurera qu'à l'état de notes. Le canevas de la 1^{re} scène suffira à montrer que l'auteur s'y proposait un programme fort chargé : l'exposition du sujet, deux portraits, celui de l'Empresé et celui d'une irrésolue, enfin une discussion sur la distinction qu'il convient de faire entre l'empressement par générosité et l'empressement par étourderie.

Un jeune homme et un vieillard de bon sens ouvrent la scène. Le jeune homme paraît triste, le vieux s'en aperçoit, lui en demande la cause : « votre visage est triste et votre ton est sec ; dites-moi, vos amours ont souffert quelque chose ? » Celui-ci raconte qu'il commence à aimer sérieusement sa maîtresse, c'est une jeune veuve qui tient une fort grande maison, tout le monde y vient, elle donne de grands soupers. Il a commencé à s'y attacher dans l'espérance de l'épouser, il en est devenu véritablement amoureux, et l'affaire était presque conclue, mais « vous la connaissez, elle est irrésolue, c'est un de ses défauts, car malgré mon amour, je l'ai bien étudiée ». Ses chevaux mis pour aller à la comédie, elle préfère ce jour-là la lecture, ce sont les manières de la richesse et du désœuvrement... Le jeune homme ajoute qu'indépendamment de tout cela, il a un rival qui l'inquiète. Ce rival sera l'Empresé. Le vieillard dit qu'il le connaît et il en peint le caractère : « c'est un homme fort officieux, qui commence par se rendre utile, nécessaire, qui plaît d'abord, mais que son empressement rend bientôt importun et ridicule. Il avait d'abord plu à Mme Une Telle. Voilà-t-il pas qu'il se met dans la tête de la raccommoder avec son mari » etc...

Il veut réconcilier aussi deux sœurs dont l'une avait épousé un financier et l'autre un homme de qualité etc...

Enfin il faudra faire un détail de choses impossibles qu'il a entreprises par empressement et où il a ridiculement échoué. « En un mot, cherchez à gagner du temps, reprend le vieillard, et votre rival se perdra de lui-même. Je ne sais pas la sottise qu'il imaginera ici, mais soyez sûr qu'il en imaginera quelque'une ; ce qui me fait espérer que cela n'est pas fort difficile de gagner du temps, c'est que votre dame est fort irrésolue ». Le vieillard ajoutera qu'il est étonné qu'il ne lui soit pas encore arrivé de grandes mésaventures, car il résulte de son empressement qu'il cherche à se fourrer dans les intrigues, qu'il y entre comme un étourdi, et que cela peut fort bien l'exposer à déplaire à des gens fort importants.

Le jeune homme répondra que de gagner du temps, ce sera peut-être ne rien gagner, parce que le défaut de son rival tient à des vertus. Le vieillard répondra : « Ne vous y trompez pas, il y a dans ce caractère un mélange de bonnes qualités, mais en l'étudiant... » il sera près d'ajouter que le vice principal de ce caractère est la fausse importance, etc, mais de crainte d'en trop dire dans une première scène et déterminer une satire qui rend la comédie inutile, il faudra interrompre cette scène par l'arrivée d'un nouvel acteur.

C'est sur cet échange de vues du ton le plus philosophique que s'achève cette première scène. L'auteur fait preuve dans cet essai d'un grand souci de sincérité, d'une tendance intéressante à s'arrêter au fait d'expérience, ce qui donne au caractère une certaine animation, et d'un sens des travers voisins, mais il y met trop de raideur et d'insistance, enfin la recherche psychologique a plus d'attrait pour cet historien que la création vivante d'un type. Il essaie de se représenter l'état d'âme de ces empressés

gens qui ne cherchent qu'à se faire des fêtes plutôt qu'à faire plaisir à ceux qui les emploient, en ne s'employant peut-être qu'autant qu'ils veulent. Ils font toujours plus qu'on ne désire et ce qui est cruel, c'est qu'on n'ose s'en plaindre sans être condamné de tout le monde sur leur bonne intention prétendue.

Mais ne sont-ils pas moins haïssables cependant que leurs antithèses, les égoïstes au cœur dur

qui ne pardonnent rien à leurs amis, qui n'ont aucune déférence pour leurs conseils, ni pour leur peine, qui en exigent une obéissance et une application que de bons maîtres ne prétendraient pas de leurs esclaves, qui n'ont aucun égard pour leurs propres intérêts et qui ne veulent pas même souffrir que leurs amis en prennent le soin qu'eux-mêmes en devraient prendre.

Rulhière avait prévu une conclusion à sa pièce :

La morale de presque toute cette pièce doit être la même que celle de **Babouc** ou **Le monde comme il va** (1),

c'est-à-dire une morale sage et prudente, ennemie d'un zèle inconsidéré dont l'ignorance et la vanité sont les ressorts.

Toutes ces indications sont fort intéressantes, et s'il ne s'agissait pas de comédie, on apprécierait beaucoup ces observations fines du cœur humain, qui rapprochent Rulhière de quelques moralistes de son temps, comme Duclos ou Sénac de Meilhan. Mais cela l'éloigne beaucoup de Molière et même de Marivaux et ce fut dommage pour le but qu'il s'était assigné. Peut-être se rendit-il compte qu'il faisait fausse route, car il n'acheva jamais cette comédie, à moins qu'elle n'ait été détruite par sa famille au moment des orages de la Révolution et que ces notes fragmentaires aient seules subsisté.

Ces deux comédies de la *Soupçonneuse* et de *l'Empressé* sont des comédies psychologiques dont les visées demeurent générales. Mais Rulhière était trop combatif pour ne pas faire quelque incursion dans le domaine du théâtre satiri-

(1) Conte de Voltaire. La morale de *Babouc* est de laisser aller le monde comme il va, si tout n'est pas bien, tout est passable, « il ne faut pas faire comme Jonas qui se fâcha qu'on ne détruisît pas Ninive ».

que. Il voyait de haut le rôle de l'homme de lettres, se prenait un peu pour Juvénal et revendiquait le droit de fustiger les abus en se faisant l'auxiliaire du bon sens et de la justice contre les ridicules et les friponneries :

C'est une étrange opinion que de borner la satire à la littérature, comme si un mauvais lai était ce qu'il y a de plus pernicieux dans la société, comme si les gens du monde eussent voulu conserver tout le plaisir de la malignité, en retirant leur épingle du jeu. La satire n'est pas un métier infâme et les satiriques ont été les amis des plus honnêtes gens de leur temps. Si Horace vivait aujourd'hui, comme de son temps il a satirisé les stoïciens, il satiriserait aujourd'hui les dogmatiques.

En 1778, la querelle des Gluckistes et des Piccinistes avait excité sa verve, mais il s'était contenté d'une épigramme. Plus tard Mesmer et Cagliostro lui donnèrent l'idée d'une comédie sur les *Superstitieux* :

L'amour du genre humain pour le merveilleux est de toutes les faiblesses celle dont les fripons ont le plus abusé.

Cette remarque philosophique explique comment une époque qui se croyait si éclairée, si libérée, recevait avec tant d'avidité les nouveautés. Rulhière pense qu'il faut se garder de ce travers, car la tentation est grande.

Un homme raisonnable et qui n'ajoute aucune foi aux prédictions, doit porter la raison jusqu'à éviter même de se faire rien prédire. Il doit être en garde contre la faiblesse, ou si vous voulez, contre la force de son imagination. Il peut être affecté malgré lui et il doit éviter de donner au sentiment cette prise sur sa raison. L'imagination est un commencement de sensation. Il entre beaucoup de ces imaginations dans les maux de nerfs et les vapeurs. Ainsi un homme adroit peut véritablement corriger une illusion malheureuse par une erreur heureuse et se servir sur une tête folle de cette crédulité même, pour en corriger les funestes effets. Il ne s'agit que de bien démêler la cause de cette espèce de vertige et d'opposer une cause à une autre.

Voilà une excellente analyse des succès des méthodes psychiques.

N'avons-nous pas vu dans ces derniers temps, reprend-il, un étranger de peu de mérites, accueilli, recherché, parce qu'il savait une nouvelle manière de tirer les cartes (1).

Ces superstitions sont du domaine du merveilleux, mais l'historien en aperçoit d'autres dont les effets sont plus dangereux : c'est l'engouement aveugle qu'inspirent les charlatans de la politique, les réformateurs des finances publiques, promettant l'abondance, la liberté, le bonheur (2).

Un ami de Rulhière, le consul Bertrand, lui en avait fourni plaisamment le sujet (3) :

C'est sans doute la faveur régnante pour cette secte des Martinistes qui vous a donné l'idée de votre comédie, écrit-il, je vous demande en grâce de la faire. Je ne sais si je pourrai vous donner des traits de ce genre de crédulité, mais je le pourrais bien facilement d'une autre espèce de crédulité que j'ai vu établir à Versailles parmi ce qu'on appelle dans ce pays-là les chevilles ouvrières : c'est la crédulité aux projets et aux moyens extraordinaires. J'ai toujours vu que les idées en ce genre les plus folles et les plus déraisonnables étaient le mieux goûtées : le vrai, le sage y passe pour défaut d'idées, pour stupidité, le bizarre y est regardé comme génie.

Et Rulhière imagine un de ces discours où les conseils saugrenus coulent à flots, où il est fait grand usage de

(1) Pense-t-il à Cagliostro venu à Paris en 1784, ou à Mesmer (1778) ? Le théâtre italien s'était emparé de ces personnages en représentant, le 16 nov. 1784, une comédie : *les Docteurs modernes*. Fagan avait aussi attaqué les illuminés dans sa comédie : *les Almanachs*.

Cf. A. Clerc : *Fagan*, Paris, 1933, in-8°, p. 168.

(2) Mr Mornet, dans son grand ouvrage : *Les causes intellectuelles de la Révolution*, signale l'importance des brochures sur les finances. *Les Etrennes nationales, les Almanachs* se mêlent de réformer les finances. (Paris, 1934, gr. in-8°, p. 433).

(3) Consul à Trieste. Lettre inédite de Trieste, du 12 oct. 1781.

formules philosophiques et humanitaires à propos de politique et de finances, où l'esprit d'examen, de critique s'insinue partout, où la crédulité est une bonne proie et l'opinion publique un excellent terrain d'expérience :

... il faut de toute nécessité songer à un moyen qui tienne lieu d'argent comptant... je crois pouvoir hasarder qu'il y en a un fort simple et en toute façon avantageux à l'état... l'amour de l'humanité à laquelle ce projet peut devenir utile m'a engagé à le coucher par écrit, ainsi que l'amour de ma patrie. L'intérêt particulier devenu si commun, m'engage à ne pas le publier, de crainte qu'on en abuse. Celui qui voudra en faire usage ne le doit que lorsqu'il verra le bon ordre, la bonne foi et la tranquillité revenus dans l'état, et le manie-ment des finances entre les mains de personnes intelligentes et désintéressées...

J'annule toute vente et aliénation des Domaines ou dettes de l'Etat, tout emprunt ou nouvelle dette qu'on pourrait faire pour acquitter les précédentes, tout impôt ordinaire ou extraordinaire. Le Roi n'aura pas besoin de déboursier un sol, toutes les dettes seront malgré cela payées et les sommes dues, convenablement quittancées. L'Etat ainsi que les particuliers y gagneront chacun.

Ces propositions paraissent des paradoxes, cependant j'espère qu'après avoir exposé mon plan, toute personne au courant de ces matières... [l'approuvera].

Il s'agit : 1) de former une liquidation de toutes les dettes que je partage en trois classes... On rabattra 23 % à la 1^{re} classe des dettes, outre les intérêts qui ne seront compris dans aucune des classes.

Réponse : C'est une injustice vis-à-vis de ceux qui ont prêté de l'argent. Si on ne paie pas les intérêts pour le passé, au moins on doit les payer du moment que l'on aura reconnu la dette.

La 2^e classe ne perdra que les intérêts dus à tous ceux qui ont avancé de l'argent...

Les dettes de l'Etat étant réduites par le moyen de ladite opération, on formera, pour la valeur du montant, des papiers de crédit qui seront distribués suivant la liquidation. L'Etat en garantira les fonds et, pour les services du crédit, on constituera un fonds d'amortissement d'un demi-million par an... On tirera au sort les N^{os} de papier qui seront acquittés au jour marqué. On fera outre cela une ordonnance que ces mêmes papiers de crédit rouleront de pair avec l'argent comptant et, dans toutes les recettes, on sera tenu de les prendre en paiement. Il serait trop long d'entrer pour le présent dans

le détail de ces différentes opérations qui demandent autant d'exactitude que de fidélité.

Mais j'ai promis d'établir les moyens d'acquitter les dettes sans que l'Etat débourse un sol. C'est précisément à cette opération que conduisent les précédentes, mais celle-ci doit être le secret de l'état, dont le fond ne sera tout au plus connu que de rares personnes affidées (1).

Ces traits sont certainement de la plus fine observation, bien que ce ne soient que des idées jetées sur le papier ; mais Rulhière ne tira aucun parti de ces notes.

Nous arrivons maintenant à son dernier essai théâtral : la comédie du *Défiant*. Ses notes ont ici un grand intérêt, mais cet intérêt, il faut l'avouer, est un peu en marge du théâtre : un illustre soupçonneux, Rousseau, en fut le modèle, et les observations de Rulhière constituant un portrait de Jean-Jacques, nous lui consacrerons notre prochain chapitre.

Mais avant d'aborder cette étude, avant même d'analyser le plan sur lequel Rulhière comptait construire sa comédie, disons que l'auteur n'eut jamais, même un instant, l'idée d'écrire une satire contre Rousseau, comme M. Gustave Desnoireterres semble l'avoir cru (2). Selon cet auteur, la crainte d'échouer l'aurait détourné de l'idée « de traduire sur la scène un original qu'il connaissait par le menu... » il ne donna pas suite à cette fantaisie et rien qui ait trait à la comédie du *Méfiant* n'a été retrouvé dans ses papiers ».

Il est assez naturel que Desnoireterres, trompé par l'air

(1) Les improvisations financières du règne de Louis XVI prêtaient beaucoup à la satire. On trouve dans les *Mémoires* du Prince de Ligne un projet plaisant de réforme du même genre. Cf. *Œuvres choisies*, Genève; 1809, 2 v. in-8° II, p. 102.

(2) G. Desnoireterres : *La comédie satirique au XVIII^e siècle*, Paris, 1885, in-8°, p. 143.

de continuel persillage de Rulhière, ait pu lui supposer des intentions dénigrantes à l'égard de Rousseau. S'il avait vu ses notes, il aurait pu constater qu'elles ne sont nullement ironiques, pas même gaies. Il n'a pas songé à entamer une polémique au sujet d'un homme devant lequel les littérateurs ont rarement gardé leur sang-froid. Il est déférent, attristé, et les notes de cette comédie fort grave tendent non à exploiter le ridicule d'un grand homme, mais à susciter la pitié envers un malade et à mettre en relief les inconvénients d'un travers si douloureux.

La première scène est entre le **Méfiant** et le jeune homme qui va être son gendre : à l'occasion des conseils que le vieux donne au jeune, il faut peindre dans l'un toute la grâce et les avantages de la confiance et dans l'autre toute la vérité de la méfiance. L'un voit son siècle en beau et en est très content et raconte plusieurs actions de vertu ; l'autre les dénigre et les voit en mal.

Ici il ébauche un dialogue :

Et je ne sais en vérité
Qui rompra plus les nœuds de la société,
Ou de la perfidie ou de la défiance,
Vos soupçons déguisés sous le nom de prudence
Insultent la vertu.....
Et vraiment oui, le bien produit le bien

.....

La meilleure raison pour être vertueux
C'est que c'est le moyen le plus sûr d'être heureux ;
Vous en faites l'éloge et c'est un de ses charmes,
Le plus grand intérêt est toujours de la suivre.
Et pourquoi ne pas croire
Qu'une honnête action part d'un bon mouvement.

Non, répond le méfiant, le monde est mauvais, et où avez-vous pris cette opinion optimiste ?

Dans ces *Contes moraux*..... (1)
Dans tous ces vers de l'Opéra-Comique
Où pour nous présenter la morale pratique,
On a falsifié nos mœurs, on nous a faits
Tous remplis de raison, tous justes, tous parfaits (2).

Dans la scène II, la signature du contrat est retardée par le Méfiant parce qu'il y trouve la source de quelques procès. On a appris dans l'une de ces scènes que le jeune homme avait 100.000 écus qui sont une grande partie de sa fortune, déposée chez un notaire, et le méfiant avait, en cette occasion, marqué toute son aversion pour les dépôts.

Dans la 3^e scène, on apprend que le notaire a fait banqueroute ; sur quoi le méfiant dit : vous seriez ruiné que j'en serais très aise car je vous l'ai prédit, et il faudra dans cette scène prendre tout ce qui conviendra au sujet dans la *Satire* de Juvénal sur le *vol d'un dépôt* ; mais le méfiant suppose que le jeune homme était instruit de sa ruine et n'avait tant d'empressement pour le mariage qu'afin qu'il fût conclu avant que le bruit de cette banqueroute ne se répandit.

Et finir cet acte par une scène caractérisant le genre du chagrin de ce jeune homme que la présomption naturelle à son âge encourage et soutient dans ce revers.

Acte II. Ceci se sera passé le soir et l'acte suivant se passe en partie dans la nuit, vers le matin, afin d'avoir occasion de peindre le réveil d'un méfiant ; il faudra montrer ici l'intérieur de sa maison. Il donne des instructions à un laquais : « Quand on vous demandera : où est votre maître, où a-t-il soupé, vous n'en direz jamais rien.

Soit qu'on vous interroge ou seulement qu'on cause
Sur la moindre personne ou sur la moindre chose,

Si vous portez une lettre de moi et qu'on vous demande : Où est votre maître ? répondez toujours : je n'en sais rien. — Est-il en ville ? — Non. — A la campagne ? — Non. — Mais il faut bien qu'il soit à l'un des deux.

(1) On voit que Rulhière n'apprécie guère le drame larmoyant et les *Contes* de Marmontel.

(2) Tout en rédigeant de manière assez hâtive son plan, l'auteur compose quelques vers quand une inspiration heureuse lui vient à l'esprit.

.....Ni l'un, ni l'autre,
Ce n'est point mon affaire ni la vôtre ».

Une scène avec son secrétaire, qui est un homme fort bête, parce qu'il dit lui-même : « je veux pour secrétaire un homme très borné, et mon aversion est d'être deviné. Je hais les gens d'esprit ». Une autre scène avec son espion, homme qui lui rapporte tout ce que fait sa maîtresse, ses domestiques, etc... mais à la manière des espions, ne voyant jamais que la moitié des choses. Il faut tirer parti de la bêtise du secrétaire et de fourberie de ce fripon d'espion pour peindre les inconvénients de la méfiance, livrée d'ordinaire à ces deux sortes de gens.

Ces quelques scènes où se traîne l'exposition donnent suffisamment une idée de cette comédie : Il est permis de conclure, sans trop y insister, qu'elle n'était pas bonne. L'auteur d'ailleurs dut s'arrêter découragé devant l'abondance des recherches que son instinct d'historien lui fit entreprendre et entre lesquelles il lui fut ensuite impossible de choisir.

Nous épargnerons au lecteur la sèche énumération de ces notes historiques : on y rencontre des méfiants par crainte amoureuse (Clinias de l'*Heautontimorumenos* de Térence, acte II, sc. 1), des ambitieux torturés de soupçons comme Philippe II, « qui sè défiait même de sa main », ou hésitants comme Marie de Médicis qui chargeait Bassompierre d'une mission tout en lui défendant de s'éloigner, ou morbides comme Charles VI, « qui pour ne pas mourir de poison mourut de faim », des méfiants par principe comme Frédéric II ou par circonstance, comme Mme de Maintenon. C'est une véritable galerie de tableaux et des plus complètes : l'auteur sait tout et sa mémoire ne lui fait grâce de rien.

Comment dans cette trop abondante richesse aurait-il pu faire un choix ?

CHAPITRE V

Historique de la liaison de Rousseau et de Rulhière

Une amitié de vingt années, due à Madame de Chenonceaux (1752), entretenue par Madame d'Egmont (1759-1760), tolérée par Thérèse (1760-1762). — Voyages. — Correspondance. — L'absence, salut de l'amitié. — En 1770, Rousseau prépare, par l'intermédiaire de Rulhière, les lectures des *Confessions*. — Déception. — Démêlés de Rousseau et de Dusaulx, rôle de Rulhière (1771). — Bernardin de Saint Pierre avertit Rousseau que Rulhière prépare une comédie sur lui. — Mort de Mme d'Egmont (1773). — Maladie mentale de Rousseau. — Rulhière cesse de le voir.

Lorsque Rousseau revint à Paris en 1770, après de longs et douloureux voyages, il renoua avec Rulhière une très vieille amitié. Elle datait de vingt ans, s'il faut prendre à la lettre le témoignage de Dusaulx (1). « Il y a vingt ans que je connais mon homme » lui aurait dit Rulhière. Leur liaison remonterait donc à 1752. A cette date, Rulhière n'avait que 18 ans, et l'amitié de Rousseau, de 22 ans son aîné, ne pouvait être celle d'un camarade.

Le jeune officier de la Garde Royale, on l'a dit plus haut, était attaché au maréchal de Richelieu, autour duquel évoluaient une théorie de femmes charmantes. L'une d'elles,

(1) Dusaulx: *Mes rapports avec J. J. Rousseau*, Paris, Didot jeune 1798, in-8°. Il rappelle des faits qui remontent à 1772.

la vicomtesse de Rochechouart, s'était servie de la plume du jeune chevalier pour présenter au maréchal les vœux de son cœur (1). Sa fille avait épousé Dupin de Chenonceaux, l'un des fils de la célèbre madame Dupin ; c'est cette aimable femme qui fut le lien entre Rulhière et Rousseau. On sait que ce dernier avait été pendant quelque temps caissier de Dupin de Francueil, le beau-frère de Dupin de Chenonceaux, et bien que ses fonctions eussent été de courte durée (2), il avait conservé des relations avec la famille et garda toute sa vie une tendre affection à Madame de Chenonceaux pour ses cheveux « d'un blond cendré et d'une beauté peu commune » qui rappelaient « ceux de la pauvre Maman dans son bel âge », pour ses malheurs (3) et pour sa discrète sollicitude.

En 1755, Rousseau, provisoirement mondain, apparut dans quelques salons fameux : on le vit chez la duchesse douairière d'Aiguillon. Il y revit Rulhière aux pieds de la ravissante comtesse d'Egmont ; celle-ci s'intéressa tout de suite à Jean-Jacques ; elle voulut l'aider discrètement et, puisqu'il avait choisi le métier de copiste, elle lui fit écrire de la musique. Rulhière dut l'accompagner plusieurs fois à l'Ermitage, pendant l'été de 1756.

Les années suivantes espacèrent les relations : Rulhière fit campagne en Allemagne, suivit le maréchal de Richelieu dans son gouvernement de Guyenne et ne revint à Paris

(1) Raymond Céléste a édité ce poème dans : *Un voyage du maréchal de Richelieu à Bordeaux*.

(2) Avril à Juillet 1743.

(3) *Confessions*, éd. Van Bever, Garnier, s. d., 3 vol. in-8°, t. II, p. 183.

qu'en 1760, pour trouver la comtesse d'Egmont enivrée de la lecture de la Nouvelle Héloïse (1).

Ce furent alors de fréquentes visites de la dame et de son chevalier à Montmorency. Rulhière se rendait utile dans la maison de son ami, il débarrassait le grand homme de la corvée de répondre aux belles importunes qui lui écrivaient leur admiration (2) et, chose beaucoup plus habile, il rendait des soins à Thérèse (3).

En 1761, Rulhière fit campagne en Westphalie, d'avril à décembre et, désigné à son retour pour accompagner le baron de Breteuil, ministre de France en Russie, il partit en mars 1762, sans avoir revu Rousseau (4).

En partant pour l'étranger, Rulhière avait laissé en Rousseau un ami confiant. De Russie, il lui adressa une correspondance assez intime pour lui parler de ses malheurs littéraires : il réclama des détails sur la condamnation de *l'Emile*, les motifs de sa fuite, l'histoire de ses démêlés avec

(1) *Id.*, « les femmes surtout s'enivrèrent et du livre et de l'auteur, au point qu'il y en avait peu, même dans les plus hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avais entrepris ». III, 81.

(2) Dans une lettre à Rousseau, écrite de Russie (12 août 1762), Rulhière dit : « J'ai eu la discrétion de ne vous point écrire. Je n'ai point usé du droit que vous m'avez donné en faveur de ce que je vous avais aidé à vous débarrasser du grand nombre de lettres dont on vous obsédait ». (Cité par Streckeisen-Moultou : *J. J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*, Paris, Calmann-Lévy, 1864, 2 vol. in-8°, t. I, p. 304). Il s'agit peut-être des lettres de la liasse confiée à Mme de Nadaillac, dont parle Rousseau dans les *Confessions*, t. III, p. 83.

(3) Il écrit à Rousseau (Stockholm 1763) : « Si Mlle Levasseur est auprès de vous, dites-lui que je l'embrasse de tout mon cœur ». (Streckeisen, I, p. 310).

(4) Mme de Chenonceaux écrit à Rousseau (début de 1762) : « Mr de R. voulait aller vous voir. Je l'en ai détourné ne sachant pas si votre santé ne vous rendrait pas dans ce moment-ci les visites importunes ». (*id.*, II, 233).

le gouvernement de Genève et même une copie de sa lettre à Frédéric II (1). Rousseau ne se formalisa nullement de ces indiscretions affectueuses. Puis entre les deux philosophes s'engagèrent de libres discussions sur des sujets de politique et d'histoire : les Russes et leur génie d'imitation, les Tartares et leur humeur fière et belliqueuse, les Suédois et leur amour de l'indépendance, la théorie de Montesquieu sur les rapports du climat et de la liberté. Enfin Rulhière travailla à la diffusion des œuvres de son ami en les faisant venir de Paris à grands frais (2) pour répondre à l'avidité curieuse de quelques russes lettrés.

Leurs rapports, on le voit, respiraient la plus entière confiance et Rulhière formait en 1764 le projet d'aller en Suisse, dès son retour, visiter son ami exilé.

Mais, revenu brusquement en France, en janvier 1763, après une grave mésaventure à l'ambassade de France en Suède (3), Rulhière fut trop occupé de ses propres affaires pour aller voir Rousseau et lorsqu'il reprit sa liberté, en juin 1765, en quittant l'armée et la diplomatie, c'est le moment où Rousseau redevient errant (4), pour ne rentrer à Paris qu'en 1770, bien changé par les épreuves et la maladie.

Dusaulx dit que lorsque Rousseau revint d'Angleterre

(1) Lettre de Rulhière, 20 fév. 1763. La lettre de Rousseau à Frédéric II est du 30 oct. 1762. Il ne l'envoya probablement pas à Rulhière, car il dit (*Confessions*, III, p. 154) qu'il ne la montra à personne, « pas même à Milord Maréchal ».

(2) Lettres inédites, à la princesse Dashkoff (juillet 1762) et à son père (octobre 1762). Lettre à Rousseau (12 août 1762), cette dernière éditée par Streckeisen, (t. I, 304).

(3) Voir : *Claude-Carloman de Rulhière, premier historien de la Pologne*, Chapitre III.

(4) Rousseau se rend à l'Île Saint Pierre en septembre 1765.

tous ses anciens amis étaient disgraciés et qu'il ne revenait jamais de ses préventions (1). Comment Rulhière avait-il pu échapper à cette universelle réprobation ?

Dans la querelle de Madame d'Epinay et de Rousseau, Rulhière ne joua aucun rôle et, ami de Madame d'Houdetot et de Saint-Lambert, ennemi de Grimm qui sera bientôt son détracteur comme celui de Jean-Jacques, il ne pouvait être suspect à ce dernier.

Puis l'absence, qui n'est généralement pas favorable à l'amitié, servit celle de Rousseau pour Rulhière. Celui-ci avait voyagé de 1761 à 1765, Rousseau de 1765 à 1770, ces douze années d'éloignement leur valurent de demeurer amis, quelque paradoxal que cela paraisse. Rulhière resta de la sorte en dehors des orages où sombrèrent, presque sans exception, les amis vrais ou supposés de Rousseau.

Lorsque Rulhière revit Rousseau en juillet 1770, celui-ci était devenu misanthrope ; il l'admit toutefois dans son intimité :

Rulhière avait ses grandes entrées, il pouvait venir à toute heure (2).

Peut-être Rousseau comptait-il sur Rulhière, très répan-
du dans le monde, très bavard et très écouté, pour rétablir sa réputation, qu'il croyait flétrie par la « cabale ».

Rulhière fut probablement l'introducteur de Rousseau dans le salon de Sophie Arnould, où se réunissait l'élite des talons rouges (3) et chez la comtesse d'Egmont, qui

(1) Dusaulx : *Mes rapports avec J. J. Rousseau*, p. 31.

(2) *Id.*, p. 55.

(3) Le fait est rapporté par Grimm : *corresp.*, t. IX, p. 92, et répété par Musset-Pathay : *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Dupont, 1827, in-8°, p. 382. Mais il y a une histoire de mystification qui brouille les témoignages : Sophie Arnould avait une

d'ailleurs le connaissait de longue date. Rousseau avait un grand espoir : il voulait lire ses *Confessions* à toute cette belle société et il comptait ainsi retourner l'opinion en sa faveur.

Ces lectures eurent lieu en effet et ne rapportèrent pas à son auteur ce qu'il en attendait ; il est inutile de revenir ici sur cette événement si connu. En août 1770, Rulhière obtint une lecture pour le prince royal de Suède ; il est probable que Rousseau confia son manuscrit à Rulhière pendant quelques heures et que la lecture eut lieu à l'ambassade de Suède (1).

Un autre intérêt unissait d'ailleurs Rulhière à Rousseau, c'était les affaires de la malheureuse Pologne. En 1771, le comte Wielhorski, représentant en France la Confédération de Bar, avait demandé à Jean-Jacques les *Considérations sur le gouvernement de Pologne*. L'abbé de Mably écrivait dans le même temps des *Mémoires sur la réforme du royaume* et Rulhière poursuivait la préparation de sa grande histoire. Ce dernier était donc alors dans la plus grande intimité avec Rousseau. Il avait adopté la meilleure attitude pour ne pas éveiller les soupçons d'un homme qui voyait des pièges dans les manifestations extérieures de l'amitié : il se contentait de l'amuser par son badinage et répondait à ses aigreurs par de gais propos. Dusaulx disait qu'il s'était maintenu auprès de lui par « les ressources et la souplesse de son esprit, il se vantait de ne l'avoir jamais fait pleurer et tou-

fois travesti le tailleur de la Comédie et fait croire à ses amis qu'elle leur présentait Rousseau. Miss Elisabeth Foster se base là-dessus pour affirmer que Rousseau ne vint jamais chez la comédienne. (Cf. *Le dernier séjour de Rousseau à Paris, 1770-1778*, Presses de l'Université Harvard, 1921, in-8°).

(1) Dusaulx, *op. cit.*, p. 60.

jours rire, quelque envie qu'il en eût » (1). Il n'y avait donc rien dans son attitude qui pût alarmer une âme jalouse de son indépendance, et les choses se passaient le mieux du monde.

Mais il n'y a pas d'exemple que, tôt ou tard, Jean-Jacques n'ait porté la suspicion sur ses amis et, pendant l'année 1771, il donna des signes évidents de refroidissement. L'aventure de Dusaulx (février 1771) à laquelle Rulhière fut mêlé, fut le premier symptôme de la disgrâce.

Elle se manifesta par des silences, des airs renfrognés que Rulhière feignit de ne pas remarquer. Il n'y eut cependant pas rupture, car, seize mois après la disgrâce de Dusaulx en juin 1772, Rulhière avait encore assez de crédit auprès de Rousseau pour lui présenter un nouvel admirateur : Bernardin de Saint-Pierre. Ce dernier lui avait écrit de jolies lettres de l'île de France (2) qu'il avait montrées à Rousseau et celui-ci, charmé, avait souhaité connaître un homme qui « avait joui de deux étés la même année » (3).

Il semble bien que l'indiscrétion du nouveau venu ait détruit une amitié de vingt années (4). Ce versatile et ingrat personnage, qui devait à Rulhière, outre sa présentation à

(1) Dusaulx, p. 184.

(2) Rulhière avait pour ainsi dire décidé de la vocation littéraire de Bernardin, en l'engageant à écrire ses impressions de voyage : « Si vous ne faites pas la fortune que j'attends de vos talents et de votre âme, au moins ferez-vous un bon journal » (lettre du 8 fév. 1868).

(3) Bernardin de Saint Pierre : *La vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*, éd., Souriau, Paris, Textes français modernes, 1909, in-12, pp. 22 et 31.

(4) Dusaulx semble dire que Rousseau savait dès 1771 que Rulhière faisait une comédie sur lui ; il se peut en effet que des amis officieux l'eussent prévenu, mais il paraît bien que le grand indiscret fut Bernardin et celui-ci ne pouvait parler qu'en 1772, mais Dusaulx écrit son livre en 1798, ses souvenirs peuvent être un peu mêlés.

Rousseau, les recommandations qui avaient facilité son voyage aux Iles et la protection du baron de Bretenil, gardait à son ami une secrète rancune de ce qu'il n'avait pas retiré de son voyage tout ce que son chimérique esprit et sa grande vanité lui avaient fait espérer (1). Il s'indigna *verlueusement* lorsque Rulhière lui confia son projet de mettre en comédie la méfiance de Rousseau et, bien qu'il se défende de cette vilenie (2), il est certain qu'il raconta tout à ce dernier. Aimé Martin, qui ne charge jamais Bernardin, l'affirme et, quoiqu'il ait souvent ajouté de son cru dans l'œuvre de son maître, il est de toute évidence qu'il dit vrai en cette occasion.

Rulhière se fit bientôt signifier son congé. C'est l'abbé Morellet qui raconte la chose :

Un matin où il était allé lui rendre visite, Jean-Jacques, sans provocation, sans qu'il se fût rien passé entre eux de nouveau et d'extraordinaire, le reçut d'un air d'humeur très marqué et continua froidement de copier de la musique, comme il faisait avec affectation devant ceux qui venaient le voir, en répétant qu'il fallait qu'il vécût de son travail. Il dit à Rulhière assis au coin du feu : Mr de R. vous venez voir ce qu'il y a dans mon pot, et bien, je satisferai votre curiosité : il y a deux livres de viande, une carotte et un oignon piqué de girofle. Rulhière, quoique assez prompt à la répartie, fut un peu étourdi de l'apostrophe et cessa bientôt ses visites à Jean-Jacques, chez qui il menait la belle madame d'Egmont, et à qui ils avaient montré l'un et l'autre beaucoup d'intérêt, d'admiration et d'amitié (3).

Voici la version de Morellet, mais celui-ci est sujet à caution, il n'aime pas Rousseau et se plaît à le taxer d'ingratitude. Si ce dernier savait que son ami l'observait en vue

(1) *Correspondance de B. de Saint Pierre avec Hennin*, 27 déc. 1784, vol. XIV, p. 210.

(2) Cette indignation avait un motif personnel, il croyait que Rulhière le mettait en scène aussi bien que Rousseau.

(3) Morellet : *Mémoires*, éd. Tourneux, librairie des Bibliophiles, Paris, 1891, 3 vol. in-12, t. I, p. 107.

d'écrire une comédie, on peut excuser ce mouvement d'humeur.

Daunou, qui cite ce fait (1), y ajoute une conclusion plus optimiste, où l'on voit Rousseau moins amer, Rulhière plus prompt à la riposte et l'amitié sauvée, au moins pour un temps :

« Vous voilà pour le coup bien instruit des secrets de ma maison et vous aurez trouvé là quelque bon trait pour la comédie que vous faites : allez donc finir votre *Défiant*. — J'y vais, répondit Rulhière, mais j'avais à vous demander si c'est défiant ou méfiant qu'il faut dire. — Comme il vous plaira, reprit Rousseau, mais bonsoir ». Rulhière sortit en effet, en embrassant Rousseau, qui par mégarde lui serra la main. Ils restèrent amis.

Cette dernière affirmation semble exagérée et il est fort probable que les relations s'espacèrent sans rupture brutale. D'ailleurs l'échec des *Confessions* avait enlevé à Rousseau ses dernières illusions sur les gens du monde dont Rulhière était pour lui le type ; la comtesse d'Egmont, leur amie commune, était morte en 1773 et, la maladie mentale de Rousseau s'aggravant, Rulhière cessa de le voir.

Que faut-il penser de Rulhière, prenant pour modèle de comédie un illustre écrivain, un ami, un malade, et Bernardin de Saint-Pierre a-t-il raison quand il juge si sévèrement cette liberté ? D'autres que lui avaient critiqué Rulhière : Dusaulx avait été choqué qu'il ne vît, dans le drame de sa rupture avec Rousseau, que d'excellents matériaux pour sa comédie et, reprenant les critiques assez justifiées, il faut le dire, de Dusaulx, Musset-Pathay ren-

(1) Rulhière : *Histoire de l'Anarchie de Pologne*, Paris, Desenne, 1807, 4 vol., in-8°, t. I, p. XVI.

Daunou s'inspire du récit de Dusaulx, p. 186, qui réconcilie les deux amis.

chérit : « Mr de R..., un bel esprit mondain, à l'aise avec Rousseau, l'avait étudié en satirique, le connaissait à fond et n'aimait en lui que sa célébrité » (1).

Il y a en effet un procédé un peu cynique à surprendre les manies, les chimères d'un homme malheureux, pour en tirer œuvre littéraire, mais il convient de ne pas trop prendre les choses au tragique. Le « cas » de Rousseau était trop intéressant à ses yeux pour pouvoir être négligé, l'étude des caractères en devait être enrichie, de plus la publicité faite à une manie si universellement connue ne lui paraissait pas si répréhensible.

Il se justifia lui-même en faisant valoir d'illustres précédents : le grand Molière n'avait-il pas observé les traits du *Misanthrope* (2) sur le duc de Montausier et il n'avait pas nui à la réputation de ce très honnête homme.

Le prince de Ligne trouva le procédé très défendable :

les manies d'un grand homme ou son ajustement ou son tic... m'ont fait rire bien des fois. On ne se moque pas pour cela, mais il faut être bon pour le sentir... Epris du beau caractère d'Alceste, enchanté du tour original qu'il donne à tout ce qu'il dit, j'aurais couru après lui dans Paris, pour être témoin de quelque sortie que j'aurais été raconter tout de suite après en l'aimant de tout mon cœur (3).

Ce jugement rétablit les choses et met les bons esprits du côté de Rulhière.

Sainte-Beuve, qui a consacré à Rulhière une étude fort intéressante, écrit :

Il est à la piste de son sujet... les travers et les manies du prochain lui sont un gibier qu'on chasse. Il se complait à les poursuivre,

(1) Musset-Pathay : *Histoire de J. J. Rousseau*, p. 364. Il reprend ce que dit Dusaulx, en augmentant la critique.

(2) B. de Saint Pierre : *J. J. Rousseau*, éd. Souriau, p. 80.

(3) *Œuvres choisies*, Genève, 1809, 2 vol. in-8°, t. II, p. 318.

à les découvrir ; loin de s'en irriter, il s'en applaudit surtout comme d'une occasion d'adresse ; c'est un curieux (1).

Voilà pour les apparences. Rulhière, il faut le reconnaître sincèrement, était indiscret et atteint d'une déformation professionnelle qui le portait à considérer les êtres en fonction littéraire, mais le fond de son âme, qu'il a si bien dissimulé, était excellent, en dépit d'une réputation de méchanceté que son imprudence et sa vanité avaient contribué à faire naître et que ses confrères en lettres avaient entretenue. Il s'en défendait dans les derniers temps de sa vie, presque avec émotion ; le témoignage que nous allons donner ici rétablira peut-être, à cet égard sa réputation.

Un peu de célébrité en ce genre [celui de la satire] entraîne toujours un grand malheur, c'est d'être accusé des méchancetés anonymes, des épigrammes, des chansons qui de temps en temps courent Paris et j'ai souvent éprouvé cet inconvénient. On m'a très souvent soupçonné de cette sorte de méchants vers et il vous arrivera plus d'une fois de trouver sur votre chemin des personnes qui me croient en effet très méchant (2). Je vous en fais juge vous-même, mon cher enfant, vous savez combien j'ai d'amis et com-

(1) *Causeries du Lundi*, t. IV, p. 379.

(2) Lettre inédite du 3 mai 1787, écrite à son neveu Philippe de Rulhière, pour l'éducation et l'avancement duquel il avait usé de toute son influence, et qu'il aimait comme un fils. Il disait aussi : « les gens d'esprit font des bons mots, il n'y a que les sots pour faire des méchancetés ».

Cf. Grimm, t. X, p. 450, mai 1777 ; t. XI, p. 463, déc. 1781 ; t. XIII, p. 44 et Bachaumont (juin 1776) sur ses épigrammes.

Il y en a très peu dans ses papiers. J'ai retrouvé la suivante contre Marmontel :

L'ami des arts et du génie
Doit éviter le double écueil
De l'amour-propre et de l'envie ;
Il voit Marmontel sans orgueil
Et Voltaire sans jalousie.

bien je le mérite par la vérité et la fidélité de mes attachements... C'est un malheur inséparable d'un peu de célébrité littéraire et surtout quand on a fait autre chose que des bouquets à Iris ou de froids madrigaux. J'ai écrit des histoires vraies ; je me suis soutenu contre des gens puissants ; il m'est arrivé aussi de faire deux ou trois épigrammes contre deux ou trois sots ou méchants qui m'avaient mordu les premiers. Je me suis hautement nommé quand cela m'est arrivé ; j'ai par là donné occasion à ceux qui m'en attribuaient d'autres, mais toute ma conduite doit prouver que tout ce que je désavoue n'est pas en effet de moi ».

Il y a beaucoup de dignité dans cette déclaration. Il convient donc de limiter beaucoup sa responsabilité touchant les épigrammes dont on lui a généreusement attribué la paternité, soit dans son œuvre (1), soit dans les chroniques littéraires.

D'Allonville le juge assez justement quand il dit :

Il s'était fait méchant sans l'être, faute de pouvoir, comme il l'eût désiré, jouer le rôle d'un homme aimable, car c'est quelque chose de se faire craindre quand on ne saurait séduire.

Cet homme réputé « mauvaise langue », si attaché aux siens, était la complaisance même pour les petits qu'il aida de son argent, et pour les grands qu'il aida de son crédit, car sans qu'il y parût, il fut très écouté dans les conseils *éclairés* du règne de Louis XVI. C'est lui qui négocia auprès de Franklin le passage de Kasimir Pulaski en Amérique, il obtint du baron de Breteuil l'ambassade de Constantinople pour le comte de Choiseul-Gouffier, servit les intérêts de ses amis : l'abbé Delille, Bernardin de Saint-Pierre, le consul Bertrand, Ruffin, Chabanon, Chastellux (2) et ne demanda rien pour lui-même.

(1) *Œuvres posthumes*, Paris, 1819, 6 vol. in-8°, t. VI, pp. 424-438.

(2) Comme en fait foi une abondante correspondance inédite,.

CHAPITRE VI

Rousseau, modèle de la comédie du « Défiant »

Comment Rulhière a relevé ses notes sur le *Défiant*. — Observateur désintéressé de Jean-Jacques ; ni admirateur, ni détracteur. — Portrait du *Défiant*, ses contradictions. Il voit en toutes choses des intentions de lui nuire. Il craint qu'on abuse de ses écrits. — Sa haine des médecins. — Il interprète en mauvaise part ce qu'on lui écrit. — Aventure de Dusaulx. — Le *Défiant* prend ombrage des services rendus. Il se refuse à la reconnaissance parce qu'il ne croit pas au désintéressement. Il se refuse à l'amitié et se croit abandonné. — Le complot. — Confiance du *Défiant* en les sots et les fourbes. — Thérèse. — Le mariage de Rousseau ; il n'en parle pas à ses amis. La défiance excessive, signe de troubles mentaux. C'est un mal incurable : c'est la morale de la pièce. Il peut conduire au désespoir et au suicide. — Opinion de Rulhière sur la mort de Rousseau. — Conclusion.

Avant d'analyser le portrait de Rousseau par Rulhière, quelques observations préliminaires nous semblent nécessaires. En premier lieu, ces notes « pour servir à la comédie du *Défiant* » sont des réflexions sans aucun lien que l'auteur a jetées hâtivement, sans souci de composition, sur des fragments de papier ou des cartes à jouer, et il ne porte pas la responsabilité du plan que nous avons choisi pour les présenter.

Ensuite, dans ces notes intimes, que l'on sait de toute évidence avoir été relevées d'après les agissements de Rous-

seau, jamais le nom de ce dernier n'a été prononcé. Il est toujours désigné sous l'appellation abstraite du Défiant : les allusions à son cas sont le plus souvent transparentes, car elles sont basées sur des faits qui ne peuvent s'appliquer qu'à lui.

On ne trouve pas d'anecdotes plaisantes dans ces notes, ni traits d'esprit, ni fines saillies. Le ton est toujours sérieux et souvent grave. Cette comédie ne touche en rien à la polémique, ni même à la satire, l'auteur n'a jamais la tentation de persifler et quand cet auteur est Rulhière, c'est un fait à signaler.

Son intention, en préparant cette comédie était, par l'exemple d'un si grand homme, de saisir sur le vif les effets désastreux d'un travers qui avait empoisonné son existence et faussé ses rapports avec la société.

Et sans insister sur la liaison de vingt ans qui rapprocha les deux hommes de lettres, nous ferons remarquer qu'historien par métier, moraliste par tempérament, Rulhière a observé attentivement son modèle avec la plus grande impartialité. Chacun des traits qu'il relève trouve sa vérification dans les aveux de Rousseau. Et si, à l'heure actuelle, les découvertes de Rulhière ne semblent rien apporter de nouveau, tant les confidences de Rousseau sont nombreuses et détaillées, il faut remarquer que Rulhière ne connut que les *Confessions*, pour avoir assisté à une des rares lectures qui en furent faites. Ses notes furent prises au jour le jour jusqu'à la mort de Rousseau, pendant le temps de leur plus intime liaison, de 1770 à 1772, et les *Dialogues* et les *Rêveries*, composées respectivement en 1775 et 1776, ne furent éditées qu'en 1782 par du Peyrou. A ce moment, Rulhière avait abandonné son projet de comédie et se préoccupait surtout de recherches historiques.

On peut donc affirmer que ce portrait ne put être emprunté après coup aux œuvres de Jean-Jacques et qu'il fut entièrement tracé d'après le modèle vivant.

Rulhière se classe parmi les amis clairvoyants de Rousseau qui l'estimaient et le plaignaient, en se tenant sans illusion et sans passion, également éloignés de l'admiration exaltée et de l'aversion exagérée, et ceci assure à son portrait de sérieuses garanties d'exactitude.

Les notes que nous allons publier font allusion aux manies dominantes de Rousseau. Nous les rapprocherons de ses propres déclarations, (*Confessions*, *Rêveries*, *Dialogues* et *Correspondance*) et des témoignages de quelques-uns de ses contemporains : Marmontel, Morellet, Dusaulx, Corancez, le prince de Ligne, Mme de Staël, Mme de Genlis, Dorat et Chabanon. Nous en excluons ses ennemis déclarés et ses partisans trop passionnés.

Enfin nous ne succomberons pas à la tentation de faire une étude détaillée de la méfiance de Rousseau, sujet cent fois traité, et nous ferons remarquer que ce portrait, bien que tracé d'après un illustre modèle, était destiné à prendre place dans une comédie de caractère, ce qui explique la largeur de ses lignes et la généralité de ses traits.

Rulhière trace d'abord les grands linéaments du portrait :

Le défiant est secret et dissimulé, parlant peu, prêtant l'oreille aux calomnies. Il peut avoir l'esprit fin et subtil ; il est irrésolu. Il peut être très honnête homme d'intentions et haïr les vices.

C'est la définition d'un être dont la sincérité est évidente, mais dont les jugements, toujours fluctuants, sont

viciés en leur principe, car ils n'ont pas de fondement dans le réel, mais sont des créations de l'imagination (1).

C'est une remarque qu'ont faite bien des contemporains de Jean-Jacques, qui comptent parmi ses amis. Le prince de Conti lui écrivait en 1769 : « Méprisez les calomnies et condamnez votre imagination quand elle se prêtera à ces défiances » (2). Un directeur de conscience n'aurait pas mieux dit.

« Quand il était seul, disait Chabanon, il vivait avec son âme et ses réflexions étaient secondées [déterminées] par les épreuves de la misère et de l'humiliation » (3).

Mme de Staël tient le même langage :

Je crois que l'imagination était la première de ses facultés et qu'elle absorbait même toutes les autres. Il rêvait plutôt qu'il n'existait et les événements de sa vie se passaient dans sa tête plutôt qu'au dehors de lui. Cette manière d'être semblait devoir éloigner de la défiance puisqu'elle ne permettait pas même l'observation, mais elle ne l'empêchait pas de regarder et faisait seulement qu'il voyait mal... (4) ; son esprit était lent et son âme ardente. A force de penser, il se passionnait : il n'avait pas de mouvements subits apparents, mais tous ses sentiments s'accroissaient par la réflexion (5).

Cette dernière remarque dépeint fort bien ces alterna-

(1) Autre caractéristique, il s'en rend compte quelquefois.

Cf. *Confessions*, Livre XI, t. III, p. 109 de l'édition de Van Bever.

(2) Streckeisen, *op. cit.*, t. II, p. 21.

(3) Chabanon : *Tableau de quelques circonstances de ma vie*, Paris, Forget, 1795, p. 165.

(4) Rousseau en fait lui-même l'avou (Œuvres, Paris, Hachette, 1865, 13 vol. in-8°, t. IX, p. 199) : « Il n'y eut jamais sur terre de plus mauvais observateur [que Jean-Jacques] quoiqu'il ait cru longtemps en être un très bon, parce qu'il croyait toujours bien voir quand il ne faisait que sentir vivement ».

(5) *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau*. Janvier 1789, in-8°, cité par Grimm, t. XV, p. 381.

tives d'espoir et de découragement, d'ouverture de cœur et de sombre défiance par lesquelles passait son âme agitée.

Mais le même sentiment produit aussi un effet opposé lorsqu'il veut arracher aux âmes leurs secrets : « il est tout yeux et tout oreilles » et parfois même cajoleur :

Jamais italien ne fut plus caressant,
Vous appelant mon cher et toujours vous baisant (1).

Dusaulx le présente bien sous ce double aspect :

Il questionnait beaucoup pour savoir si on était instruit de la conspiration qu'il imaginait, mais tout homme qui demandait une explication sur un texte de lui lui était suspect... il prenait à part les gens dans les diners, et rentré chez lui, les faisait passer au creuset de sa méfiance (2).

Un des symptômes les plus caractéristiques de cette défiance morbide est en effet la versatilité, indice d'une âme perpétuellement ballottée. Rulhière note soigneusement les contradictions de son héros. Tout d'abord le défiant (Rousseau) s'écrie :

J'étais né bon, facile et voulais
Que tout ce qui m'approche fût heureux.
Mais on veut abuser de ma facilité,
On me rend chagrin, défiant et soupçonneux (3).

(1) Rulhière : *Notes pour servir à la comédie du Défiant* (inédites).

(2) Dusaulx, *op. cit.*, p. 109.

(3) Collé met un mot du même genre dans la bouche de son Dupuis (acte III, sc. 5).

J'étais né confiant, mais je cessais de l'être
Quand l'âge ouvrit mes yeux, dès qu'il me fit connaître
Le cœur de l'homme malgré moi.
Je me suis vu trahir par gens de toute espèce
Indifférents, amis, parents, femme, maîtresse,
Tous ceux que j'ai servis.....

On ne compte pas les textes où Rousseau parle de son « naturel ouvert et franc » (1), « ouvert jusqu'à l'imprudence » (2), de son impressionnabilité qui lui fait ressentir « une espèce de volupté à voir des visages contents », alors qu'un « regard sinistre » ou « un mot envenimé » suffit à le bouleverser (3), ou de sa facilité à livrer ses secrets :

on a toujours beau jeu à savoir ce que je pense, car tandis que les cœurs s'enveloppent à mes yeux de ténèbres, le mien, transparent comme le cristal, ne saurait cacher aucun de ses sentiments (4).

C'est donc bien sincèrement que Rousseau s'est cru l'homme le plus aimant et le plus ouvert. Il a rendu la méchanceté humaine responsable des changements de son humeur.

Mais cet aveu n'empêche pas le défiant de se défendre de l'accusation portée contre lui :

Je ne conviens pas de ce qu'on me reproche,
Et si prévoir le mal, le voir quand il est proche,
Si démasquer un traître, éventer son projet,
Si pénétrer d'avance un horrible coquin
Avant qu'il ait porté le coup qu'il méditait,
Si porter dans sa vie un peu de prévoyance,
Se sauver des fripons (5)
Et prendre garde à soi, s'appelle défiance,
Oui, je suis défiant, mais seulement en un point,
C'est qu'en voyant le mal, je ne me trompe point.

Combien de fois Jean-Jacques n'a-t-il pas exposé son cas :

(1) *Confessions*, t. X, p. 14.

(2) *Id.*, t. XI, p. 108.

(3) 8^e Promenade, t. IX, p. 389.

(4) *Lettre à Mme Delessart*, mars 1770, éd. par Godet, R. D. M., année 1908.

(5) Vers inachevé, comme on en trouvera beaucoup dans ces petits fragments de répliques à peine ébauchées qui jalonnent ces notes.

« on accuse bien à tort d'être défiant, dit-il dans le 1^{er} Dialogue (1) car la défiance suppose du doute », et il n'en peut avoir de « ces patelins flagorneurs » dont il voit clairement le dessein, « qui est simplement de le circonvenir. (2) ».

« Ma défiance est d'autant plus déplorable, écrit-il à Mr de Belloy (3), que, presque toujours fondée, (et je n'ajoute presque qu'à cause de vous), elle est toujours sans bornes, parce que tout ce qui est hors de la nature n'en connaît plus. Voilà, Mr, non l'excuse, mais la cause de ma faute que d'autres circonstances ont amenée et même aggravée ».

De cela Rulhière convient aussi :

La plupart des hommes commencent par être confiants. Un excès d'humeur nous rend défiant. Dès qu'on acquiert un peu d'expérience, on revient à des sentiments raisonnables. Le malheur est de rester avec une défiance excessive (4).

La vie, en effet, n'épargne personne, l'égoïsme et la malignité des êtres peuvent parfois ébranler l'optimisme le mieux conditionné, mais les natures normales reprennent leur équilibre, même dans l'infortune : la défiance incurable est un cas morbide. Cet état empoisonne les rapports sociaux. Le défiant imagine une intention mauvaise dans les attitudes les plus inoffensives. Rulhière note plusieurs cas concrets :

On tousse : Enrhumé, hum, vous toussiez beaucoup. Ces toux-là ont toujours quelque sens.

Quelqu'un dit au défiant : Monsieur je vais diner. — Il a dit cela d'un ton que j'entends.

On reste un moment silencieux devant lui : Comment vous n'avez rien à dire ? — Mais non. — Je l'avais pourtant cru, d'abord, sur votre ton.

On parle de la pluie ou du beau temps : Une tempête ? Cela est-il vrai ? N'y a-t-il pas quelque dessous de carte dans cette tempête-là

(1) T. IX, p. 169.

(2) 2^e Dialogue, t. IX, p. 266.

(3) 12 mars 1770, t. XII, p. 203.

(4) Notes de Rulhière, à propos de sa comédie.

Il suffit d'ouvrir les *Confessions* pour se souvenir du sourire du père Berthier (1), sourire « sardonique qui changea totalement sa physionomie à mes yeux et qui m'est souvent revenu dans la mémoire » ; du silence de M. de Joinville (2), et des visites de l'abbé de Boufflers à la maréchale de Luxembourg (3), après lesquelles, assure Rousseau, « je crus m'apercevoir que je perdais quelque chose auprès d'elle » ; du double sens du mot « admiration » (4), lequel, quand on l'applique à sa personne exprime « l'idée des sentiments qu'un pareil monstre inspire » (5).

Les contemporains signalent aussi cette déformation des faits les plus insignifiants, qui était le propre de l'esprit de Rousseau : « il imaginait, dit Marmontel, dans les événements les plus fortuits quelque intention de lui nuire » (6), et l'abbé Morellet se plaint de la froideur qu'il lui témoigna parce qu'il le soupçonnait bien à tort d'avoir inspiré à l'archevêque de Toulouse une instruction pastorale dirigée contre lui (7).

Et Rulhière met dans la bouche d'un interlocuteur de son héros cette phrase significative :

vous ne voyez jamais un hasard malheureux, mais un mauvais dessein ; selon vous enfin, tous les morts sont morts empoisonnés, et vous voyez toujours la nature innocente et l'homme criminel.

(1) *Confessions*, Livre X, t. III, p. 28.

(2) *Id.*, Livre X, t. III, p. 34.

(3) *Id.*, Livre XI, t. III, p. 90.

(4) *Admirari* : s'étonner.

(5) 1^{er} Dialogue, *Œuvres complètes*, t. IX, p. 174.

(6) Marmontel : *Mémoires*, t. III, pp. 23-32.

(7) Morellet : *Mémoires*, t. I, p. 103.

C'est la définition même de l'âme de Rousseau.

Reprenant cette formule, Rulhière disait le 12 mars 1789, en prononçant l'Eloge de son ami, le marquis de Chastellux, devant l'Académie française, dont il était le directeur (1) :

Celui-ci [Rousseau] admirant partout l'ouvrage de la simple nature et détestant partout l'ouvrage des hommes, ne voyait dans nos institutions sociales que la corruption des sentiments naturels, dans nos arts les plus nécessaires que l'altération de nos facultés physiques, toujours la nature parfaite et innocente, toujours l'homme dépravé ou coupable (2).

Rulhière n'oublie pas non plus, parmi les traits du défiant, les inquiétudes que lui cause l'abus qu'on pourrait faire de ses écrits :

Sachez qu'il est possible, fait-il dire à son héros, que par quelque aventure, quelque procès, des lettres écrites dans l'intimité soient publiées quelque jour, que vos plaisanteries soient jugées...

On sait quelle place ces angoisses ont tenue dans la vie de Rousseau (3). Le plagiat, la contrefaçon, l'usurpation d'un nom illustre, la falsification ou l'impression clandestine d'un texte étaient, il est vrai, la rançon de la célébrité, et Rousseau, il faut l'avouer, avait de sérieuses raisons de s'alarmer à cet égard. Mais là où d'autres acceptaient le risque sans trop s'émouvoir, Jean-Jacques dramatisait ; les indices les plus futiles faisaient naître des soupçons presque

(1) Directeur était alors un titre analogue à celui de Secrétaire perpétuel de l'Académie.

(2) Rulhière rappelle ici les discussions courtoises de Chastellux avec Mably et Rousseau à propos du bonheur des sociétés. Cf. Rulhière : *Œuvres posthumes*, t. VI, p. 79.

(3) Cf. 3^e *Dialogue*, t. IX, pp. 304 et 315 et la *Déclaration relative à différentes réimpressions de ses ouvrages*, IX, p. 401.

toujours injustifiés. Sa correspondance est pleine de ces appréhensions.

Rulhière transpose d'ailleurs, à l'usage de son défiant, une page que Rousseau a écrite à propos de l'interprétation des livres « je l'applique, dit Rulhière, à ce qu'il dit des hommes ».

Eh, que servira, bon Dieu, si dans une conduite pleine d'actions honnêtes, de sentiments généreux, il était permis d'aller cherchant avec une maligne exactitude toutes les faiblesses, tous les mouvements de passions, toutes les inconséquences qui peuvent échapper à un homme dans sa conduite particulière... s'il était permis de faire un amas de toutes ses fautes, de les aggraver les unes par les autres, en rapprochant ce qui est épars, en liant ce qui est isolé, taisant la multitude des choses bonnes et louables qui les rachètent... de donner un affreux recueil pour celui [le recueil] de ses principes, d'avancer que c'est là le résumé de ses vrais sentiments et de le juger sur de pareils rapports, dans quel désert faudrait-il fuir, dans quel antre faudrait-il se cacher pour échapper aux poursuites de pareils hommes... qui compteraient pour rien le cœur, les intentions, la droiture partout évidente, et y a-t-il un seul homme au monde, quelque vrai, quelque bon, quelque excellent, qui puisse échapper à cette infâme perquisition ?...

Un autre trait caractéristique du défiant est l'antipathie que lui inspirent les médecins : les échecs inévitables d'une science si complexe l'incitent à se persuader de leur incapacité et de leur mauvaise foi, mais le besoin où il se trouve de leurs soins le contraint malgré lui d'avoir recours à leur art : ce combat et la continuité de ses maux augmentent son aversion. Il s'imagine de plus que l'inefficacité de leurs remèdes, dont ils doivent bien convenir, engendre leur haine contre un malade qui, ne guérissant pas, fait du tort à leur réputation.

Rulhière avait observé tous ces sentiments dans l'âme de Jean-Jacques, perpétuel malade. Il l'avait certainement

entendu formuler des propos comme ceux qu'il tient dans ses *Rêveries* :

Sans avoir jamais eu confiance à la médecine, j'en ai eu beaucoup à des médecins que j'estimais, que j'aimais et à qui je laissais gouverner ma carcasse avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont instruit à mes dépens ; rentré maintenant sous les seules lois de la nature, j'ai repris par elle ma première santé. Quand les médecins n'auraient contre moi d'autre grief, qui pourrait s'étonner de leur haine ? Je suis la preuve vivante de la vanité de leur art et de l'inutilité de leurs soins (1).

S'inspirant de cette inimitié de Rousseau pour les médecins, Rulhière met dans la bouche de son défiant le soliloque suivant :

Depuis que Molière a corrigé les médecins du pédantisme, ils ont pris un tour plus dangereux. Et ce grand moraliste, n'ayant pas réussi à corriger la crédulité du public et les ayant seulement forcés à quitter leur robe et leur grec, il les a rendus hommes du monde sans qu'ils soient devenus plus habiles ; avec des dehors moins repoussants, ils gardent le même charlatanisme, ils ont porté des mœurs plus faciles et un ton plus insinuant dans une profession qui par elle-même les insinue dans les plus délicates et les plus intimes confidences. Ce sont aujourd'hui des espèces de directeurs qui s'emparent de l'esprit et de tous les sentiments de leurs affidés. Un fripon de médecin en est bien plus redoutable ; ce sont des intrigants, dangereux confidents et la société a plus perdu que gagné à ce qu'ils aient quitté leurs ridicules anciens (2).

(1) 7^e Promenade, t. IX, p. 376. Cf. aussi *Confessions*, livre VIII, t. II, p. 190 ; 1^{re} Promenade, t. IX, p. 328 : « Les particuliers meurent, mais les corps collectifs ne meurent point. Les mêmes passions s'y perpétuent et leur haine ardente, immortelle comme le démon qui l'inspire, a toujours la même avidité. Quand tous mes ennemis particuliers seront morts, les Médecins et les Oratoriens vivront encore ».

Cf. aussi 3^e Dialogue, t. IX, p. 276.

(2) Rulhière pense peut-être à Tronchin dont l'ascendant sur les femmes était considérable. Il a pu se souvenir, pour sa comédie, que Rousseau haïssait Tronchin. Jean-Jacques tient à peu près le même langage (2^e Dialogue, IX, 280), Sénac aussi, cf. *op. cit.*, p. 209.

Mais un des indices les plus certains de la défiance, c'est le fait de tirer des termes d'une lettre un sens caché et toujours malveillant. Rulhière a exploité, à propos de cette manie du Défiant-Rousseau, une anecdote à laquelle il fut mêlé et qui est célèbre : C'est la mésaventure de Dusaulx, éconduit impitoyablement par Rousseau sur l'interprétation donnée par ce dernier à une lettre fort maladroite, il est vrai. Dans cette affaire tragi-comique, Rulhière trouva une scène sensationnelle pour sa comédie. Il eut peut-être le tort de montrer trop visiblement son amusement. Sainte-Beuve, dans la causerie qu'il consacre à Rulhière (1) et dont nous avons déjà parlé, a si bien raconté cette histoire qu'on ne peut mieux faire que de s'y rapporter : on y voit Rousseau dans tout l'exercice de sa méfiance, Dusaulx naïf, maladroit et malheureux et Rulhière, les regardant avec goguenardise et manifestant un peu bruyamment la satisfaction que lui causait cette aventure dont il avait pu prédire toutes les circonstances lors même qu'elle s'ébaucha.

Sainte-Beuve, on ne peut lui en vouloir, tira la conclusion que Rulhière était très méchant et que sa comédie devait fourmiller de traits empoisonnés. On a pu se convaincre qu'il n'en était rien, mais il faut avouer que, dans la joie de la découverte littéraire, il se laissait entraîner et accumulait comme à plaisir les charges contre lui.

Mais laissons parler Sainte-Beuve sur cette aventure qu'il considère comme « un des traits les plus curieux de la vie de Rulhière et l'un des témoignages les plus frappants de la folie de Jean-Jacques ».

(1) Cf. *Lundis*, éd. Garnier, s. d. ; IV, 575. Sainte-Beuve a utilisé Dusaulx : *Mes rapports avec Jean-Jacques*, page 177 et suivantes.

Rulhière logeait près des Tuileries (1). Un jour, un matin de 1771, il rentrait du bal (il était 9 heures du matin), il voit entrer son voisin Dusaulx, l'air bouleversé.

Ce dernier, traducteur de Juvénal, homme enthousiaste, expansif, nourri de toute la sentimentalité du siècle, s'était fort jeté à la tête de Jean-Jacques qui l'avait pris en gré et l'avait, par exception, admis dans son intimité. Mais bientôt les soupçons étaient venus, puis la rupture ; et l'excellent homme avait reçu de Rousseau une lettre qui l'avait navré et où on lisait : « Vous me trompez, Monsieur, j'ignore à quelle fin, mais vous m'en trompez... » A cette lettre, Dusaulx en avait répondu une toute en apostrophes, en effusions : « Si tu pouvais, ô toi qui me fus si cher, remonter à la source de tes préventions... je t'atteste, Jean-Jacques, au nom de la vérité que tu portes dans ton sein... »

Mais avant d'envoyer la lettre, tourmenté de perplexité, il avait jugé bon de la montrer à Rulhière et c'est pour cela qu'il venait le réveiller à cette heure indue, 9 heures du matin. Dusaulx a très bien raconté toute cette entrée en conversation avec Rulhière : « De quoi s'agit-il donc de si grand matin ou de qui ? — De notre ami commun, de Jean-Jacques. — Bon, est-ce qu'il ne vous a pas encore donné votre congé ? — Cela ne tient plus qu'à un fil ; tenez, lisez notre correspondance et vous verrez ».

Rulhière se met à lire à haute voix les lettres de Rousseau (2) et à chaque instant il s'interrompait, il se parlait à lui-même en approuvant, en disant : « Bon, à merveille, mais cela vaut de l'or ». Dusaulx ne comprenait pas cette approbation et il fallut que Rulhière la lui expliquât.

C'est que Rulhière savait si bien par cœur son Jean-Jacques qu'il le reconnaissait à chaque ligne, dans ses soupçons, dans ses reproches : « Comme je suis au courant du caractère de notre homme et de son faire, comme je pourrais en cas de besoin lui tenir lieu de secrétaire intime et le suppléer en son absence (3), je ne me suis guère occupé en lisant votre correspondance que de ce qu'il devait, d'après mes données, vous dire ou vous écrire ; et j'ai si bien rencontré que je m'en suis félicité. N'en auriez-vous pas fait autant ? »

(1) Cul-de-Sac du Dauphin Saint Honoré.

(2) Elles sont dans la *correspondance* de Rousseau, Hachette, XII, pp. 229-234 et les réponses de Dusaulx sont dans Streckeisen, *op. cit.*, t. II, pp. 311-315.

(3) Il le fit en effet, pendant un moment. Voir p. 97, note 2.

Et Rulhière, à qui Dusaulx demande conseil sur tout cela et ce qu'il en pense : « Ce que j'en pense ? Peste, voilà de bons, d'excellents matériaux pour ma comédie ».

Cette comédie était celle du **Défiant** qui ne vit jamais le jour. Cependant Dusaulx, tout occupé de sa lettre, insistait pour savoir s'il devait l'envoyer. « Gardez-vous en bien, s'écria Rulhière, vous le rendriez cent fois plus fou avec votre lettre à la Plutarque. Et puis, il est bon que vous sachiez qu'il n'a jamais plus de force que lorsqu'il a tort ».

Rulhière, toujours occupé du récit de sa comédie, comme l'autre de sa lettre, continua de définir Jean-Jacques et de montrer à Dusaulx quelle chimère et quelle vanité d'amour-propre, (sous forme d'enthousiasme) il y a de sa part à prétendre consoler un pareil homme.

« Mais de bonne foi, qu'espérer d'un homme qui en est venu (la chose est certaine) de se méfier de son propre chien, et cela parce que les caresses de ce pauvre animal étaient comme les vôtres, trop fréquentes, et qu'il y avait là-dessous quelque mystère caché ».

Et il raconte à Dusaulx l'histoire des moineaux que Rousseau nourrissait chaque matin, auxquels il donnait du pain sur sa fenêtre et qu'il se flattait d'avoir apprivoisés.

« J'avais bien le droit, dit Rousseau, parlant par la bouche de Rulhière, de croire que nous fussions les meilleurs amis du monde, pas du tout, ils ne valent pas mieux que les hommes ».

« Je veux les caresser et voilà mes étourdis qui s'envolent comme si j'eusse été un oiseau de proie. Ils n'auront pas été, j'en suis sûr, à deux pas de ma maison, qu'ils auront dit pis que pendre de moi ».

A ce dernier trait un peu chargé, ne dirait-on pas que c'est déjà le Rousseau de la comédie qui parle.

Rulhière, une fois en train, raconte comment lui-même il s'est maintenu jusqu'à présent auprès de Jean-Jacques. — Ce n'est pas en le flattant, mais plutôt en le brusquant, en le raillant, en lui demandant d'un air délibéré, quand il parle des méchants : « Est-ce que vous croyez aux méchants, vous ? C'est avoir peur de son ombre » (1). Mais lui-même il est au bout de son crédit... « Je sonne, il m'ouvre. — Que venez-vous faire ici ? Si c'est pour diner, il est trop tôt, si c'est pour me voir, il est trop tard ». Puis se ravisant : « Entrez, je sais ce que vous cherchez, et n'ai rien de caché même pour vous ».

(1) « Frappé de ce mot virulent, Rousseau renifla, c'était son tic, mais cela n'alla pas plus loin » dit Dusaulx, *op. cit.*, p. 178.

Et Sainte-Beuve, après avoir raconté l'histoire du pot-au-feu rapportée par Morellet, conclut en ces termes :

« Elle (cette scène) fait plus d'honneur à l'esprit de Rulhière qu'à son cœur ».

Eh bien, Rulhière s'était fait, une fois de plus, beaucoup plus méchant qu'il n'était et la suite de l'histoire, que Sainte-Beuve ignorait, l'aurait bien surpris et peut-être déçu, s'il l'avait connue.

Demeuré seul après le départ de Dusaulx, Rulhière imagina la réponse qu'il aurait écrite à Jean-Jacques s'il s'était trouvé dans le cas de Dusaulx. C'est un des matériaux les plus intéressants de Rulhière sur le *Défiant*.

Le défiant a reçu une lettre, il l'interprète de toutes façons.

Réplique : ... vous regardez pour ainsi dire avec un microscope tout ce que je vous ai écrit et vos réflexions particulières ont infiniment changé toutes celles que j'ai voulu faire, vous inférez. A force d'analyser les termes dont on se sert pour vous écrire et pesant la signification de chaque mot, vous en portez le sens bien au-delà de ce qu'on veut vous faire entendre (1). Cela s'appelle en bon français outrer les matières. Mes lettres ne sont pas entre vous et moi une négociation, il n'est pas nécessaire de chercher à pénétrer le sens des phrases ou des expressions dont je me sers pour vous instruire de ce que vous devez savoir, c'est un ami qui vous a parlé et qui a craint de ne vous pas persuader de si loin s'il vous cachait ce qu'on chercherait à dire ou vous en célébrait une partie. Si j'ai moi-même outré les réflexions, votre esprit doit les resserrer dans de justes bornes... Ma lettre est devenue et mise par vous au rang des traverses de votre vie ; que dois-je faire dorénavant si vous me consultez sur quelque chose ? Ne m'apprenez-vous point à me taire ou au moins à mesurer scrupuleusement jusqu'aux termes et ne pas m'abandonner à toute la liberté que doit donner une amitié sincère, je serai désormais plus circonspect si vous le voulez...

(1) Suit dans les notes la même pensée mise en vers :

Vous en portez le sens bien au-delà du vrai,
Vous entendez bien plus qu'on ne veut faire entendre.

Comme on le voit, cette lettre ne contient ni trait fin, ni satire, mais seulement des arguments mesurés et raisonnables. C'est la lettre d'un ami désintéressé qui s'efforce avec douceur de réduire une douloureuse manie.

Si le défiant découvre des mobiles cachés dans les actions les plus indifférentes, comment accueillera-t-il les offres de service ?

On sait qu'un des traits caractéristiques de la maladie de Rousseau était de prendre ombrage des bienfaits :

J'ai vu que l'ostentation des services qu'on s'empressait de me rendre n'était souvent qu'un piège pour me circonvenir ou m'exposer au blâme si je l'évitais (1).

Rulhière, avec beaucoup de clairvoyance, note le développement de l'idée fixe chez le défiant. Tout d'abord, il met en doute le désintéressement de ceux qui lui viennent en aide, mais il ne se dérobe pas.

On lui rend un service ? — Oh dit-il, c'est parce que je puis faire telle chose pour lui.

Mais son attitude s'aggrave et il voit dans l'offre d'une assistance un parti pris de malveillance.

Son ami veut l'obliger. Le méfiant prend l'offre de service pour un piège qu'on lui tend et se brouille par le seul motif qu'en veut l'obliger.

Que d'exemples à l'appui de cette constatation ne peut-on pas trouver dans l'œuvre de Rousseau ! On se souvient entre autres de l'aventure de Dusaulx, suspect de connivence avec la cabale pour avoir proposé un appartement. On sait aussi ce qu'il pensait des officieux :

(1) Lettre à Mme Boy de la Tour, juillet 1771 (Gôdet, R. D. M. 1908).

Ma bienveillance, disait-il à ce même Dusaulx, diminue en proportion du bien que croient me faire les indiscrets (1).

On sait aussi comment il traitait les amis dévoués :

Je ne doute point, écrivait-il à Mme Delessart, en mars 1770, que vous ne soyez dupe de gens aussi rusés que méchants qui savent couvrir leur haine du vernis de la générosité (2).

Enfin, et c'est vraiment le signe d'une aliénation de l'esprit sous le coup de l'idée fixe, le méfiant voit dans le service proposé une tentative pour l'humilier et c'est avec ostentation qu'il se dérobe à la reconnaissance plus encore d'ailleurs qu'au bienfait.

Rulhière relève le fait :

Le méfiant dit être reconnaissant d'une manière assez à remarquer : « On peut n'être point reconnaissant ».

Les écrits de Rousseau abondent en déclarations de ce genre (3) et on se rappelle avec quelle exaltation sa défiance répudiait la reconnaissance dans les derniers temps de sa vie :

Le don est un contrat qui suppose toujours le consentement des deux parties. Un don fait par force ou par ruse et qui n'est pas accepté est un vol. Il est horrible de vouloir faire par trahison un devoir de la reconnaissance à celui dont on a mérité la haine et dont on est justement méprisé (4).

Il est évident que ces sentiments ne sont plus ceux d'un homme sain d'esprit. Morellet, qui n'aime guère Jean-

(1) Dusaulx, *op. cit.*, p. 73. Beaujon a sur Rousseau un mot terrible : « Il ne laisse jamais impunis les services qu'on a voulu lui rendre ».

(2) *Lettres inédites de J. J. Rousseau*, éd. par Ph. Godet, R. D. M. 1908, 1^{er} septembre.

(3) Cf. *Confessions*, l. XI, p. 103, 1^{er} *Dialogue*, t. IX, pp. 139 et 140 sur les bienfaits forcés et la lettre à Mr d'Yvernois, XI, 187.

(4) Tiré du *Fragment trouvé dans les papiers de Jean-Jacques*, t. IX, p. 404.

Jacques, le jugeait bien quand il disait, dans ses *Mémoires* : « On ne peut s'empêcher de regarder comme une manie et un délire ce caractère ombrageux qui lui faisait trouver presque un ennemi dans tout homme qui lui faisait des avances ou lui avait rendu service et cette folie mérite quelque pitié, mais elle n'en est pas moins odieuse » (1). Marmontel, beaucoup plus malveillant, ne veut pas voir le côté morbide de cette manie, par quoi elle devient en quelque sorte excusable : « Ses amis lui firent du bien, dit-il, leur bonté lui fut importune, il reçut leurs bienfaits, mais il les accusa d'avoir voulu l'humilier, l'avilir et la plus odieuse diffamation fut le prix de leur bienfaisance » (2).

Pourquoi ne pas comprendre que la méfiance, quand elle prend les proportions d'un mal envahissant, produit les plus monstrueuses chimères. Rulhière était dans le vrai quand, sans passion, ni parti pris, il regardait son pauvre ami se débattre contre les noires créations de son esprit malade. L'abbé Delille répond au même sentiment quand il écrit : « Tout son cœur s'épouvante au nom de bienfaiteur » (3).

Mais si, pour le défiant, la reconnaissance ne doit pas accompagner le bienfait, c'est, qu'à ses yeux, le bienfait n'est jamais vraiment désintéressé :

Le défiant est en conversation avec un homme qui vient de faire une bonne action; il en sonde tous les motifs ; il lui dit : « doucement !

(1) *Mémoires*, p. 103. Collé a la même idée dans son *Dupuis*:

..... j'ai cru voir et je pense
Qu'il ne faut pas croire à la reconnaissance.
C'est son ami même qu'à soupçonner
Son cœur est toujours prêt (acte I, sc. 3).

(2) *Mémoires*, III, 23-32.

(3) *Imagination*, chant VI.

Je veux voir le fond de cela, vous y gagnez quelque chose, cela n'est pas naturel ».

Aperçoit-il quelque indice en faveur de son préjugé défavorable : « Oh ! s'écrie-t-il, voilà donc pourquoi je lui ai vu faire cela. Pardieu ! j'ai pensé l'admirer, je m'en voudrais d'un trait si généreux, bon Dieu ! comme il faut être réservé à admirer ».

Si le désintéressement n'existe pas, comment donc l'amitié, dont le fondement est le dévouement, pourrait-elle subsister ? D'ailleurs, pas de confiance, pas d'amitié.

Quand il y a entre deux amis un seul sujet de conversation dont on évite de parler, un seul point sur lequel il faut dissimuler, l'amitié touche à sa fin.

C'est ici un point sensible pour Rulhière et, malgré sa sécheresse habituelle, on sent un regret personnel percer dans une phrase très simple, très discrète, dont l'allusion est pourtant évidente.

Le défiant aura laissé un homme qui se croit son ami intime ; mais après une longue absence, il revient défiant et ne veut plus avoir d'amis (1).

Quand Rousseau revint en 1770, nous l'avons vu, il tolérait encore Rulhière, mais c'était dans une intention précise : utiliser ses relations pour faire entendre les *Confessions*, car à cette époque les anciens amis, selon le mot de Dusaulx, étaient « disgraciés et il ne revenait jamais de ses préventions ; il disait lui-même : « Pour me guérir de mon indécision je ne donne plus dans les accommodages » (2).

(1) Cf. *Correspondance* à Mme Delessart, mars 1770 (R. D. M. 1^{er} septembre 1908), à Mr d'Escherny, avril 1765 (XI, 240), à M. Deleyre, juin 1764 (XI, 142) ce que Rousseau dit sur l'amitié. Ce qu'il y a de plus typique est la lettre de rupture avec Mme La Tour de Franqueville, 14 avril 1771 (XI, 239).

(2) Dusaulx, *op. cit.*, p. 31.

Mais avant d'écarter ses amis, que d'inquisitions :

Le défiant va trouver un de ses amis dont il se méfie, pour sonder, dans chacun de ses mouvements, les sentiments de cet homme. Celui-ci, préoccupé, le reçoit mal ; de là, le défiant se brouille.

Il n'y a rien de plus caractéristique que la soudaineté des brouilles de Jean-Jacques. Dusaulx raconte que son premier dissentiment avec lui vint de ce que celui-ci lui réclama son jugement sur les *Confessions* : « Il sembla accepter les critiques, mais devint sombre, mystérieux et concentré... Et les amis étaient condamnés les uns après les autres » (1).

L'abbé Delille fait allusion à ce fait quand il écrit :

L'extrême défiance est féconde en supplices,
C'est elle qui régna dans les cœurs soupçonneux
Corrompt tous les plaisirs, relâche tous les nœuds
Fait de la vie entière une route épineuse,
Rend le bonheur craintif et l'amitié douteuse (2).

Ayant fait volontairement le vide autour de lui, le défiant se croit abandonné. C'est une véritable détresse morale qu'il ressent. Rulhière la note en quelques mots :

Malheureux de ce qu'il croit n'être aimé de personne dans le temps même qu'il est entouré d'amis : « Hélas, j'avais un cœur bien fait pour être aimé ».

Ce poignant regret se retrouve à chaque page des *Rêveries* et des *Dialogues*.

Se dérober à la reconnaissance parce qu'on ne croit pas au désintéressement, voir dans la serviabilité des hommes des intentions avilissantes, nier la pureté et la générosité de l'amitié, voilà les symptômes courants de la défiance,

(1) Dusaulx, *op. cit.*, p. 110.

(2) *Imagination*, chant VI.

lorsqu'elle est parvenue à un degré de maladie généralisée ; mais il est un indice qui semble bien avoir été le caractère original du cas Rousseau : c'est la conviction qu'une *œuvre de ténèbres*, une force malfaisante et secrète travaillait contre lui, c'est la croyance dans le *complot* (1).

Rulhière, sans commentaire, note le fait et la simplicité de sa phrase a beaucoup de sens :

Il croit à un complot. Ayant produit par sa faute ce sentiment général, le complot existe en effet.

Que veut dire Rulhière ? Est-il de ceux qui ont cru vraiment à une conspiration hostile contre le malheureux, montée dans l'intention de faire échouer toutes ses entreprises, de détruire ses espérances et d'empoisonner sa vie ?

Certainement non. Mais il pense que, par l'effet d'une logique impitoyable, cette perpétuelle suspicion abat les élans de générosité, écarte les bonnes volontés et fait le vide autour d'un homme qu'il faut désespérer de convaincre. Le complot, d'après lui, est dû à l'action dissolvante de la méfiance. Ce n'est qu'une ombre, mais elle achève de plonger dans les ténèbres le pauvre Jean-Jacques et d'en faire le plus malheureux des hommes.

Mais si le défiant renonce à d'authentiques et nobles amitiés, il ne s'ensuit pas qu'il ne se fie à personne ; les sots ont le privilège de faire tomber ses préventions.

Rulhière explique avec beaucoup de finesse cette singulière et paradoxale confiance... du défiant. Il lui fait dire :

(1) Les allusions de Rousseau au complot sont innombrables dans l'œuvre de ses dernières années. Il suffit d'en signaler sans commentaire les plus importantes : *Confessions*, livre X, t. III, p. 12, livre XI, III, 108. Préambule du livre XII, les 3 *Dialogues* (IX, 127 et suivantes). *Rêveries* : 2^e promenade (IX, 336). *Correspondance avec Mme Boy de la Tour*.

Je veux pour secrétaire un homme très borné,
Et mon aversion est d'être deviné,
Je hais les gens d'esprit.

Mais, remarque judicieusement Rulhière, cette préoccupation de se faire servir par des sots n'est pas une garantie contre la friponnerie. Si pour endormir les soupçons d'un défiant, il suffit de « faire le nigaud », c'est un tour que peut jouer facilement « un drôle très madré ». Et le défiant aurait-il à son service un authentique simple d'esprit, serait-ce une garantie contre la fourberie et la méchanceté ?

Il arrive aussi qu'outre ces sots, le défiant peut aussi se fier à quelque fourbe habile dont il fera un espion, pour découvrir les mauvais desseins des hommes contre lui. Donc, le sot dont il redoute la malice, le fourbe dont il escompte les services, voilà les auxiliaires du défiant. Le malheureux en sera immanquablement la victime. Il faut, dit Rulhière, tirer parti de la bêtise du secrétaire et de la fourberie de l'espion pour peindre les inconvénients de la méfiance, livrée à ces deux sortes de gens. Il faut nécessairement que le défiant soit dupe, ce doit être la base de la pièce, c'en est le fond, et c'est là-dessus qu'il faut baser l'intrigue.

On ne peut pas ne pas penser à Thérèse, la seule personne dont Rousseau ne voulut jamais se défier et qui, de fait, joua les deux rôles à la fois, Thérèse dont il loua le désintéressement, la bonté, la simplicité (1), voire même la naïveté et l'ignorance. Il crut utiliser son penchant naturel aux cancanes, en se faisant raconter ce qu'on disait sur son compte (2). En fait, elle le dupa : son hypocrisie dénaturait les propos autant que sa sottise ; elle flatta sa

(1) *Confessions*, livre VII, t. II, pp. 143-147.

(2) *Id.*, livre X, t. III, p. 17. Elle embrouilla tout dans l'affaire Saint-Lambert, Diderot, Mme d'Houdetot. Voir aussi la différence que Rousseau établit entre la simplicité de Thérèse et la fourberie de sa mère qu'il déteste parce qu'il la sait plus intelligente.

manie de persécution en faisant des insinuations contre ceux que personnellement elle n'aimait pas. Cette maritorne fut son mauvais ange ; il la crut toujours sur parole et épousa toutes ses querelles.

S'il n'avait épousé que ses querelles, c'eût été déjà un grand trouble dans sa vie, mais il fit mieux, il l'épousa elle-même, après avoir toujours dit qu'il n'en ferait rien. C'est à Bourgoin, le 29 août 1768, dans une salle d'auberge et sans aucune cérémonie, que devant le maire Champagneux, il lui donna son nom. Peu de ses amis en furent avertis. Sa correspondance contient trois lettres où il mentionne l'événement (1).

Lorsque Jean-Jacques reparut à Paris, en 1770, avec Thérèse, devenue Madame Rousseau, Rulhière dut être assez surpris de ce trait significatif de méfiance. Il le releva pour sa comédie et mit dans la bouche d'un ami ces reproches attristés :

Je conviens qu'à certains égards, vous ne me devez point tenir compte des mouvements de votre âme, quand ils ne touchent que votre intérieur. Mais quand ils ont trait à votre état, vous ne sauriez vous dispenser de convenir que l'amitié ne souffre pas cette réticence ; que trouvez-vous dans la vie qui soit plus important pour l'homme qu'un établissement pour toujours ? Vous auriez cru mon amitié bien faible si vous aviez jugé que vous ne me deviez pas compte de cet objet ; vous ne m'auriez pas regardé comme ami, mais comme indifférent, si vous aviez pensé qu'il fût inutile de m'en instruire un peu plus tôt ou un peu plus tard, car pour porter la chose jusqu'où elle peut aller, quand vous avez prévu quelques considérations de ma part sur cet objet important, tout assuré que vous étiez de ne déférer à aucune sorte de contradiction, si votre amitié avait été pour moi

(1) Lettres à Lalliaud, 31 août 1768, (t. XII, p. 91), à du Peyrou, 26 sept. (XII, p. 105), à Moullet, 10 octobre (XII, p. III). « Vous savez sûrement que ma gouvernante et mon amie, et ma sœur, et mon tout est enfin devenue ma femme », dit-il dans cette dernière lettre.

telle que j'ose dire que je la mérite, vous me deviez non seulement l'aveu de vos premières idées, mais vous me deviez même l'espérance de mon approbation...

Certainement ce passage ne traduit pas rigoureusement les sentiments de Rulhière envers Rousseau, dont il ne fut jamais l'intime ami et qui, de 22 ans son aîné, n'était pas dans l'obligation de lui confier tous ses secrets, mais la discrétion de Jean-Jacques sur cet objet lui fournit un trait de comédie assez caractéristique.

Mais la défiance, lorsqu'elle est portée à ce paroxysme qui confine à la folie ne serait-elle pas la rançon de dons d'esprit démesurés ?

Tous ces gens si fameux ne sont point raisonnables,
dit un des personnages de la comédie de Rulhière,
toujours quelque travers marque les grands esprits.

Il donne à son héros ce caractère d'inaptitude à se plier aux exigences de la société, de l'homme que son génie condamne à la solitude. Et ce trait l'identifie réellement à Jean-Jacques.

Ces hommes étonnants, ces fous pleins de génie,
Je conserve pour eux une estime infinie,
J'aime à les rencontrer, mais pour vivre avec eux
M'en préserve le Ciel !
Tous ces grands personnages, l'honneur du genre humain
En leurs actions, leurs écrits et leurs livres,
Mais il est avec eux impossible de vivre,
Eux-mêmes sont toujours tourmentés.

Et, faisant une allusion directe à Rousseau, à son amour-propre, à la susceptibilité malade qui en est la conséquence, il ajoute :

..... la saillie ordinaire
De son ambition ou de son caractère
L'entraîne à tout moment et le tient écarté
Du grand chemin battu de la société ;
Il ne faut pour faire une honnête carrière
Qu'une dose d'esprit très simple et très commune.

Les contemporains de Rousseau signalent cette susceptibilité toujours irritée, toujours sur la défensive.

Sénac de Meilhan fait observer que « l'irritation d'un amour-propre déréglé, joint à une délicatesse outrée de sentiments, a rempli ses jours d'amertume » (1) et le prince de Ligne, si intelligent, si clairvoyant, disait à son tour : « Qu'attendre d'un homme dont le défaut a pris les proportions d'une véritable maladie de l'esprit. Peut-on espérer une guérison ? » (2)

On pourra escompter de fugitifs retours à la raison, mais la fatalité voudra que ces améliorations n'aient aucun caractère de stabilité ; par son essence même le mal est incurable.

C'est sur cette base pessimiste que Rulhière veut poser la conclusion de sa pièce, et cette conclusion doit en être aussi la morale :

Le défiant demande à son ami une explication sur un mot. C'est dans cette scène, qu'il faut réserver pour le 4^e acte, que l'ami du défiant doit lui marquer tous les inconvénients de son défaut. Celui-ci, sous prétexte de renoncer à la défiance dirait : « puisqu'il faut être trompé, je m'abandonne, je me résigne ». Mais après cette espèce de conversion, il retombe dans le 5^e acte dans les excès de la plus affreuse défiance.

(1) Cf. aussi Morellet, *op. cit.*, p. 107 ; Marmontel, *op. cit.*, t. III, pp. 23-32. Naturellement Rousseau se défend d'avoir de l'amour-propre (*Rêveries*, 8^e promenade, t. IX, pp. 386-388).

(2) Le prince de Ligne, *Œuvres choisies*, Genève, 1809, 2 vol. in-8^o, t. II, p. 50.

Rousseau a eu des retours à l'équilibre et, dans ses bons moments, il a reconnu l'inanité de ses soupçons :

Quand de forts indices m'ont fait penser quelquefois avoir découvert, avec le fond de l'intrigue, son objet et ses auteurs, les absurdités sans nombre que j'ai vues naître de ces suppositions m'ont bientôt contraint de les abandonner et toutes celles que mon imagination s'est tourmentée à leur substituer n'ont pas mieux soutenu le moindre examen (1).

Mais ce n'étaient que de rares lueurs dans les ténèbres ; la méfiance, quand elle n'a pas été combattue dès le début est un mal qui ne pardonne pas. Même si les conditions de la vie s'améliorent, le malheureux qui en est atteint ne pourra jamais en jouir, car il porte en lui-même un poison qui envenime tout (2) :

Le méfiant, après de longs malheurs, se trouve dans une situation heureuse et avec d'honnêtes gens, l'impression que ses malheurs passés ont laissée dans son esprit, non de chagrin mais de défiance, altère sa situation présente.

Et Rulhière, en traitant ce sujet douloureux, abandonne un moment sa réserve habituelle et ajoute au bas de sa note cette phrase, qui est une allusion discrète à son ami malheureux :

Les moyens que j'ai pris pour l'éclairer ! Quoique je n'aie aucun lieu de soupçonner la droiture de sa conduite.

Ces quelques mots, assez peu explicites à la vérité et

(1) *Rousseau, juge de Jean-Jacques, du sujet et de la forme de cet écrit*, IX, p. 103.

(2) Rulhière ajoute : « La nature vous a entouré de tout ce qui pouvait faire votre bonheur et votre caractère empoisonne tous les autres bienfaits que vous avez reçus d'elle. Et par ce sentiment

Que vous vous efforcez de réduire en système
Vous faites à plaisir votre malheur vous-même ».

qui constituent une sorte d'a-parte, émanant d'un homme clairvoyant et sans passion, en disent beaucoup plus long qu'un éloquent commentaire sur les chimères de Jean-Jacques et son irresponsabilité.

Il était dans la logique de son raisonnement que Rulhière conduisît son méfiant à la folie, au désespoir (1) et à la mort volontaire.

Il ne faut surtout pas manquer de mettre, dans le 3^e ou le 4^e acte, une scène où la défiance soit poussée à un tel point d'exagération qu'elle aille jusqu'à la folie, de sorte qu'un homme arrivant et demandant alors au défiant : « Comment vous portez-vous ? » cette question si simple paraisse au défiant l'effet de quelque mauvais dessein.

Et nous arrivons à la conclusion qui est le suicide du Défiant. Rulhière a laissé dans ses papiers une copie de la 2^e lettre de madame de Staël sur *le caractère et les œuvres de J. J. Rousseau*. Ce petit livre ne fut édité qu'à 20 exemplaires et Rulhière fut un des rares privilégiés qui en eurent communication. (Grimm aussi et il en copia quelques extraits) (2).

Rulhière adopta les conclusions de Mme de Staël sur la mort de Jean-Jacques (désespoir causé par la trahison de Thérèse et suicide par le poison). Mme de Staël fait état d'une lettre écrite à un ami « genevois » (3) par Rousseau, dans les dernières années de sa vie et « où il semble lui annoncer son dessein ».

Mais si Rulhière se range à l'opinion de Mme de Staël, il n'apporte aucun argument personnel sur la fin si controversée de Jean-Jacques, il a toutefois écrit dans ses notes :

(1) 3^e Promenade, t. IX, p. 344 et 8^e Promenade, IX, p. 384.

(2) Paris, 1788, in-12. Cf. Grimm, *Correspondance*, t. XV, p. 382.

(3) Moultoy ou peut-être Coindet qui fut employé à la Banque Necker.

Il est mort empoisonné peut-être.

En adoptant cette version, il prend d'ailleurs une position purement littéraire.

C'est la « morale » de sa pièce : la méfiance conduit à l'isolement et de là au désespoir et à la mort.

Mais il ne faut pas oublier que cette pièce était une comédie et que Rulhière n'eût fait, s'il l'avait écrite, qu'une allusion très discrète à l'éventualité d'un suicide. Il se fût arrêté à la conclusion de l'incurabilité du défiant et à l'impossibilité d'une « conversion ». Aussi bien, ces dernières notes dépassent-elles le défiant, type de comédie, pour ne plus poursuivre que la destinée de Rousseau, lamentable grand homme, victime de la plus douloureuse des tares mentales : le soupçon.

CONCLUSION

La comédie de caractère de 1770 à 1778, et le théâtre de Rulhière en particulier, ne présentent que faiblement les qualités du vrai comique : simplicité d'action, vérité, verve et gaieté, et cette constatation ne fait que confirmer un jugement depuis longtemps acquis sur la médiocrité du théâtre classique au xviii^e siècle.

Le mérite des pièces de Rulhière, car elles n'en sont pas dépourvues, est en marge du théâtre, et ce singulier compliment est une étrange conclusion à une étude sur la comédie.

Comédies, d'ailleurs, ces pièces le sont bien peu et, tout paradoxal que ce jugement paraisse, il faut se réjouir qu'elles n'aient pas été composées ; elles ont ainsi échappé à la rhétorique dont elles eussent été charpentées, aux discussions philosophiques et aux abstractions morales dont elles eussent été bourrées. Ainsi construites, elles n'auraient pas enrichi le théâtre.

Tandis que, dépouillées de tout apprêt, réduites à leur spontanéité, à une certaine négligence, gage de leur naturel, ces notes ne sont pas sans intérêt et peuvent tenir une place honorable dans l'histoire des mœurs du temps, car c'est souvent dans ces confidences satiriques que l'on retrouve le mieux l'image d'une société.

Rulhière est un historien qui se fourvoya dans le théâtre, qui s'aperçut à temps de son erreur, ne rédigea rien et laissa dans ses cartons, sans s'en douter d'ailleurs, l'œuvre d'un moraliste. Il pourrai, à cet égard, tenir le

milieu entre Sénac de Meilhan et Chamfort, plus combattif que l'un et moins amer que l'autre, car les observations pénétrantes, quoique fugitives, abondent dans ses notes.

Mais surtout elles apportent une contribution nouvelle sur l'état d'âme si complexe et si mystérieux d'un grand homme sur lequel le dernier mot n'a pas encore été dit.

Il n'y a pas de révélation sensationnelle dans ces notes sur Rousseau ; elles sont décousues et disparates, comme on peut s'y attendre, étant donné leur destination ; mais elles méritent attention, car elles rendent un son uniforme.

Rulhière est un témoin qui, pendant plus de vingt ans, a regardé vivre Rousseau et l'a vu se perdre dans ses propres ténèbres, et bien que sa comédie soit une thèse, il n'a pas succombé à la tentation d'exagérer un type, au contraire, il a noté avec clairvoyance le développement d'une maladie de l'esprit qui est allée jusqu'à la démence.

Ses jugements sont toujours modérés et empreints de sympathie, il rend justice au génie de Rousseau et à ses qualités d'honnêteté, c'est donc un hommage à l'homme en même temps qu'une critique attristée de ses fâcheuses dispositions d'esprit.

Et si Rulhière, auteur comique, a échoué pour avoir exagéré le recours à la méthode historique, ce défaut même est une preuve de l'exactitude et de la conscience de ses observations : il nous laisse un portrait de Rousseau qui présente de sérieuses garanties d'authenticité.

C'est un résultat, si ce n'est pas celui qu'ambitionnait l'auteur du *Défiant*.

APPENDICE

ANECDOTES, PENSÉES ET TRAITS DE CARACTÈRE POUR SERVIR A LA COMÉDIE

— Le médecin Silva (1) disait que tout ministre renvoyé lui devait une maladie dans l'année.

— Louis XIV faisait admirer à un étranger les jardins de Versailles et lui disait : « il n'y avait ici qu'un moulin ». L'étranger répondit : « le moulin n'y est plus, mais le vent y est encore ».

— M. de Louvois, qui aimait Gourville (2), voulut le faire Contrôleur général, mais le Chancelier Le Tellier représenta à son fils que Gourville avait trop d'esprit. On choisit M. Pelletier (3).

— Le roi de Prusse caressait un officier et puis il dit en parlant de lui aux gens qui avaient remarqué cette faveur : « pâture de poudre à canon ».

— Mr Le Brun (4), ayant été fort critiqué par Fréron, passa à la porte de celui-ci et, ne l'ayant pas trouvé, y laissa ce billet : « Mr Le Brun est passé chez Mr Fréron pour lui donner ce qu'il sait bien ».

— Mr le prince de Conty disait qu'il n'aimait pas aller là où il risquait d'être « loué » tout vif.

— Dans le temps où on venait de cesser de porter les barbiches, quelques magisters de village les conservaient encore.

(1) Silva, de Bordeaux (1682-1742) médecin de Louis XV. Voltaire a fait son éloge dans le *Dictionnaire philosophique*.

(2) Gourville (1625-1703) très habile financier, compromis dans l'affaire de Fouquet, puis rentré en grâce, fut proposé en 1683 pour la place de Colbert.

(3) Pelletier (1631-1711) beaucoup plus honnête, mais moins habile, ne put surmonter les difficultés financières causées par la guerre et se retira en 1689.

(4) Le Brun-Pindare, l'auteur d'Odes, Fréron, le journaliste.

Un jour, Dufresni (1) ayant fait venir pour être rasé un barbier de village, celui-ci, qui avait un air expéditif et délibéré, lui demanda : « Monsieur laisse-t-il quelque chose ? — Oui, mon ami, je laisse le nez ».

— Un homme à qui on prenait sa bourse coula doucement sa montre dans sa culotte. Le voleur, qui s'en aperçut, lui dit : « Coquin, tu me voles ta montre ».

— Un missionnaire arriva dans une petite ville d'Espagne et s'informa avant de prêcher quel était le vice dominant de la ville. On lui répondit : l'usure. Il monta en chaire et prêcha contre l'usure ; le lendemain, il fait tant bien que mal revenir encore l'usure dans son sermon ; le surlendemain, il tonne encore sur le même péché. Le curé du lieu lui demande enfin pourquoi il s'acharnait contre ce vice. « On m'a dit, lui répond le missionnaire que c'est le vice dominant dans ce pays ». — « Et qui a pu vous dire cela ? » — « Mon hôte ». — « Eh mon Dieu, il n'y a que lui d'usurier dans la ville, il a eu peur apparemment que d'autres ne s'en mêlassent ».

— Léonard le coiffeur dit à une dame qui lui proposait d'arranger un ruban d'une telle manière : « Mais madame, c'était la mode hier ».

— Des ennuyeux, soupant avec Mademoiselle de Clermont, arrangeaient le projet d'une vie immortelle : ils se verraient tous les jours. « J'aime mieux mourir », reprit Mademoiselle.

— Gacon (2) avait écrit contre La Motte. La Motte ne répondit point. Gacon attendit et enrageait ; enfin, las

(1) Dufresny (1648-1742) auteur comique. On lui doit *la Coquette du village* et *le Mariage fait et rompu*.

(2) Gacon, né en 1667, était un poète fort méprisé, auteur de libelles très méchants. Il composa contre La Motte une satire *Homère vengé*.

d'attendre, il écrivit : Réponse au silence de Mr de la Motte.

— Doyen (1), le peintre, voyait Mademoiselle Arnould évanouie : on lui portait secours : « Arrêtez, laissez-la, dit Doyen, c'est la plus belle Esther ».

— Mr d'Osmond (2) ayant juré selon sa coutume et dit tous les f... du monde, Mr de Montauban, qu'on voulait aigrir, répondit : « il ne m'a rien dit de personnel ».

— Mr d'Osmond, voyant jouer Beverley (3) s'écria : « Cet homme-là n'est pas joueur, il aime sa femme ». En effet le chef-d'œuvre du Joueur français est dans la manière dont son amour se trouve subordonné à sa passion pour le jeu. Voilà la nature.

— Monsieur d'Osmond étant à jouer, Mr le duc d'Orléans dit devant lui qu'on allait publier un édit pour taxer les célibataires. D'Osmond, qui perdait, s'écria en mettant les poings dans ses yeux : « Voilà pour m'achever ». Le prince lui dit : « Mais cela ne peut point vous regarder, vous avez une femme et deux enfants ». — « Ah, cela est vrai » répondit d'Osmond qui l'avait oublié.

— Madame Geoffrin prétend que si on interrogeait, en les conduisant à la mort, tous ceux qu'on va rouer ou pendre, on trouverait qu'aucun d'eux, pendant sa vie, n'a aimé ni les enfants, ni la musique.

— Une vieille femme mettait du rouge, s'habillait de cou-

La Motte, en effet, ne voulut jamais y répondre « on n'a rien à gagner, disait-il, avec ceux qui n'ont rien à perdre ».

(1) Doyen (1726-1806), peintre, élève de Van Loo. Auteur de *la Mort de Virginie*, *la Peste des Ardents*, *le triomphe de Thétis*.

(2) Le marquis d'Osmond (1751-1838), diplomate, ambassadeur à Pétersbourg en 1791.

(3) *Beverley*, drame de Saurin (1768), imité du *Joueur* de Moore. *Le Joueur* français est l'œuvre de Régnard.

leur de rose et disait : « je sais bien qu'on me donne, et avec raison, bien des ridicules, mais j'ai calculé tout cela et, en tout, j'y gagne ».

— L'abbé Vatri (1), véritable rabelaisien, savant en grec et en hébreu, l'air dur et même un peu épais, mais qui devenait un homme charmant à la seconde bouteille de vin de Champagne, bon compagnon de table et de débauche dans les soirées de Piron, et quand il s'échauffait, plus pétillant d'esprit et de bons mots que celui-ci. Quand la place d'inspecteur du Collège Royal vint à vaquer, on le pressa de la demander et on vint lui dire : « eh bien, l'abbé, vous avez tardé à la solliciter, vous vous êtes tenu tranquille, la voilà donnée ». — « Elle est donnée, dit l'abbé, en ce cas, je vais la demander. Ne voyez-vous pas que quand elle était vacante, j'avais des concurrents, aujourd'hui je n'en ai plus qu'un seul ».

— Un homme restait à tirer à la loterie de Saint-Sulpice. On lui demanda ce qu'il faisait : « J'attends ». — « Vous avez donc mis à la loterie ? » — « Non ». — « Qu'attendez-vous donc ? » — « Qui sait, dit-il, le bonheur ». Il y a beaucoup de gens comme cet homme, qui voudraient gagner à des loteries où ils n'ont pas mis.

— Le célèbre graveur d'Acier, à son retour d'Angleterre, traversant Paris pour se rendre à Genève, dit en dînant chez Mr Meller, banquier, que, faisant une collection de médailles de grands hommes, il désirait passionnément de graver celle de Mr de Montesquieu, mais qu'il n'avait aucun accès auprès de lui. Mr Ristean, alors jeune négociant de

(1) L'abbé Vatri (1697-1754), érudit, membre de l'Académie des Inscriptions, occupa la chaire de littérature grecque au Collège de France,

Bordeaux (1) et bien venu de Mr de Montesquieu par une excellente *Défense de l'Esprit des Loix*, était présent, et ayant envoyé sur le champ demander un rendez-vous à Mr de Montesquieu, il y conduisit, à 8 heures le lendemain matin, Mr Dacier. A cette proposition, Mr de Montesquieu répondit : « il est bien difficile de se refuser au burin de Dacier pour prendre ensuite le temps de se laisser peindre. Eh bien, tout à l'heure il y avait bien plus d'orgueil à refuser votre proposition qu'il n'y en a à l'accepter ». Dans la conversation, il lui dit : « puisque vous êtes graveur de la Monnaie de Londres, vous devez avoir fait la médaille du Roi, l'avez-vous ? » Dacier répondit : « Comme ce n'est qu'une médaille de roi, je ne m'en suis pas chargé ». Mr de Montesquieu, qui déjeunait, lui dit : « A votre santé pour le bon mot ». Cette anecdote est mal rapportée dans l'*Eloge de Mr de Montesquieu* par d'Alembert.

— Mr Fontenelle disait depuis qu'il était devenu sourd : « j'entends bien mieux ce qu'on ne me dit pas que ce qu'on me dit ».

Il disait à un jeune homme : « je suis bien édifié de vous trouver doutant ; je suis effrayé de l'horrible certitude que je trouve partout.

Il disait : « Je suis né français, j'ai 100 ans et je n'ai jamais donné le plus léger ridicule à la plus petite vertu ».

Il se souvenait de n'avoir jamais encouragé un jeune homme au métier des lettres.

— 1760, *Les Illustres Françaises*, 4 volumes in-12, par un nommé Chateaneuf, qui vivait fort obscurément, voyait peu de monde et dans la petite bourgeoisie, société dont le

(1) Ce Bisteau, ami de Rulhière, devient Directeur de la Compagnie des Indes.

ton et les manières dominant dans son style et dans ses peintures. Il est mort en Hollande, il y a environ 40 ans. Je tiens cela de Mr Thiriot qui l'a connu. Son ouvrage, quoique mal écrit, est très intéressant, les caractères sont vrais et naturels : les sentiments qu'il donne à ses personnages sont ceux qu'ils ont dû avoir. On remarque surtout l'histoire de Dupuis, pour les perfidies de cet homme, celle des Francs et de Sylvie pour le malheur de l'héroïne. Mr de Paulmy, étant jeune, en voulut faire une tragédie qui fut jouée *sans nom d'auteur et qui tomba*.

— La Baumelle falsifie un mot remarquable de Mlle de Lenclos ; il raconte que les jansénistes voulurent l'attirer à leur secte et qu'elle dit à Mr de Fontenelle : « Dans ma jeunesse j'ai vendu mon corps, il ne tient qu'à moi de vendre mon âme ». Cette femme singulière n'a point dit cette grossièreté bête. Voici ce que Mr de Fontenelle a raconté : « Mme de Maintenon ayant, comme on le sait, proposé à Ninon de venir habiter Versailles, cette nouvelle se répandit, tout le monde en parlait. Mr de Fontenelle eut l'extrême réserve de n'en point parler à Ninon, quoiqu'il ne fût pas possible qu'elle l'ignorât. Elle lui en fit un léger reproche et il s'excusa en disant que, dans une pareille aventure, il n'avait pas voulu lui montrer son opinion. Elle répliqua : « Mon ami, vous auriez dû mieux me connaître. Je ne me suis jamais vendue dans ma jeunesse et je ne finirai pas par vendre mon âme dans ma vieillesse ».

— Ce La Baumelle vous raconte quelle était la pensée secrète qui occupait Mr de Harlay, archevêque de Paris lorsqu'étant seul dans sa chambre, il mourut d'apoplexie.

— Le comte d'Esterhazi, grand-chancelier d'Hongrie, étant d'abord à Vienne chargé de la direction des spectacles, a épousé secrètement une comédienne française nommée

d'Ourville, du nom d'un premier mari dont elle a des enfants. Ce mariage fut d'abord secret, connu ensuite de tout le public. Après avoir passé pour maîtresse, tout le monde sait qu'elle est l'épouse. Elle se conduit parfaitement bien et vit fort retirée. L'impératrice lui ayant proposé de lui accorder, en dépit de la noblesse, les honneurs de l'appartement, elle a répondu qu'elle sentait comme elle le devait cet excès de faveur, mais qu'elle a quitté le théâtre pour ne jamais y remonter.

— Les querelles de l'empereur Henri IV et du pape Grégoire VII seraient un sujet charmant de poème.

— L'histoire de la reine Hedwige avec le duc d'Autriche, son amant, ferait un roman très agréable. Elle épousa le roi Jagellon quoiqu'elle eût été promise à ce duc. (Cromer, livres 14 et 15). Il y a dans cette histoire un Polonais qui accuse la reine auprès du roi et qui, selon toute apparence, avait raison, mais qui finit par être condamné à tous les tribunaux comme calomniateur, etc., qui ferait un très bon personnage dans une comédie, soit dans celle des *Mauvais Voisins*, soit dans celle de *l'Empressé*.

— *Les Femmes Ménéchmes*. — Je crois cette comédie faite. Voici ce qui m'en a donné l'idée : Mr de Conflans (1), ayant laissé voir par étourderie le portrait d'une femme qu'il avait, au mari de cette femme, lui dit que c'était le portrait d'une fille parfaitement ressemblante à cette dame et aussitôt il chargea la Jourdan de chercher dans Paris une fille qui eût en effet cette ressemblance et elle la trouva en 24 heures (2).

(1) Marquis de Conflans, envoyé extraordinaire en Pologne en 1765 pour complimenter le roi Stanislas-Auguste sur son élection.

(2) Cela fait penser à cette fille d'Oliva, sosie de Marie-Antoinette, que rencontra le Cardinal de Rohan dans le bosquet de la Reine.

— Le temps est venu de mettre en comédie un homme qui débite des maximes contre le *préjugé de l'honneur*. Ces hommes qui voudraient allier beaucoup d'ambition avec un peu de probité :

Regardez aujourd'hui tous nos petits seigneurs...
Les marquis qu'au théâtre a fait siffler Molière
Offraient au moins aux yeux une noblesse altière,
Et la fausse importance et les grands airs de cour
Étaient dans ces temps-là les travers du jour.
L'estime du savoir cachait leur ignorance.
Ils mêlaient de l'esprit à leur sottise importance,
Toujours vains et légers, frivoles, indiscrets,
Car cette vanité, c'est le travers français.
La politesse aisée, en usant leurs caprices,
Et le seul point d'honneur balançaient bien des vices,
Mais pas ceux d'aujourd'hui.
Et de leur déshonneur se faisant vanité,
Sans grâces et sans valeur,
Et de séduction platement occupés.

Le jeune présomptueux.

C'est un ridicule assez piquant à mettre en comédie que celui d'un jeune homme qui trouve les choses les plus difficiles d'une extrême facilité parce qu'il les réduit à un principe général fort trivial. Pour le tour de jouer au billard, rien n'est plus aisé, il n'y a qu'à toucher la bille à l'endroit où il faut le faire. Mettre en scène un de ces sots enfants qui ne doutent de rien, à qui dans leur enfance on a voulu tout expliquer, et qui trouvent tout facile.

Le colérique.

Le première scène du *Poenulus* de Plaute serait charmante à imiter dans le *Colérique*. On en pourrait tirer une

scène d'exposition adroite très plaisante et en même temps de caractère.

— *Le colérique* met un jour tous ses gens dehors à la fois et se trouve seul dans sa maison. Ce trait est arrivé à madame de Neuchel, c'était à la campagne (1). Elle se fit servir plusieurs jours par deux paysannes en sabots. Il faudra conserver cette situation, si la scène est à la campagne. Si elle est à la ville on peut substituer aux paysannes le commissionnaire du coin.

Le gourmand.

Nous n'avons point encore de gourmand sur la scène, de ces gens comme j'en ai vus, qui du jour d'une bataille ne se rappellent que la halte qu'ils ont faite, l'excellent vin qu'ils y ont bu, gens presque pareils aux parasites tant joués par les Anciens. « Etait-ce un bon officier général » ? — « Si c'était un bon général ? C'était la meilleure table de l'armée ».

Poète qui veut mettre l'encyclopédie en vers.

Magnon dit dans une préface : Je projette un travail de 200.000 vers et d'autant de prose à proportion ; mon entreprise est de produire en 10 volumes, de chacun 20.000 vers, une science universelle mais si bien connue et si bien

(1) Il s'agit peut-être de madame de Neukerke, que cite Bachaumont (IX, p. 69) parmi les dames « peu distinguées par leur naissance » que la reine avait choisies pour danser dans ses ballets.

expliquée que les bibliothèques ne serviront plus que d'un ornement inutile (1).

Avare fastueux.

Il ordonnait à ses gens de p... dans les corridors afin que cela ressemblât à une maison royale.

Madame du Roure (2) avait 84 robes et 5 chemises.

Madame de la Marck (3) fit voler de vieilles chemises à son mari pour s'en faire de neuves.

Valet de l'avare fastueux.

« Sans mes profusions, dit-il, il me laisserait manquer du nécessaire ».

Un personnel.

On présentait l'abbé de la Chapelle (4) au duc de Villahermosa (5). L'abbé, que le duc voulait entretenir au long, s'excusait sur le choix d'un jour qui avait été préparé et qui était proche, en disant qu'il était fort enrhumé. Le duc répondit : « Ah tant mieux, car je ne pourrai pas ce jour-là ».

(1) Préface à la science universelle de Magnon, en vers héroïques, Paris 1663, in-folio.

(2) D'une famille calviniste du Languedoc.

(3) Marie Anne Françoise de Noailles, comtesse de la Marck, de la maison de Bouillon.

(4) L'abbé de la Chapelle (1710-1792) était Censeur royal, philosophe et mathématicien.

(5) Guerrea Aragon y Borgia, duc de Villahermosa. Illustre maison espagnole qui donna des vice-rois de Catalogne.

Le faux savant.

L'homme faible mais vain, dupe d'un faux savoir,
Aveugle tourmenté par le désir de voir,
S'efforce d'expliquer, de réduire en système
Et sa propre nature et le monde et lui-même.
Son esprit contenu dans ses sens limités
Atteint avec effort à quelques vérités
Mais sa présomption ose tout se permettre,
Il croit voir l'univers dans ce qu'il en pénètre.

Le défiant.

Le défiant, en développant les fausses vertus, peut dire, ce qui est singulier, « que les hommes envieux sont bien aises d'avoir pitié ».

Il dit encore : « Tout pauvre m'est suspect : quand la pauvreté entre par la porte, la friponnerie entre par la fenêtre ».

— Un homme débitait de grandes maximes de vertu, son voisin, qui avait sa montre de ce côté-là, la changea de place.

— Je trouve dans la première lettre du Prince Royal au roi de Prusse un trait qui peut me donner l'idée d'un valet de défiant.

«... Il est, dit-il, de mon devoir de vous parler franchement de l'état où nous sommes ; soyez sûr que j'ai parlé aux généraux avant d'écrire cette lettre ».

Vous voyez comme il va au devant de la défiance. Il finit encore sa lettre en disant : « Je puis vous assurer que tout ce que je viens de vous écrire est conforme à la vérité... ignorant tous vos desseins, je crois avoir bien agi... ».

— Mr Favier (1) chargé de papiers pour la cour, se trouvant dans un coche avec un homme qui avait deux grands chiens, brûla ses papiers à la première couchée.

— La mère du Gazon (2) qui dit [de sa servante] : ses comptes sont exacts, mais si on avait été au marché avec elle !... pourquoi donner votre pièce d'étoffe à la couturière sans l'avoir aunée ? Tout ce que j'ai perdu de cette façon-là !

Réponse à un défiant.

« J'aimerais mieux douter de la proposition d'Euclide qui m'est la plus démontrée que de soupçonner tel homme que je connais de m'avoir trahi ».

Il y a des vérités de sentiment qui sont plus fortes que tous les raisonnements.

Défiance. Pour Mr de Rulhière. (Trait communiqué par le duc de L. [Lévis ?].

J'ai entendu parler d'un roi dont la politique était que les ministres qui gouvernaient ses états se détestassent entre eux. Il prétendait que le désir extrême qu'ils avaient de se nuire mutuellement faisait qu'ils avaient soin de ne point donner prise à leur ennemi sur eux par une mauvaise gestion dans la partie d'administration qui leur était confiée.

Il y a bien des particuliers qui pensent pour le gouvernement de leur maison ce que ce roi pensait pour le gouvernement de son royaume. A propos de défiance, j'ai

(1) Jean-Louis Favier (1711-1784) fut un des plus importants collaborateurs du comte de Broglie dans la diplomatie du Secrétaire du Roi.

(2) Mère du célèbre acteur du Gazon et de deux actrices dont l'une fut madame Vestris.

entendu un homme dire qu'on ne connaissait personne à qui l'on pût se fier et qu'on était plus sûr de l'homme vicieux que l'on éclairait que du vertueux à qui l'on donnait sa confiance.

Défiance.

Charles VII eut divers avis que ses domestiques avaient comploté de le faire mourir. Le pauvre prince, après cela, ne croyait plus voir que des poignards et des poisons. Son appréhension fut si grande que, ne sachant plus de quelle main prendre ses aliments avec sûreté, il s'abstint de manger quelques jours, au bout desquels il ne fut plus en son pouvoir, quand il le voulut, de rien avaler. Ainsi, accomplissant sur lui-même le mauvais dessein de ses ennemis et pour ne pas mourir de poison, il mourut de faim. (Il était âgé de 59 ans).

Sincérité.

Il y a une certaine franchise de mœurs, une liberté d'être ce qu'on est, de s'abandonner à son naturel, qui donne aux mœurs cette grâce que la négligence donne aux ouvrages d'esprit.

L'évêque de Mirepoix écrivait à l'évêque de Senlis Trudaine : Mgr, on m'a dit que votre palais était plein du luxe le plus recherché, vos appartements de sofas et de fleurs, vos garde-robes de porcelaines et de parfums. L'évêque Trudaine lui répondit : Mgr tout ce qu'on vous a dit est vrai. Je suis respectueusement, etc.

Dans cette négligence, il faut être vrai, c'est cette vérité du caractère qui excuse tout, qui fait tout tolérer.

Jugements mondains.

Un homme louait une actrice : « Elle a joué divinement ». — « Hum, hum ». — « Quand je dis divinement, elle a très bien joué ». — « Hum, hum ». — « En vérité, elle a joué bien passablement ». — « Hum, hum ». — « Ma foi, la pauvre diablesse a fait de son mieux ».

Etre et paraître.

Mr de Saint-Amaranthe renvoie ses gens parce qu'il a trouvé que c'étaient des fripons et se borne à deux ou trois pour être mieux servi et n'avoir plus que d'honnêtes gens ; il va maintenant à pied après qu'il a renvoyé ses chevaux au vert pour qu'ils soient en meilleur état l'hiver prochain ; il a quitté son hôtel et a pris une maison moins apparente, mais où il sera logé plus commodément. Il a vendu sa Compagnie parce que le service est un métier de dupe... Enfin, ruiné de fond en comble, il trouvait encore quelque raison à donner.

Artifices de coquetterie.

Il y a des femmes qui ont de faux cheveux, de fausses dents, des boules dans la bouche, la gorge relevée avec des bandes, des mollets et des hanches de carton.

Superstition.

Une femme d'esprit, du grand monde et qui passe pour raisonnable, dit à Mme Necker qu'elle avait un moyen de la guérir des maux de nerfs ; elle lui demanda le plus

profond secret et lui dit que ce moyen tenait à des choses merveilleuse. Mme Necker ne voulut pas en savoir davantage. Ainsi, ces misères sont beaucoup plus communes qu'on ne le croit.

— Une dame croyait aux sorciers : on instruisit du Gazon de tout ce qu'elle avait fait, de tous ses goûts, etc... Du Gazon était encore peu connu. On persuada à cette femme que c'était un sorcier célèbre qui demeurait à 12 lieues de Paris, qui n'osait y venir parce que la Police le lui avait sévèrement défendu, qu'il était fort cherché, surveillé, qu'il serait arrêté aussitôt qu'il paraîtrait, qu'il ne pourrait y venir chez elle que très secrètement, etc... Il dit à cette dame des choses si marquées sur une liaison qu'elle croyait secrète, qu'il devint impossible de lui apprendre à quel point elle avait été mystifiée.

Trails de naïveté.

Un Allemand entêté de noblesse entendait parler de la peste : « C'est un terrible endroit, dit-il, que celui où un gentilhomme n'est pas sûr de sa vie ».

— On discutait de la conduite d'un mari envers sa femme, quelqu'un dit : « Cet homme-là en agit mal avec elle, surtout depuis 30 ans ».

— Dans la découverte d'Héraclée, un officier chargé de conduire les ouvriers, découvrit une inscription en lettres unciales. Il les fit toutes détacher soigneusement, elles étaient de cuivre, les fit mettre dans un panier, briser la pierre et les envoya à l'Académie.

— Madame de Besenval, invitée à un souper de beaux-esprits, croyait y entendre mille choses singulières. On se met à table : elle trouve des gens qui mangaient du meilleur

appétit. On sort de table, on parle Opéra, comédie, propos comme partout ailleurs ; enfin, ennuyée d'attendre, elle s'en va demander au maître de la maison : « Monsieur, quand est-ce donc que cela commence ? » (1).

— On parlait devant une vieille femme, qui autrefois avait été à la Martinique, de toutes les querelles qu'il y avait dans ce pays. « Je ne sais pas, Monsieur, comment vous faites ; mais, de mon temps, nous n'étions que 4 femmes et 400 hommes et nous étions tous contents ».

— Un homme disait à un ministre : « Monsieur, n'y aurait-il pas d'indiscrétion à moi à vous demander telle chose ? » — « Non, lui répondit l'autre, mais il y en aurait à moi de vous répondre.

— Silva (le médecin) disait à un convalescent : « Je vous permets de vous amuser, mais je vous défends de vous divertir ».

— Quelqu'un faisait le panégyrique d'un ami : « C'est un homme fort sage, un homme plein d'esprit, de savoir, de raison et nous pensons en tout de la même façon ».

— Mr le prince de Paer (2) s'en allait racontant qu'il venait d'arriver une chose fort singulière, qu'un nommé Socrate était mort pour avoir mangé des cigales.

— L'abbé de Crillon, trouvant en Italie d'excellents fromages parsemans, leur disait [aux Italiens] : « Voilà de bien bon parseman, Messieurs, tirez-vous cela de Paris » ?

— Un Suisse eut le bras emporté d'un coup de canon. Dans le moment, une tête sauta à côté de lui : « Ah ! Miséricorde ! voilà ma tête ».

(1) Il s'agit probablement de la mère du baron, née Bielinska, dont se plaint Jean-Jacques. (*Confessions*, II, 88 et suivantes).

(2) Paer, maison noble d'Autriche.

— A la bataille de Rocoux, un grenadier de Champagne blessé se relevait. Un officier général lui dit : « Où allez-vous grenadier ? » Il se redressa et montrant sa poitrine : « Je vais... mourir ».

— On prêchait un sermon pathétique, tout l'auditoire pleurait; un homme seul ne paraissait point être touché ; on le lui dit : « Je ne suis pas de la paroisse ».

— A Caen, on demandait au jeune comte Wielhorski : « Mr, en Pologne avez-vous des arcs-en-ciel ? »

— On disait devant un homme qu'un tel avait 95 ans. « Ça, dit-il, il n'y aurait rien d'étonnant à cela, si mon père vivait encore, il en aurait à présent 110 ».

PENSÉES

Le gouvernement a réduit les plus grands seigneurs à prendre les mœurs et les manières d'une condition bourgeoise et le luxe a porté dans la condition bourgeoise l'élégance des manières et toutes les commodités de la vie.

— La misère cachée sous le luxe doit être aujourd'hui dans nos comédies. Ces gens qui meurent de faim pour entretenir un carrosse, qui soutiennent un train honorable en manquant mille fois à leur honneur, en frustant leurs créanciers, etc.

— Dans l'ordre mitoyen de vingt querelles de ménage, dix-neuf maris ont tort ; l'abandon, la mauvaise humeur, l'aigreur commence par eux.

— Un homme de grande expérience et autorité m'a assuré que de ving pères brouillés avec leur fils, dix-neuf ont tort ; la déraison est du côté de l'autorité, le père possède tout, jouit de tout, refuse tout. Molière a donc raison dans la manière dont il peint la nature.

— « Je n'ai point d'ennemis » disait un homme. —
« Vous n'avez donc point d'amis, lui répondit Chilon, croyant qu'on devait nécessairement embrasser les haines de ses amis.

— La haine est implacable et l'amitié se lasse.

— *Adest fere nemo quin acutius atque acrius vitia quam recta videat.*

C'est un talent vulgaire et tout homme reconnaît aisément les défauts, mais discerner les bonnes qualités, leur rendre justice, est un mérite rare et celui qui forme les gens véritablement vertueux, véritablement aimables.

— Il y a une ignorance et une paresse philosophique fondée sur le vide des sciences humaines, sur le néant de la gloire, sur l'inutilité du travail ; c'était l'ignorance de Socrate et la paresse de Pétrone.

— Ceux qui font des plaisirs leur unique occupation n'en trouvent aucun qui les satisfasse.

— Ils ne sont incrédules que parce qu'ils ont placé ailleurs leur confiance.

— Si dans ce siècle on a beaucoup perfectionné l'art de dissimuler, on a aussi perfectionné en proportion l'art de pénétrer les hommes. Un geste, un mot, un rien fait deviner un homme.

— L'état général de nos mœurs est qu'il y a bien moins de grands crimes, mais plus de fautes cachées, moins de gens à punir des derniers supplices, mais un plus grand nombre de ceux que la police réprime.

— Il ne faut point se faire un mérite d'une chose nécessaire, comme cette femme à qui son confesseur demandait si elle couvrait sa gorge, si elle mettait du rouge et si elle était fidèle à son mari : Oui, sans doute, elle faisait

tout cela, mais elle couvrait sa gorge parce qu'elle l'avait fort maigre, mettait peu de rouge parce qu'il lui soyait mal et était fidèle à son mari parce qu'il était si jaloux qu'il lui ôtait tous les moyens de le tromper.

— Les usages, les habitudes, les principes même peuvent être dépravés. L'opinion publique reste incorruptible ; voilà ce qui a échappé au naufrage des mœurs.

— Un malheur des mauvaises mœurs générales, c'est que l'estime réciproque est presque partout bannie de la société. On n'ose presque plus se juger et s'estimer les uns les autres. On croit facilement les calomnies ; les honnêtes gens eux-mêmes ne sont plus jugés par leurs pairs et deviennent suspects aux autres honnêtes gens.

— Les médecins devraient examiner si la perfection des postes n'a pas amené des maladies nouvelles par les changements d'air subits que nous éprouvons aujourd'hui par la rapidité de nos voyages.

— D'Alembert, dans ses *Lettres*, me donne l'idée d'un rôle de comédie assez comique, c'est celui d'un homme obstiné, morose, qui prétend rire de tout, qui en rit tristement, etc.

— Les bienséances sont à la vertu ce que l'or et l'argent sont aux richesses réelles.

— Il y a des femmes qui s'entendent avec le maître d'hôtel et qui partagent avec lui les vols qu'il fait dans leur ménage : pour mille écus ou quatre mille francs qu'il rend à sa maîtresse, il a permission de voler le mari tout à son aise.

— La politesse a une langue particulière où on a détourné les mots de leur sens naturel ; c'est à l'exagération qu'on la reconnaît. Tout le monde ment et personne n'est trompé. On n'y attache aucune idée.

— La politesse ne consiste pas à faire des compliments, des révérences, à reconduire. Il y a des révérences très impolies et des gens si affectueux qu'ils en sont importuns.

— Si les bienséances cessaient tout à coup, quelle désunion, que de haines éclateraient, que de ressentiments déclarés produiraient de ruptures irréconciliables, que de gens qui ne sont que faibles deviendraient des coupables audacieux ; la société se diviserait avec impétuosité, comme une bombe quand le feu y pénètre.

— Le braconnier devenu garde-chasse ne chasse plus.

— Rivarolles (sur Louis XVI) (1).

La première lettre du Roi, dès qu'il monta sur le trône, fut pour un garçon du château auquel il recommanda ses instruments de serrurerie ; son premier travail fut une longue ordonnance sur les lapins, toute écrite de sa main royale.

Mr Turgot, entre le travail du Conseil et du Cabinet, écrivait régulièrement au Roi et le prêchait. Il finit même par dire à ce jeune prince que, s'il n'y prenait garde, son règne serait plus funeste à la monarchie que celui de Charles VI. Le roi s'en plaignit au vieux Maurepas qui en rit et voulut que le roi trouvât le propos plaisant.

Un secrétaire particulier de Louis XVI, nommé Sept-chêne, traduisait l'ouvrage de Gibbon sur l'histoire romaine : arrivé à je ne sais quelle page dans laquelle cet anglais observe que les différentes races de nos rois ont toujours fini par des princes nuls, et dit positivement que celle-ci est menacée de la même fin, le secrétaire n'osa traduire cette réflexion. Le Roi, qui entend un peu l'anglais, s'aperçut de cette lacune et traduisit lui-même la page, en riant beaucoup de la retenue du secrétaire et de la prédiction de l'anglais, comme si elle ne le regardait pas.

(1) Communiqué par Rivarol.

Scepticisme de la jeunesse.

Du temps où l'on a vu dans les maisons des belles
Succéder les boudoirs aux uniques ruelles
Et la molle ottomane au fauteuil imposant,
De nos jeunes français, tout l'essaim complaisant
Dont la force s'énerve et l'esprit s'effémine :
Adopta follement la plus folle doctrine.
Heureux, toujours heureux, l'homme toujours trompé,
Dit ce brillant essaim, de plaisir occupé,
Qui croit que le bonheur est agréable songe
Où une vérité ne vaut un doux mensonge.
Etre désabusé : vos yeux sont-ils ouverts ?
Que verront-ils ? les maux de ce triste univers.
Ah ! méconnaissais toi-même et toute la nature,
Il faut pour être heureux une heureuse imposture...
Oui, ces opinions circulent dans Paris
Et de nos madrigaux passent dans nos écrits.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

A. ROUSSY.

Vu, le 26 Janvier 1939 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

J. VENDRYES.

BIBLIOGRAPHIE

1. ETUDES GÉNÉRALES

SUR LA COMÉDIE AU XVIII^e SIÈCLE

(SPÉCIALEMENT SUR LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ)

H. D'ALMÉRAS et P. D'ESTRÉE. — *Les théâtres libertins au xvii^e siècle*, Paris, 1905, in-8.

V. DU BLED. — *La comédie de société au xviii^e siècle*, Paris, 1893, in-18.

CAILHAVA. — *L'art de la Comédie*, Paris, 1772, 4 vol. in-8.

E. CAMPARDON. — *Les Comédiens du Roi, de la troupe italienne pendant les deux derniers siècles*, Paris, 1880, 2 vol. in-8.

— *Les Comédiens français au xviii^e siècle*, Paris, 1879, in-8.

E. CARO. — *La fin du xviii^e siècle. Etudes et portraits*, Paris, 1880, 2 vol. in-16.

CHAMFORT. — *Eloge de Molière*, dans *Œuvres choisies*, Paris (Larousse) s. d., in-8.

L. CLARETIE. — *Histoire des théâtres de société*, Paris, 1905, in-18.

A. CLERC. — *Barthélemy-Christophe Fagan. Contribution à l'histoire de la Comédie au xviii^e siècle*, Paris, 1933, gr. in-8.

COLLÉ. — *Journal et Mémoires*, (Ed. Bonhomme), Paris, 1868, 3 vol. in-8.

G. DESNOIRESTERRES. — *La Comédie satirique au xviii^e siècle*, Paris, 1885, in-12.

R. DUBOIS-CORNEAU. — *Le Comte de Provence à Brunoy*, 1774-1791, Paris, 1909, in-4.

F. GAIFFE. — *Le drame en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1910, in-8.

LA HARPE. — *Lycée ou Cours de littérature*, Paris, 1828, 16 vol. in-8.

G. LANSON. — *La Comédie au XVIII^e siècle*, *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1889.

J. LEMAITRE. — *Dancourt et la Comédie après Molière*, Paris, 1882, in-8.

PRINCE DE LIGNE. — *Lettres à Eulalie sur les théâtres de société*. (*Œuvres choisies*, t. II), Genève, 1809, 2 vol. in-8.

LENIENT. — *La Comédie au XVIII^e siècle*, Paris, 1888, in-12.

E. LINTILHAC. — *Histoire de la Comédie au XVIII^e siècle*. (Tome III de *l'Histoire Générale du théâtre en France*), Paris, 1909, in-12.

b) Traductions de pièces anglaises

FIQUET DU BOCAGE. — *Mélange de différentes pièces de vers et de prose, traduites de l'anglais*, Paris, 1751, 3 vol. in-8.

LAPLACE. — *Le théâtre anglais*, 1745-1748, 8 vol. in-12.

PATU. — *Choix de petites pièces du théâtre anglais*, 1756, 2 vol. in-12.

Mme RICCOBONI. — *Nouveau théâtre anglais*, Paris, 1769, 2 vol. in-12.

Mme DE VASSE. — *Théâtre anglais*, 1784, 12 vol. in-8.

c) Editions des petits auteurs comiques

N. TH. BARTHE. — *Théâtre complet et œuvres diverses*, Paris, 1779, in-12.

L. DE BOISSY. — *Œuvres de théâtre*, Paris, 1732-1758, 7 vol. in-8.

BRET. — *Théâtre*, Paris, 1778, 2 vol. in-8.

CAILHAVA. — *Théâtre*, Paris, 1781, 2 vol. in-8.

CARMONTELLE. — *Proverbes dramatiques*, 1768-1781, 8 vol. in-8.

— *Théâtre de campagne*, 1775, 4 vol. in-8.

CHABANON. — *Œuvres de théâtre et autres poésies*, Paris, 1788, in-8.

COLLÉ. — *Théâtre de société*, Paris, 1777, 3 vol. in-8 et musique.

DESMAHIS. — *Œuvres complètes*, Paris, 1778, 2 vol. in-12.

DORAT. — *Œuvres complètes*, Paris, 1776, 6 vol. in-8.

FAGAN. — *Théâtre et autres œuvres*, Paris, 1760, 4 vol. in-12.

MME DE GENLIS. — *Théâtre d'éducation*, 1779-1780, 4 vol. in-8.

LANOUE. — *Œuvres de théâtre*, Paris, 1765, 2 vol. in-8.

MME DE MONTESSON. — *Théâtre et mélanges*, Paris, 1782-1785, 2 vol. in-8 (très rare).

POINSINET. — *Le cercle ou la soirée à la mode*, Paris, 1771.

MME DE SVALETTE DE GLÉON. — *Recueil de pièces nouvelles*, Paris, 1787, in-8. (L'Introduction est de Chastellux).

Recueils

Cl. PETITOT. — *Répertoire du théâtre français*, 1^{re} édition, Paris, 1803-1804, 23 volumes in-8 (Les Comédies sont aux tomes VIII-XXIII).

2^e édition, 1817-1818, Paris, 25 vol. in-8 (Comédies, tomes VIII-XXV).

Supplément aux éditions précédentes, Paris, 1819, 8 vol. in-8 (Comédies tomes III-VIII).

J. WOGUE. — *La comédie au xvii^e et au xviii^e siècles* (extraits)
Paris, 1905, in-8.

II. SUR LE CARACTÈRE DE J. J. ROUSSEAU ET SA MANIE DE DÉFIANCE

a) *Témoignages de Rousseau*

Confessions, tomes VII à IX de l'édition Hachette, 1864,
12 vol. in-8, ou édition Garnier (Van Bever), Paris,
1912, 3 vol. in-8.

Dialogues, tome IX (édition Hachette).

Rêveries d'un promeneur solitaire, tome IX.

Correspondance, tomes X, XI et XII.

STRECKEISEN-MOULTOU. — *Œuvres et Correspondance inédite
de Rousseau*, Paris, 1861, in-8.

Ph. GODET. — *Correspondance inédite*, R. D. M. 1^{er} sept.
et 15 oct. 1908.

J. VIENOT. — *J. J. Rousseau et Malesherbes, Sept lettres de
Rousseau*, Temps, (27 décembre 1903).

b) *Témoignage de ses contemporains*

BARRUEL-BAUVERT. — *Vie de J. J. Rousseau*, Londres-Paris,
1789.

BERGERAT. — *Plaidoyer pour ou contre J. J. Rousseau et
le Dr Hume*, Paris, 1768.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — *Essai sur J. J. Rousseau
(Œuvres complètes, éd. Aimé Martin, Paris, 1830-31,
12 vol. in-8, t. XII).*

— *La vie et les ouvrages de J. J. Rousseau*, éd. Souriau,
Paris, 1907, in-12.

- CHABANON. — *Tableau de quelques circonstances de ma vie*, Paris, 1795, in-8.
- DUSAULX. — *Mes rapports avec J. J. Rousseau*, Paris, 1798, in-8.
- DUTENS. — *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, Paris 1806, 3 vol. in-8.
- Mme d'EPINAY. — *Mémoires* (éd. Boiteau), Paris, 1865, 2 vol. in-8.
- Cte d'ESCHERNY. — *Eloge de J. J. Rousseau*, Paris, 1819, in-12.
- GARAT. — *Mémoires sur Suard et le XVIII^e siècle*, Paris, 1820, 2 vol. in-8.
- Mme DE GENLIS. — *Mémoires*, Paris, 1868, gr. in-8.
- STANISLAS DE GIRARDIN. — *Mémoires, journal et souvenirs*, Paris, 1829, 2 vol. in-8.
- HUME. — *Exposé succinct de la Contestation entre Hume et Rousseau*, Paris, 1766.
- LEBÈGUE DE PRESLE. — *Relation des derniers jours de M. J. J. Rousseau*, Neuchatel, 1778, in-8.
- PRINCE DE LIGNE. — *Œuvres choisies*, Genève, 1809, 2 vol. in-8.
- MARMONTEL. — *Mémoires* (éd. Tourneux), Paris, 1891, 3 vol. in-18.
- MORELLET. — *Mémoires sur le XVIII^e siècle et sur la Révolution*, Paris, 1821, 2 vol. in-8.
- MUSSET-PATHAY. — *Histoire de la vie et des ouvrages de J. J. Rousseau*, Paris, 1827, in-8.
- *Examen des jugements rendus sur Rousseau*, Paris, 1825, in-8.
- SÉNAC DE MAILHAN. — *Portraits et caractères du XVIII^e siècle*.
- Mme DE STAEL. — *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau*, S. l. 1788, in-12.

- CHAMPCENETZ. — *Réponse aux lettres sur le caractère de J. J. Rousseau*, Genève, 1789, in-8.
- RIVAROL. — *Réponse à la réponse de Mr de Champcenetz, au sujet de l'ouvrage de Mme la baronne de Staël sur J. J. Rousseau*, s. l. n. d.
- STRECKEISEN-MOULTOU. — *J. J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*, Neuchâtel, 1865, 2 vol. in-8.
- TALLEYRAND. — *Mémoires*, (éd. Broglie), Paris, 1891, 5 vol. in-8.
- THIÉBAUD. — *Mémoires* (éd. Calmettes), Paris, 1893, in-8.

c) *Etudes critiques sur le caractère de J. J. Rousseau*

Annales de la Société J. J. Rousseau, Genève, 1905 et suivantes.

A. BOUGEALT. — *Etude sur l'état mental de J. J. Rousseau et sa mort à Ermenonville*, Paris, 1883, in-8.

E. BRÉDIF. — *Caractère intellectuel et moral de J. J. Rousseau*, Paris, 1906, in-8.

H. BUFFENOIR. — *Causeries sur J. J. Rousseau*, Paris, 1908, in-8.

— *Le prestige de J. J. Rousseau*, Paris, 1909, in-8.

Dr CABANÈS. — *Cabinet secret de l'histoire*, 3^e série : *Rousseau malade*.

6^e série : *Rous-*

seau s'est-il suicidé ?

L. CLARETIE. — *J. J. Rousseau et ses amis*, Paris, 1907, in-18.

Dr CHATELAIN. — *La folie de J. J. Rousseau*, Paris, 1890.

DUCOIN. — *Particularités sur quelques personnes du XVIII^e siècle. Trois mois de la vie de J. J. Rousseau*, Paris, 1852, in-8.

- E. FORSTER. — *Le dernier séjour de Rousseau à Paris, 1770-1778*. Presses Université Harvard, 1921, in-8.
- G. GAZIER. — *La mort de J. J. Rousseau*, Revue d'histoire littéraire, 1906.
- JOLY. — *La folie de J. J. Rousseau*, Revue de Philosophie, 1890.
- F. MACDONALD. — *La légende de Rousseau rectifiée*, 1909, in-16.
- P. M. MASSON. — *La religion de J. J. Rousseau*, Paris, 1916, 2 vol. in-12.
- G. A. MORIN. — *Essai sur la vie et le caractère de J. J. Rousseau*, Paris, 1851, in-8.
- D. MORNET. — *Edition de la Nouvelle-Héloïse de Rousseau*, Paris, 1925, 4 vol. in-8.
- P. P. PLAN. — *J. J. Rousseau raconté par les Gazettes de son temps*. (Extraits de la *Correspondance littéraire* de Grimm, des *Mémoires secrets* de Bachaumont, de la *Correspondance secrète* de Métra et du *Journal de Paris* de Corancez.
- Dr RÉGIS. — *La neurasthénie de J. J. Rousseau*, Revue Philom. 1900.
- G. DE REYNOLD. — *Rousseau et ses contradicteurs*, Fribourg, 1904.
- E. RITTER. — *Nouvelles recherches sur J. J. Rousseau : la seconde partie des Confessions*, R. D. M., 1897.

III. RULHIÈRE

a) Textes manuscrits inédits

Notes sur la Comédie.

Comédie de la Soupçonneuse.

Poésies légères.

Correspondance, avec la Comtesse d'Egmont, le marquis de Montesquiou, Delille et Chabanon.

b) *Œuvres légères imprimées*

Œuvres posthumes, Paris (Desenne) 1819, 6 vol. in-8, t. VI.

c) *Rapports avec Rousseau*

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, DUSAULX, MORELLET, MUSSET-PATHAY, (Œuvres citées plus haut).

SAINTE-BEUVE. — *Causeries du Lundi*, Paris, s. d. in-12, t. 4.

Liste alphabétique des noms de personnes et des titres de comédies de caractère contenus dans ce volume

A

ADDISON. — 80, 81, 82.
Agathe, comédie. — 44.
 AGUESSEAU (chancelier d'). — 35.
 AIGUILLON (duchesse douairière d'). — 41, 96.
 ALBARET (comte d'). — 46.
 ALEMBERT (d'). — 141, 155.
 ALLONVILLE (d'). — 31, 106.
Almanachs (les), comédie. — 89.
Amant romanesque (l'), comédie. — 46.
Amoureux de quinze ans (l'), comédie de LAUJON. — 44.
 ARGENSON (comte d'). — 14.
 ARNOULD (Sophie). — 51, 52, 53, 99, 139.
 ARTOIS (comte d'). — 46.
Avaro (l'), comédie de SHADWELL. — 79.

B

BACHAUMONT. — 23, 30, 38, 105, 145.
 BEAUJON. — 123.
 BEAUVEAU (maréchal de). — 17, 43.
Belle pénitente (la), comédie de ROWE. — 80.
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — 101, 102, 103, 106.

BERTHIER (père). — 114.
 BERTRAND. — 55, 89, 106.
Beverley, drame de SAURIN. — 139.
 BEZENVAL (baron de). — 43.
 BEZENVAL (baronne de). — 151.
 BLENNVILLE (Mlle de). — 51.
 BOILEAU. — 24.
 BOISSY. — 64, 79.
 BOUFFLERS (abbé de). — 114.
 BRANCAS (marquise de). — 43.
 BRETEUIL (baron de). — 49, 50, 51, 97, 102, 106.
 BROGLIE (comte de). — 148.
Busibody (le) ou *l'Homme affairé*, comédie. — 81.

C

CAGLIOSTRO. — 88, 89.
 CAILHAVA. — 37, 60, 62, 77.
 CARAMAN (abbé de). — 43.
 CARMONTELE. — 46.
Célibataire (le), comédie. — 37, 65.
 CENTLIVRE (Mrs). — 81, 82.
Cercle (le), comédie de POINSINET. — 79.
 CHABANON. — 31, 32, 33, 34, 106, 109, 110.
Chacun dans son caractère, comédie de BEN JONSON. — 78.

CHAMFORT. — 6, 26, 27, 31, 53,
54, 56, 62, 63.

CHARLES VII. — 149.

CHASTELLUX (marquis de). — 31,
35, 36, 44, 106, 115.

CHATEAUNEUF. — 141.

CHEVERNY (Dufort de). — 50.

CHOISEUL-GOUFFIER (comte de).
55, 105.

CHILON. — 154.

CLAIRON (Mlle). — 43.

CLÉMENT. — 80.

CLERMONT D'AMBOISE (M^{isc} de).
— 17, 43.

CLERMONT (Mlle de). — 138.

COLARDEAU. — 80.

COLBERT. — 137.

COLLÉ. — 42, 46, 54, 55, 56, 57,
58, 64, 65, 111, 124.

Complaisant (le), comédie de
PONT DE VEYLE. — 77.

CONFLANS (M^{is} de). — 143.

CONTI (prince de). — 110, 137.

COQUELET DE CHAUSSEPIERRE. —
43.

Coquette corrigée (la), comédie.
— 64, 83.

Coquette du village (la), comé-
die. — 138.

CORANCEZ. — 109.

CORNEILLE. — 58.

CRILLON (abbé de). — 152.

CROMER. — 143.

D

DACIER. — 140, 141.

DASHKOFF (princesse). — 98.

DAUBE. — 23.

DAUNOU. — 103.

Défiant (le), comédie. — 8, 91,
103, ch. VI, passim.

Dehors trompeurs (les), comédie.
— 64.

DELILLE (abbé). — 29, 30, 31, 32,
54, 106, 124, 126.

Deux orphelines (les), comédie.
— 44.

DIDEROT. — 27, 28, 60, 64, 65,
128.

Disputes (les), poème. — 37.

Docteurs modernes (les), comé-
die. — 89.

DORAT. — 25, 26, 31, 36, 37, 38,
56, 65, 109.

DORNAIS (Mlle). — 27, 28.

DOYEN. — 139.

DUGLOS. — 87.

DUFRESNY. — 57, 138.

DUGAZON. — 151.

DUGAZON (Mlles). — 42, 148.

DUPIN (Mme). — 96.

DUPIN DE CHENONCEAUX (Mme).
— 95, 97.

DUPIN DE FRANCEUIL. — 95.

Du puis et des Ronais, comédie. —
64, 65.

DUSAULX. — 95, 98, 100, 101,
103, 109, 111, 118, 119, 120,
121, 122, 123, 125, 126.

E

Ecole des maris (l'), comédie. —
60.

Ecole de la médisance (l.), co-
médie de SHERIDAN. — 80.

EGMONT (Ctesse d'). — 15, 17,
22, 23, 42, 45, 46, 48, 96, 97,
99, 102, 103.

Egoïsme (l'), comédie. — 38.

Empressé (l'), comédie. — 77,
83, 84, 85, 87.

Enlèvement (l'), comédie. — 44.

ENTRAIGUES (comte d'). — 43.

EPINAY (Mme d'). — 99.
ESTERHAZY (comte). — 142.
Etourdi (l'), comédie. — 77.
Etourderie (l'), comédie. — 77.

F

Fâcheux (le), comédie. — 77.
FAGAN. — 65, 77, 79, 89.
Faux généreux (le), comédie de
BRET. — 58.
Faux noble (le), comédie. — 35.
Fausse finesse (la), comédie. — 44.
FAVART. — 43.
FAVIER (Jean-Louis). — 81.
Femme de campagne (la), comé-
die de WICHERLEY. — 79.
FIQUET DU BOCAGE. — 80.
FONTANES. — 31.
FONTENELLE. — 38, 41, 141, 142.
FRÉRON. — 137.

G

Galant escroc (le). — 42.
GACON. — 138.
GAURE. — 43.
GENLIS (Mme de). — 9, 27, 36,
46, 50, 51, 57, 79, 109.
GEOFFRIN (Mme). — 139.
Glorieux (le), comédie de DES-
TOUCHES. — 64.
GIBBON. — 156.
GONCOURT (J. et E.). — 52, 53.
GOURVILLE. — 137.
GRESSET. — 22.
GRIMM. — 25, 26, 36, 38, 45, 48,
51, 53, 99, 105, 110, 133.
Grotte magique (la), féerie. — 46.

H

HARLAY, archevêque de Paris. —
141.
Heautontimorumenos, com. de

TÉRENCE. — 94.
HEDWIGE, reine de Pologne. —
143.
HENNIN. — 102.
Henriette, comédie. — 44.
Héritier du village (l'), com. —
44.
Homme du jour (l'), com. — 79.
Homme du siècle (l'), comédie
de MACKLIN. — 80.
Homme impassible (l'), comédie.
46, 79.
HORACE. — 15, 20, 28.
HOUDETOT (Mme d'). — 99, 128.

I

Impertinent (l'), comédie de
DESMAHIS. — 79.
Inconséquent (l'), comédie de
LANTIER. — 77.
Inquiet (l'), comédie. — 65.
Insouciant (l'), comédie. — 38.

J

Jaloux honteux (le), com. — 57.
Jeune présomptueux (le), com.
— 38, 77.
Jeux de mains (les), poème. —
16.
JOINVILLE (Mr de). — 114.
Joueur (le), com. de MOORE. —
139.
Joueur (le), com. de RÉGNARD.
— 139.

L

LA BAUMELLE. — 142.
LA BRUYÈRE. — 24, 38.
LA CHAUSSÉE. — 65.
LA HARPE. — 26, 60, 62.
LA MARCK (Ctesse de). — 146.

LA MOTTE. — 138.
LANOUE. — 64, 83.
LA PLACE. — 80.
LEBRUN. — 137.
LENCLOS (Ninon de). — 142.
LÉONARD (coiffeur). — 138.
LETELLIER. — 137.
LEVASSEUR (Thérèse). — 97, 128, 133.
LÉVIS (duc de). — 45, 46, 54, 148.
LIGNE (Prince de). — 49, 91, 104, 109, 131.
LOUIS XIV. — 137.
LOUIS XVI. — 156.
LUXEMBOURG (Maréchale de). — 114.

M

MABLY (Abbé de). — 35, 100, 115.
MAINTENON (Mme de). — 142.
MAGNANVILLE. — 44.
MAGNON. — 145, 146.
MALESHERBES. — 48, 49.
Malheureux imaginaire (le), comédie. — 37, 56, 65.
MARIE-ANTOINETTE. — 143.
Mari poussé à bout (le), com. de VAN BRUGH. — 80.
Marivaux. — 66, 67, 71, 76, 80, 81, 87.
MARMONTEL. — 48, 60, 93, 105, 109, 114, 124, 131.
MATIGNON (M^{lre} de). — 50, 51.
MAUCONSEIL (M^{lre} de). — 43.
MAUREPAS (C^{te} de). — 156.
Méchant (le), comédie. — 64.
Méchant par air (le), com. — 79.
MELLER, banquier. — 140.
Menteur (le), comédie. — 57.

Mère coquette (la), comédie de QUINAULT. — 57.
MESMER. — 88, 89.
MÉTRA. — 30.
Métromane (le), comédie. — 64.
Ministre de Wakefield (le), com. — 44.
Minutieux (le), comédie. — 48.
MIREPOIX (évêque). — 149.
Misanthrope (le), comédie de MOLIÈRE. — 60, 104.
Misanthrope (le), comédie de WICHERLEY. — 79, 80.
Mœurs du temps (les), comédie de SAURIN. — 79.
MOLIÈRE. — 6, 39, 56, 58, 60, 61, 62, 63, 64, 77, 79, 82, 87, 104, 144, 153.
MONACO (Pcesse de). — 43.
MONTAUBAN. — 139.
MONTASIER (duc de). — 104.
MONTESQUIEU. — 41, 98, 140, 141.
MONTESQUIOU (M^{lre} de). — 39, 47.
MONTESSON (M^{lre} de). — 45, 46, 79, 139.
MORNET (Mr Daniel). — 9, 14, 89.
MORELLET (Abbé). — 102, 109, 114, 121, 122, 131.
MUSSET-PATHAY. — 103.
MUSSON. — 43.

N

NAIGEON. — 27.
NECKER (Mme). — 26, 48, 150, 151.
NEUCHEL ou NEUKERKE (Mme de). — 145.
NIVERNAIS (duc de). — 44.
NOAILLES (M^{lre} de). — 46.

O

- Officieux importun* (l'), com. — 36, 44.
OLIVA. — 143.
Optimiste (l'), comédie de GOLDMISTH. — 80.
Optimiste (l'), com. de COLLIN d'HARLEVILLE. — 80.
ORLÉANS (duc d'). — 45, 46, 139.
Originiaux (les), comédie. — 79.
OSMOND (M^{is} d'). — 139.
OURVILLE (Mlle d'). — 143.

P

- PAER (P^{ce} de). — 152.
PAULMY (M^{is} de). — 39, 142.
PELLETIER. — 137.
PENTHIÈVRE (duc de). — 46.
Persifleur (le), com. de COLLÉ. — 55.
Persifleur (le), com. de SAUVIGNY. — 47, 55.
PEYROU (du). — 80, 108.
PIRON. — 140.
Poenulus de PLAUTE. — 144.
POLIGNAC (famille de). — 45.
PONS (M^{ise} de). — 19.
PRINCE ROYAL DE PRUSSE. — 147.
Prétentions (les), comédie. — 36, 44.
PRÉVILLE. — 43.
PRÉVOST (Abbé). — 38.
PROVENCE (Comte de). — 15, 46, 48.
PULASKI (K.). — 106.

Q

- Querelles à la mode* (les), com. — 33.

R

- RICHELIEU (Maréchal de). — 14, 15, 42, 95, 96.
RISTEAU. — 140, 141.
RIVAROL. — 54, 156.
ROCHECHOUART (V^{tesse} de). — 95, 95.
ROHAN (cardinal de). — 143.
ROHAN-ROCHEFORT (P^{cesse} de). — 44.
ROURE (Mme du). — 146.
ROUSSEAU (Jean-Jacques). — 7 et passim.
RUFFIN. — 106.
RULHIÈRE (Claude-Carloman de). — 14 et passim.

S

- SAINTÉ-AMARANTHE (M. de). — 150.
SAINTÉ-BEUVE. — 29, 49, 104, 118, 121.
SAINT-LAMBERT. — 99, 128.
SAURIN. — 79, 139.
SAVALETTE DE GLÉON (M^{ise} de). — 36, 44.
SEDAINE. — 55.
SÉGUR (M^{ise} de). — 43.
SÉGUR (Comte de). — 48.
SÉNAC DE MEILHAN. — 5, 63, 87, 117, 131.
SHADWELL. — 79, 80.
SILVA. — 137, 152.
SOCRATE. — 152, 154.
Soupçonneuse (la), comédie. — 65 et passim.
Superstitieuse (la), comédie. — 77, 88.
STAEL (Mme de). — 103, 110, 133.
STANISLAS-AUGUSTE. — 143.

T

TACITE. — 30, 33.

Tartuffe (le), comédie de MOLIÈRE. — 58, 60.

Tartuffe (le), comédie de CONGREVE. — 79, 80.

Théâtromanie (la), comédie. — 55.

THIARD (Comte de). — 43.

THOMAS (Léonard). — 31, 32, 35, 48.

TOUR (Père de la). — 14, 20, 50.

TOUR DU PIN (Cte et Ctesse de la). — 45.

Train du monde (le), com. de CONGREVE. — 80.

TRONCHIN. — 117.

TRUDAINÉ (évêque). — 149.

V

VADÉ. — 55.

VATRY (Abbé). — 140.

VAUDREUIL (Cte de). — 45.

VAUPALIÈRE (Cte et Ctesse). — 45.

VAUPALIÈRE (Mlle de la). — 51.

VESTRIS (Mme). — 47.

VIGÉE-LEBRUN (Mme). — 47.

VILLAHERMOSA (duc de). — 146.

VOLTAIRE. — 37, 41, 46, 49, 53, 60.

W

WIELHORSKI (Comte). — 100, 153.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I. — La comédie de caractère s'élabore dans les salons.	11
CHAPITRE II. — Vogue des théâtres de société.....	41
CHAPITRE III. — Les comédies de Rulhière.....	59
CHAPITRE IV. — Notes sur « l'Empressé », « la Superstitieuse » et le « Défiant ».....	77
CHAPITRE V. — Historique de la liaison de Rousseau et de Rulhière.	95
CHAPITRE VI. — Rousseau, modèle de la comédie du « Défiant ».	107
CONCLUSION	135
APPENDICE	137
BIBLIOGRAPHIE	159
LISTE ALPHABÉTIQUE	167

Imp. M. REMONDIN
13, rue de Brébisson - Falaise

--
1939

